

Le Bx Christophe de Cahors /  
P. Léopold de Chérancé

Léopold de Chérancé (1838-1926). Auteur du texte. Le Bx Christophe de Cahors / P. Léopold de Chérancé. 1907.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

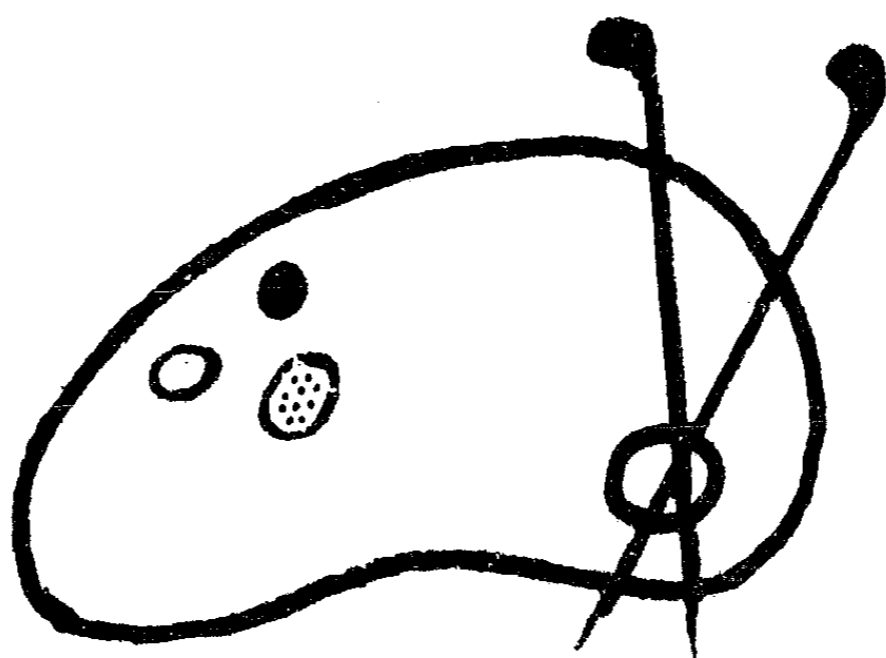
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



Début d'une série de documents  
en couleur

no Z  
15596

Manoir de Combarthe  
Bibliothèque franciscaine. — 1<sup>re</sup> Série. — XIX.

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

Le B<sup>x</sup> Christophe  
de Cahors



PARIS  
V<sup>te</sup> CH. POUSSIELGUE  
15, RUE CASSETTE, VI<sup>e</sup>

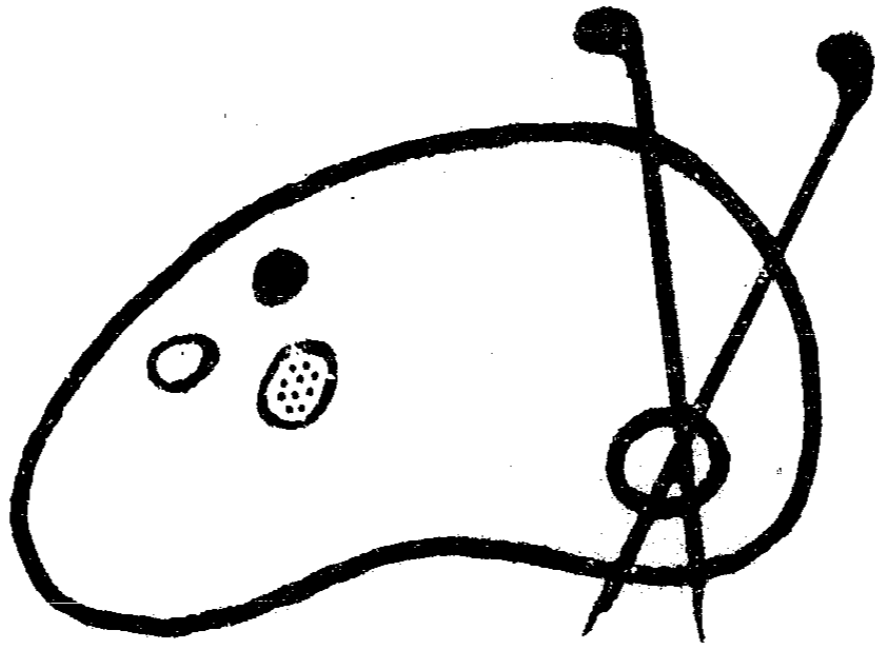
COUVIN  
MAISON SAINT-ROCH  
BELGIQUE

1907

## Nouvelle Bibliothèque Franciscaine

### Volumes parus :

- I. et II. Vie de saint François, par le P. BERNARD d'Andermatt. 2 vol. In-12. 3 francs; *franco*. . . . . 3 fr. 65
- III. Sainte Claire d'Assise, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 75
- IV. Saint Fidèle de Sigmaringen, par le P. FIDÈLE de la Motte-Servoleix. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 75
- V. Fioretti de saint François d'Assise, traduction par M. le baron CHAULIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 90
- VI. Le Saint Joyeux (Crispin de Viterbe), par le P. PIE de Langogne. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- VII. Retraite, par le Père PACIFIQUE de Saint-Pal. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- VIII. L'Apôtre de la Tempérance (P. Mathieu), par M. PELTIER. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- IX. Sainte Elisabeth de Hongrie, par l'abbé SAUBIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 75
- X. Une Mission en Éthiopie, par le P. ALFRED de Carouge. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 90
- XI. Sainte Rose de Viterbe, par M. BARASCUD. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- XII. Le Bienheureux Diégo de Cadix, par le P. DAMASE de Loisey. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- XIII. Saint Léonard de Port-Maurice, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- XIV. Sainte Colette de Corbie, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 2 francs; *franco*. . . . . 2 fr. 40
- XV. Le B. J.-B. Vianney, tertiaire de Saint-François, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. . . . . 1 fr. 80
- XVI. Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes, par le P. LADISLAS de Vannes. In-12. 2 francs; *franco*. . . . . 2 fr. 40
- XVII. La Bienheureuse Jeanne-Marie de Maille, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12, avec portrait, 2 francs; *franco*. . . . . 2 fr. 40
- XVIII. Saint Antoine de Padoue, d'après les documents primitifs, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12, avec gravure, 2 francs; *franco*. . . . . 2 fr. 40
- XIX. Le Bienheureux Christophe de Cahors, par le Père LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 25; *franco*. . . . . 1 fr. 80



Fin d'une série de documents  
en couleur

Le Bienheureux Christophe



DE CAHORS

87

17/16 (I.19)

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

<b>Saint François d'Assise.</b> — In-8° illustré	
(Plon) . . . . .	4 »
In-12 (Poussielgue). . . . .	2 50
<b>Saint Antoine de Padoue,</b> d'après les documents primitifs. — In-12 (Poussielgue).	2 40
<b>Sainte Marguerite de Cortone.</b> — In-8° illustré (Plon) . . . . .	10 »
In-12 (Poussielgue). . . . .	1 75
<b>Saint Bonaventure.</b> — In-12 (Poussielgue).	1 50
<b>Sainte Claire d'Assise.</b> — In-12 (Poussielgue).	1 50
<b>Saint Léonard de Port-Maurice.</b> — In-12 (Poussielgue) . . . . .	1 50
<b>Les Proscrits d'Angers.</b> — In-8° illustré (Siraudeau) . . . . .	1 »
<b>Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé.</b> — In-12 (Poussielgue) . . . . .	2 »
Édition de luxe. . . . .	3 »
<b>Bienheureux Christophe de Cahors.</b> — In-12 (Poussielgue). . . . .	1 25
<b>Jeanne d'Arc et la France.</b> — Conférence. In-12 (Poussielgue). . . . .	0 20

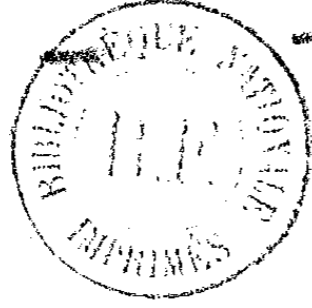
---



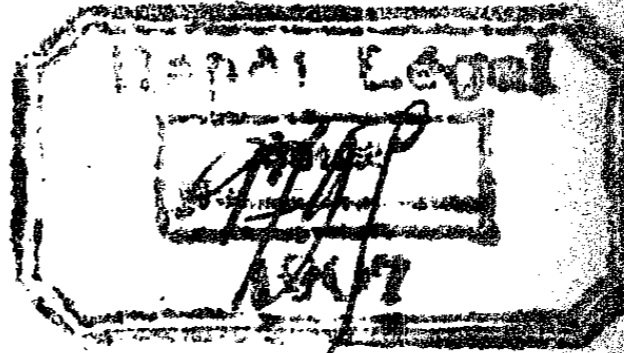
Le Bienheureux Christophe de Cahors.

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

# Le B<sup>x</sup> Christophe



de Cahors



PARIS  
V<sup>ve</sup> CH. POUSSIELGUE  
15, RUE CASSETTE, VI<sup>e</sup>

COUVIN  
MAISON SAINT-ROCH  
BELGIQUE

1907

1941  
1942  
1943  
1944  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025

1941  
1942  
1943  
1944  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025

# APPROBATION

---

**Lettre de Monseigneur Rumeau,**

**ÉVÊQUE D'ANGERS**

*Angers, 10 avril 1907.*



**CHER ET RÉVÉREND PÈRE,**

Hagiographe infatigable, vous nous appelez à contempler une nouvelle figure de cet Ordre séraphique qui en compte tant de merveilleusement belles. Le culte immémorial rendu au bienheureux Christophe de Cahors a été solennellement confirmé par le Souverain Pontife Pie X; et grâce au zèle du pieux et éminent prélat dont deux diocèses pleurent la mort prématurée, la chaîne des traditions fut renouée par les magnifiques fêtes du triduum qui eut lieu à Cahors au mois de novembre 1905. Mais pour conserver le souvenir de ce triomphe, pour étendre et affermir le renouvellement de ce culte, un livre était nécessaire : vous l'avez écrit.

Vous aviez peu d'éléments d'information sur la vie si lointaine du thaumaturge franciscain; mais sous votre plume, le moindre filon devient une mine précieuse. Elle sera donc très haute, désormais, la place de ce disciple du Patriarche d'Assise, à côté de saint Dominique et des Évêques

choisis par Innocent III, pour réparer les ruines accumulées par la secte des Albigeois.

Le livre instructif et édifiant que Mgr Enard attendait de vos intelligentes recherches ne jouira pas de son patronage ici-bas; mais du ciel il le bénit de concert avec le Bienheureux dont il porta dignement le nom et auquel il est maintenant associé dans l'éternel bonheur.

Veillez agréer, cher et Révérend Père, l'assurance de mon plus affectueux dévouement.

† JOSEPH,  
*Évêque d'Angers.*

---

# CONTEMPORAINS

---

## I. -- ROIS DE FRANCE.

Philippe-Auguste.  
Louis VIII.  
Saint Louis.  
Philippe III.

## II. — COMTES DE TOULOUSE.

Raymond VI.  
Raymond VII.  
Alphonse de Poitiers († 1271).

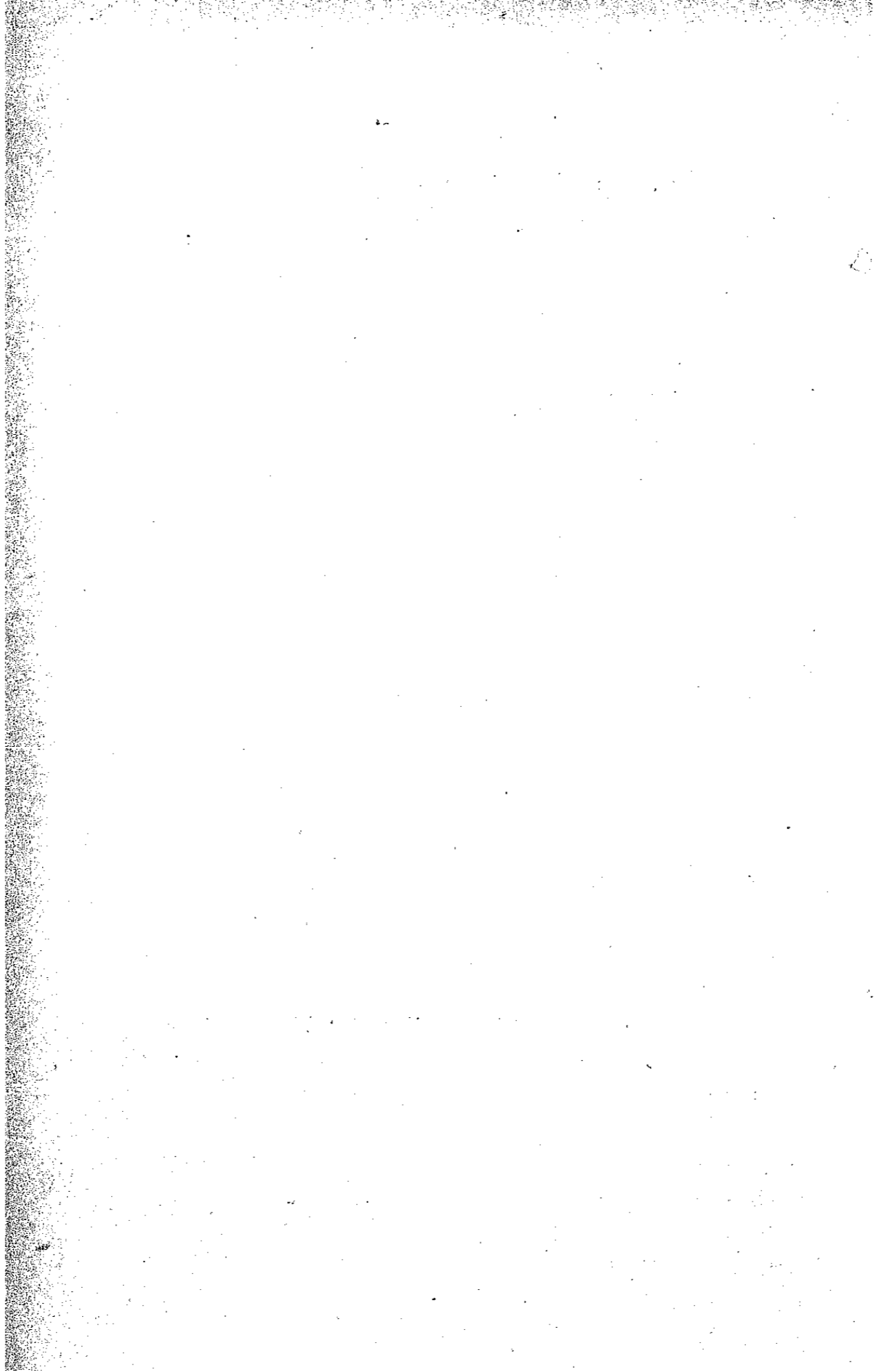
## III. — ÉVÊQUES DE CAHORS.

Guillaume de Cardailhac.  
Pons d'Antéjac.  
Géraud IV de Baras.  
Barthélemy des Roux († 1273).

## IV. — GÉNÉRAUX FRANCISCAINS.

Saint François d'Assise, fondateur († 1226).  
Jean Parenti.  
Frère Elie.  
Albert de Pise.  
Aymond de Faversham  
Crescence de Jési.  
B. Jean de Parme.  
Saint Bonaventure († 1274).

---



# PRÉFACE

---

*L'héritier d'un grand nom se plaît à montrer, dans la galerie de ses ancêtres, ceux qui, aux jours fameux des croisades, ont gagné leur blason à la pointe de leur épée. C'est avec plus de fierté encore que l'Église expose aux regards des générations ces héros hors ligne que nimbe l'auréole des saints. Non sans motif; car ils ne sont pas seulement sa gloire, sa couronne d'honneur : ils constituent de plus à eux seuls une démonstration vivante et palpable de sa divinité.*

*« C'est déjà une grande chose que l'amour vrai dans le cœur d'un homme. Il y a là des tendresses, des dévouements, des élans vraiment ineffables. Mais qu'est-ce auprès de l'amour des saints pour leur Dieu ? Ce n'est pas une parole qu'il faudrait ici; c'est un cantique. Ah ! que ne pouvons-nous entendre le cœur d'un saint Paul, d'un saint François d'Assise, d'une sainte Thérèse chantant leur amour pour leur Dieu : Amo Christum ! Enfants encore tout humides de leur baptême, jeunes filles couronnées de lys et de roses, comme sainte Agnès; jeunes gens pris dans l'ardeur de l'âge par le grand conquérant des âmes, comme saint Louis de Gonzague; épouses et saintes veuves, comme sainte Jeanne de Chantal et sainte Françoise Romaine; docteurs blanchis dans la science, comme saint Thomas et saint Bonaventure; sublimes pénitents, comme sainte Madeleine et saint Augustin: tous*

acclamant le Christ et lui donnant le témoignage d'un amour auquel rien ne se peut comparer. Amour qui n'est pas une pure effusion mystique sans conséquences pratiques, mais amour efficace, élevant la personne humaine à une hauteur, à une dignité que les religions non chrétiennes n'ont jamais soupçonnée et à laquelle — malgré des vertus que nous sommes loin de contester — n'atteignent pas les autres confessions chrétiennes. Et cela se voit depuis des siècles ; cela se voit partout ; cela se voit encore de nos jours ; et cela, à ce degré, dans cette mesure, ne se voit que dans l'Église catholique. C'est une région qui lui appartient en propre ; c'est un domaine réservé, un privilège incommunicable (1). »

Aussi conçoit-on la joie débordante de l'Église et de la chrétienté, lorsque le Docteur infailible, discernant dans l'histoire un des héroïques serviteurs de Dieu, le place sur les autels et le propose à la vénération des peuples. Un saint, c'est une voix de plus, une voix harmonieuse qui crie à tout l'univers : « Le Crucifié du Calvaire est mon Sauveur, et l'Église est ma mère, la mère de la sainteté. »

La ville de Cahors a expérimenté par elle-même, l'an dernier, la vérité de ces grands principes, lors de la reconnaissance officielle du culte immémorial rendu à l'un des plus vaillants compagnons du Patriarche d'Assise. Pie X a parlé ; il a exhumé de la poussière des siècles un oublié, le bienheureux Christophe, et les populations encore si profondément chrétiennes du Quercy se sont souvenues. Sur un signe de leur évêque, elles se sont ébranlées et sont venues déposer aux pieds du nouveau Saint le tribut de leur filiale vénération. On dit que

1. G. DE PASCAL, *le Christianisme*, t. I, p. 151.

« la foi est éteinte ». Les fêtes du triduum ont été un démenti à cette assertion. Pendant trois jours, la vieille cité a fait trêve aux mille préoccupations du présent, pour entendre parler des félicités de l'au-delà; pendant trois jours, elle a été sous le charme des cérémonies religieuses, des chants, des illuminations, et plus encore de l'éloquence des panégyristes qui tour à tour lui ont révélé les actes de dévouement du thaumaturge médiéval. Avec eux, elle a acclamé le Christ, « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle »; avec eux, elle a invoqué le fidèle serviteur du Christ, le bienheureux Christophe.

Fêtes inoubliables pour ceux qui en ont été témoins! C'étaient, au milieu de nos anxiétés patriotiques, trois jours de paix, trois jours de paradis. Mais on a voulu en garder le souvenir; on a voulu aussi mieux connaître le thaumaturge : travail dont moins que tout autre nous ne nous dissimulions les difficultés, mais que nous avons quand même accepté, par dévotion pour le Bienheureux et pour céder aux instances de plusieurs éminents personnages auxquels nous ne voudrions rien refuser.

Les difficultés provenaient principalement du caractère et de la rareté des sources. Et encore le mot « rareté » tombé de notre plume est-il un euphémisme. Au fond, il n'y en a qu'une seule : la biographie composée par Bernard de Besse et insérée vers 1374 dans la Chronique des Vingt-quatre Généraux, par un frère-mineur français, peut-être Arnould de Samatan. Les autres hagiographes qui parlent de notre héros, historiens, chroniqueurs, annalistes, ou se bornent à une simple mention ou, comme saint Antonin, nous donnent une version entièrement basée sur Bernard de

*Besse; rien de neuf, rien d'original. Leur témoignage n'est précieux que parce qu'ils sont venus les uns après les autres attester, au nom de leur siècle, la permanence du culte liturgique dont l'apôtre de Cahors était l'objet.*

*Nous sommes donc réduits à un seul document contemporain. Douze pages et c'est tout! C'est trop peu, au gré de nos désirs. De plus, elles sont empreintes d'un caractère mystique qui ne répond guère aux aspirations de la mentalité moderne : défaut qui leur est commun, du reste, avec toutes les productions similaires du moyen âge. De la gerbe de faits qu'il a sous la main, l'auteur ne relève que ceux qu'il estime les plus propres à édifier : le commerce direct avec le ciel, les visions et les miracles. Pas un mot de la famille ni même du nom patronymique; le côté psychologique lui-même est négligé. Pour combler ces lacunes, nous avons été obligé d'interroger tantôt la vie de saint François, tantôt les chroniques du Quercy ou les traditions locales de la Romagne.*

*En revanche, au point de vue de la critique, l'opuscule en question est une pièce officielle du plus haut prix. Les savants éditeurs de Quaracchi en ont proclamé l'authenticité et l'ont inséré dans leur collection. Si les Bollandistes l'avaient connu, ils auraient à coup sûr enrichi de ce joyau l'écrin de leurs Acta Sanctorum. L'auteur se présente à nous avec les caractères de compétence, de droiture, de probité, qu'on peut désirer. C'est un contemporain de l'apôtre de Cahors (1). Il vivait en 1278. Il appar-*

1. D'après ULYSSE CHEVALIER (*Bio-bibliographie du moyen âge*), BERNARD DE BESSE était originaire du Périgord. Tous les annalistes franciscains saluent en lui « l'historien du bienheureux Christophe ».

tenait à la custodie de cette ville, fut le secrétaire de saint Bonaventure et eut le bonheur, ainsi qu'il le déclare lui-même, de voir de près le vénérable thaumaturge, alors « presque centenaire ». Les esprits les plus exigeants s'inclineront volontiers devant l'autorité d'un écrivain honoré de la confiance du docteur séraphique et s'adressant, au nom de la Province d'Aquitaine, à tous les membres de la phalange franciscaine, à une époque où celle-ci brillait du plus vif éclat, par la science non moins que par la piété.

Nous dédions ces pages à Sa Grandeur Mgr Enard, en qui nous saluons le restaurateur du culte liturgique du Bienheureux, et à Mgr Laurans, son successeur, gardien-né des ossements et de la mémoire de « l'illustre compagnon de saint François ».

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ,  
Miss.

Paris, ce 4 octobre 1906.

P.-S. — Que nos dévoués correspondants et en particulier, les PP. Édouard d'Alençon, François-Xavier de Bouilh et Daniel, reçoivent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Le P. Ubald d'Alençon a mis au point une bonne partie de notre bibliographie (deuxième édition).

---



# BIBLIOGRAPHIE

---

## I. — VIE ET CULTES DU BIENHEUREUX CHRISTOPHE.

Bernard de Besse, *Vita B. Christophori*. Insérée dans la *Chronica XXIV Generalium* et publiée dans les *Analecta Franciscana*, t. III, p. 161-173 (Quaracchi, 1897). Cette *Vita* est certainement de Bernard de Besse. On en retrouve la partie purement historique (jusqu'aux miracles), dans le curieux manuscrit latin 12707 de la Bibliothèque nationale de Paris, fol. 57 v<sup>o</sup> à 58 v<sup>o</sup>. L'abbé Calvet a traduit cette vie en français (Cahors, Plantade, 1901).

Copie d'un manuscrit des archives de l'évêché d'Assise, en français du xv<sup>e</sup> siècle. (Propriété de M. Paul Sabatier.)

Saint Antonin, archevêque de Florence, *Chronique*, tit. XXIV, c. VII.

Il suffira de citer les autres compilateurs et les martyrologes : la Chronique de Glassberger, dans les *Analecta Franciscana*, t. II (1887), p. 14. — Marc de Lisbonne, l. I; — Rodolphe de Tossignano, p. 98; — Gonzague, éd. 1587, p. 1031; — Thomas Bozius, prêtre de l'Oratoire, *de Signis Ecclesie Dei*, t. II, p. 124; — Bzovius, dominicain polonais, *Annales Ecclesiastici*, t. XIII, p. 803; — Félix Ciatti, *Annales Minorum* (Rome, archives

des PP. Conventuels); — Wadding, ad ann. 1219; — André du Saussaye, *Martyrologium gallicanum*, p. 121; — Arthur du Moustier, *Martyrologium franciscanum*, p. 531; — Huéber, *Menologium*, p. 2059.

Pour tout ce qui concerne la pérennité du culte, voir le *Summarium*, Actes du procès de béatification (Rome, 1905); — et au sujet du *triduum* de Cahors, le *Souvenir des Fêtes des 23-26 novembre 1905* (Plantade, Cahors), recueil qui contient le bref de Pie X, la Lettre pastorale de Mgr Enard pour la reprise du culte du Bienheureux, le compte rendu des fêtes du triduum, une *Causerie historique* de Monseigneur Enard (1), le panégyrique du R. P. Venance, celui de Mgr Lacroix, et le remarquable *præconium* du R. P. François-Xavier de Bouilh.

## II. — SUR L'HISTOIRE DU QUERCY

Guyon (ou Guyton) de Maleville (1604), *Esbats sur le pays de Quercy* (mss. 1 de la Bibl. de Cahors, copie XIX<sup>e</sup> du ms. 2997 de Grenoble).

Guillaume de la Croix (1617), *Series et acta episcoporum cadurcensium*, p. 91 et 377.

Marc-Antoine Dominicy (1650), *Histoire du Quercy* (mss. du Grand Séminaire de Cahors).

Raymond de Fouilhac, vicaire général du diocèse de Cahors (1692), *Chronicon Cadurcense* (mss. 53 de la Bibl. de cette ville).

Salvat (1773), *Histoire du Quercy* (mss. 60-63 de la Bibl. de Cahors).

Guillaume Lacoste, proviseur du lycée de Ca-

1. Nous la reproduirons à l'Appendice, II.

hors (1831), *Histoire générale de la Province du Quercy*, t. II, p. 186.

*Monographie des bâtiments composant actuellement le lycée de Cahors*, par Malinowski, dans le *Bulletin de la Société des études littéraires...* du Lot, t. III (1876), p. 142. Cet article contient deux inscriptions des Cordeliers de Cahors de 1259 et 1260.

M. le chanoine Magne (1895), *Histoire de l'ancien couvent des Cordeliers de Cahors*.

R. P. Othon de Pavie (Auch, 1900), *L'Aquitaine séraphique*, t. I.

### III. — SUR MIREPOIX.

Gonzague, *De origine ser. rel.*, éd. 1587, p. 721-722.

Guillaume Besse, avocat au parlement de Toulouse (1660), *Explication du titre de Mareschal de la foy*. Archives du château de Lérans. Fonds Lévis-Mirepoix. Généalogie, n. 1-3. Voir Siméon Olive, *Archives du château de Lérans. Inventaire historique...* t. I. Toulouse, 1903, in-4°, p. vi et 35. Cet ouvrage cite le *Cartulaire de Mirepoix* de M. Pasquier en cours de publication. Nous n'avons pu voir ce cartulaire.

### IV. — SUR LA QUESTION ALBIGEOISE.

Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, t. III, p. 63-82.

Vic-Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*. Nouvelle édition.

Correspondance d'Innocent III (Migne, *Patrologie latine*, t. 214-216).

Luc de Tuy. Son traité *De altera vita fideique controversiis adversus Albigenses*, écrit vers 1240 est dans la *Bibliotheca patrum* de Lyon, XXV, 193-251.

Pierre de Vaux-Cernay (ou de Vaux-de-Cernay), religieux de l'abbaye de ce nom, au diocèse de Paris, accompagna son oncle, Guy de Vaux-Cernay (1), dans la croisade contre les Albigeois, et nous en laissa le récit en 86 chapitres (1206-1219). Il s'y montre d'un bout à l'autre le panégyriste de Simon de Montfort. Son ouvrage est dédié à Innocent III. Maintes fois édité, il se trouve dans les *Historiens de France*, XIX, 1-113 et dans Migne, *P. L.*, t. 213.

Guillaume de Puylaurens, chapelain de Raymond VII, nous a retracé, de son côté, le tableau de la même époque dans une chronique (en 32 chapitres) qui va de 1145 à 1272. Écrivain loyal et véridique, quoique partisan des comtes de Toulouse. *L'Historia Albigensium*, de G. de P., se trouve dans les *Historiens de France*, t. XIX, p. 193-225.

*La Chanson de la Croisade*. Poème languedocien divisé en deux parties et qui a eu deux auteurs : Guillaume de Tudèle, assez impartial dans ses jugements; et un autre troubadour, nettement hostile à la papauté et très passionné. (Édition P. Meyer, 1875-1879, 2 vol. in-8° (Société de l'histoire de France). Le tome II est la traduction française.

*Novum testamentum*, en langue provençale, suivi d'un Rituel cathare (mss. de la Bibl. de Lyon).

Les procès-verbaux de l'Inquisition (mss. de la Bibliothèque Nationale, de Toulouse et d'Alby);

1. Guy, d'abord abbé de Vaux-Cernay, fut promu au siège épiscopal de Carcassonne, lorsque Simon de Montfort se fut emparé de cette ville.

entre autres le manuscrit 609 de la Bibl. de Toulouse.

*Practica Inquisitionis* : in-4 (édit. Douais, Paris, Picard).

Parmi les modernes : Mgr Douais, *les Albigeois* (Paris, Didier, 1879).

Jean Guiraud, *Questions d'histoire* (Lecoffre, 1906).

Ch. Lea, *A history of the inquisition in the middle ages*. Londres, 1888, 3 vol. in-8. Il y a une traduction française. Paris (1900-1902), 3 in-8°.



LE

# Bienheureux Christophe



DE CAHORS

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

Le Bienheureux dont le nom remplira ces pages, est né sous d'autres cieux ; mais il appartient à la France par la meilleure partie de son existence, un demi-siècle d'apostolat, et aussi par le reflet de gloire qu'il a jeté sur la ville qui a recueilli ses cendres. Il arrive à l'une des heures les plus critiques de notre histoire, en 1217. Les chevaliers du Nord, conduits par Simon de Montfort, ont envahi les plus belles provinces du Midi, chassant devant eux les hérétiques désignés sous le nom d'Albigéois, de Cathares ou de Néomanichéens. La guerre y sévit sans intermittence, depuis huit ans déjà (1209). Elle sévira longtemps encore ; car ni la sentence arbitrale d'Innocent III adjugeant à Simon de Montfort les terres qu'il a conquises, ne termine le conflit entre Raymond VI et le

vainqueur de Muret, ni les foudres de l'Église n'apaisent la tempête suscitée par les doctrines manichéennes.

Le Languedoc est ainsi transformé en un vaste champ de bataille où la question religieuse se complique d'une question politique. Prêtre, disciple de saint François d'Assise, notre héros saura maintenir le drapeau de l'Évangile au-dessus de toutes les contingences humaines. Pour le reste, les événements eux-mêmes commanderont en quelque sorte son choix. Envoyé par le Poverello sur les instances de Guy de Lévis, marquis de Mirepoix, et de Guillaume de Cardaillac, évêque de Cahors, partisans résolus l'un et l'autre de Simon de Montfort, il établira d'abord sa résidence à Mirepoix, puis à Cahors, ville où flotte la bannière des croisés. Toutes ses sympathies iront donc naturellement au grand capitaine dont Innocent III a publiquement, au concile de Latran (1215), sanctionné la conquête; tous ses vœux seront pour le succès des Croisés, dont la cause s'identifiera, à ses yeux, avec celle du droit et de la justice. Et dès lors s'impose à la probité de l'historien une question préliminaire, grave, qui divise toujours les esprits et qu'il nous faut trancher avant d'aller plus loin. L'honneur de la Papauté et des saints y est en jeu. La voici : « La croisade contre les Albigeois fut-elle légitime ? »

Non, répondent en chœur les écrivains hostiles à l'Église, rationalistes ou révolution-

naires de toute nuance. « Sur la chaire de saint Pierre, écrit l'un d'eux, était assis un de ces hommes dont l'œil d'aigle embrasse d'un regard tous les dangers et toutes les ressources, et dont l'âme inflexible ne recule devant aucune nécessité. Innocent III, pareil à l'ange exterminateur, prépara durant dix années l'épouvantable orage qu'il précipita enfin sur les pays provençaux (1). » D'autres, comme Luchaire, tout en appréciant avec une louable équité la politique du pontife romain, versent un pleur attendri sur « les victimes de l'œuvre sainte (2) ». Si les Cathares sont « des victimes », les persécuteurs et les bourreaux se trouveront donc dans le camp opposé!

Antagonisme de races, esprit de convoitise et fanatisme chez les chevaliers du Nord, ambition illimitée et projet de domination universelle chez les papes : voilà, selon les tenants de l'école rationaliste, les mobiles inavoués qui dirigèrent les provocateurs de la prise d'armes de 1209. L'impartiale histoire ne ratifie point leur jugement; elle multiplie au contraire, autour de nous, les éléments de la thèse opposée : « La croisade contre les Albigeois fut une

1. H. MARTIN, *Histoire de France*, II<sup>e</sup> partie, l. XXIII. — De même, avec plus ou moins de brutalité, Sismondi, Michelet, Schmidt et leurs imitateurs.

2. ACHILLE LUCHAIRE, *Innocent III, La croisade contre les Albigeois*, p. 260. Nous soulignons à dessein ces deux mots, parce qu'ils font tache dans un volume qui, par ailleurs, nous offre une esquisse exacte, très animée, du rôle d'Innocent III dans cette période historique.

mesure extrême sans doute, mais *juste*, mais *nécessaire*. » Thèse que nous allons soutenir, non dans une longue controverse épuisant le sujet, mais d'une façon plus serrée, en établissant, par le simple exposé des faits, que le *nombre*, les *erreurs* monstrueuses et les *forfaits* plus monstrueux encore des Néomanichéens créaient un *péril social* qui réclamait une énergique répression (1).

1° *Leur nombre.*

A entendre la majeure partie de nos contradicteurs, les novateurs et leurs adeptes n'auraient formé qu'une infime minorité. Ils l'affirment; mais quand nous cherchons une base à leur assertion, nous n'en trouvons pas; ou plutôt, les lettres pontificales et toutes les chroniques de l'époque vont à l'encontre de leur thèse. « J'apprends, l'âme attristée, écrit Innocent III à l'archevêque d'Aix, que les hérétiques se sont multipliés dans votre province, au point que les populations se sont laissées envelopper en masse dans les filets de l'erreur. » Et ailleurs : « Dans la province de Narbonne, il y a plus de manichéens que de catholiques. » Guillaume de Puylaurens, l'historien attitré de la maison de Saint-Gilles, et Guillaume de Tudèle, le trouba-

1. Dans notre *Vie de saint Antoine de Padoue*, ch. VII (Paris, 1906), où nous avons à traiter le même sujet, nous avons particulièrement insisté sur deux points: l'origine du catharisme et la cause de ses progrès dans la France méridionale. Nous n'y reviendrons pas.

dour languedocien, ne sont pas moins catégoriques. « Les dissidents, dit le premier, avaient infesté la province de Narbonne, les diocèses d'Alby, de Rodez, de Cahors, et même, au delà du Rhône, les contrées soumises à l'autorité des comtes de Toulouse (1). » Ils dominaient, ajoute le second, « dans l'Albigeois, le Carcassais et le Lauraguais. De Béziers à Bordeaux, sur toute la route, il y avait beaucoup de leurs adhérents. Si j'en disais plus, je ne mentirais pourtant pas (2). »

Le bon sens, du reste, l'indique. « S'ils avaient été quantité tellement négligeable, la Papauté n'eût pas déchaîné la moitié de la France sur l'autre moitié. Il faut mesurer le danger à l'effort fait pour y porter remède (3). »

Non seulement on les comptait par milliers; mais ils formaient une « ligue » formidable, savamment organisée, avec une hiérarchie calquée sur celle de l'Église, des ramifications en Lombardie et jusque sur les bords du Danube, des dogmes définis et un but soigneusement caché aux profanes, mais bien déterminé : *l'abolition totale du culte catholique.*

## 2° Leurs erreurs.

Leurs dogmes, disons mieux, leurs erreurs, étaient, plus encore que leur nombre, une me-

1. G. DE PUYLAURENS, prologue.

2. *La Chanson de la Croisade*, v. 31-38 (éd. P. Meyer).

3. A. LUCHAIRE, *Innocent III*, op. cit., p. 8.

nace permanente pour la société. Relevons les deux principales, d'où dérivait toutes les autres.

*Erreur sur l'origine du mal.* — « Le mal existe. D'où vient-il ? » Problème angoissant, qui a tenu en suspens l'antiquité païenne et qui n'est pleinement éclairé pour nous que grâce aux lumières de la Révélation. L'homme est un être intelligent et libre; il a abusé de sa liberté : Voilà l'origine du mal. A cette limpide solution, qui est celle du christianisme et la seule qui soit en harmonie avec les exigences de la raison, les Cathares opposaient le système dualiste enseigné par Zoroastre (1) et renouvelé par Manès (2), c'est-à-dire l'antagonisme de deux principes coéternels : un Dieu bon, créateur du monde des esprits et de tout ce qui est bien, et un Dieu mauvais, auteur des corps et de la matière, du mal physique et du mal moral. Un Dieu, auteur du mal ! Dès lors, plus de libre arbitre dans la créature ! Plus de responsabilité personnelle ! On devine combien les appétits sensuels, même les plus inavouables, se mouvaient à l'aise sous le masque d'une religion qui enlevait à l'humanité le ressort de ses chutes comme celui de ses douleurs, pour imputer les unes et les autres à la malice d'un Être placé au-dessus des sphères terrestres.

*Erreur sur le problème des destinées hu-*

1. Fondateur du magisme, six siècles avant l'ère chrétienne.

2. Apostat du III<sup>e</sup> siècle.

*maines.* — De cette erreur fondamentale découlaient, sur le problème des destinées humaines et sur tout le reste, les plus funestes conséquences, les plus folles aberrations.

Dans le catholicisme, tout est lumière, tout s'enchaîne, tout nous grandit. Il n'y a qu'un Créateur, celui que nous nommons notre Père, Beauté éternelle, Bonté souveraine. L'homme est le chef-d'œuvre de ses mains, la vie présente un lieu d'épreuve, le ciel une conquête que s'est assurée par son choix et par ses persévérants efforts une intelligence libre qui a pris pour devise le *Diliges* de l'Évangile, l'*amour*, un amour sans bornes se prouvant par le devoir et le sacrifice. L'idéal est sublime, digne du Créateur et de sa créature. Il nous dévoile du même coup le but et tout le prix de la vie chrétienne, où les actions les plus vulgaires, trempées dans le sang de l'Agneau sans tache, se dorent de reflets divins.

Dans l'hypothèse manichéenne, au contraire, l'homme, procédant à la fois du Bien et du Mal par une double création, était une contradiction vivante, irréductible. Il n'y avait pas de conciliation possible entre l'esprit et la matière, pas plus qu'entre la lumière et les ténèbres. La vie considérée comme un supplice où l'âme, liée malgré elle au corps, pareille à ces malheureux qu'on attachait jadis à des cadavres, ne pouvait retrouver la paix que par la séparation finale; la mort entrevue comme un premier pas vers le bonheur; au delà, la métempsycose où les

purifications successives : une pareille conception du drame de l'existence et de son dénouement poussait logiquement à l'anéantissement de la matière, au mépris de la dignité humaine, au suicide. Et c'est en effet ce qui avait lieu. L'usage de la viande, des œufs et du laitage était interdit; la continence perpétuelle rigoureusement prescrite (1); l'*endura* ou suicide à petit feu, à l'ordre du jour. Les uns se laissaient mourir de faim; les autres absorbaient des potions empoisonnées; d'autres se faisaient ouvrir les veines dans un bain (2). C'était le pessimisme à haute dose. Le catharisme porte ainsi le cachet de toutes les fausses religions : elles sont toujours *inhumaines* par quelque endroit!

*Erreurs sociales.* — Après les erreurs antichrétiennes, après les pratiques condamnées par la saine raison, voici les utopies antisociales. Les Albigeois prohibaient toute espèce de serment (ce qui était une atteinte directe à la législation féodale et aux coutumes de l'époque); ils déniaient au pouvoir civil le droit de haute justice, *jus gladii*; abhorrant la guerre, « interna-

1. Vers 1206, Esclarmonde, comtesse de Foix, et plusieurs dames de son entourage étaient admises au *Consolamentum*, à Fanjeaux; mais elles durent promettre auparavant, « de s'abstenir désormais de viande, d'œufs et de laitage, de ne proférer aucun serment, de ne pas mentir, de garder la continence perpétuelle et de ne jamais abandonner la secte, par crainte du bûcher ou de n'importe quel autre supplice » (Bibl. Nation., *Doat*, xxiv, p. 42). Nous avons, dans ces divers engagements, la formule liturgique et invariable du *Consolamentum*.

2. Manuscrit 609 (Bibl. de Toulouse), fol. 26, 28, 33, 70...

tionalistes » avant la lettre, ils refusaient de servir la patrie, même pour la défense des frontières. Enfin, ce qui est plus grave encore, ils proscrivaient le mariage « comme perpétuant l'œuvre diabolique de la création (1) », traitaient de crime la paternité et brisaient comme un obstacle les liens les plus sacrés de la famille. La loi de la continence étant inexorable, l'époux quittait son épouse, la mère ses enfants. Ceux-ci, à leur tour, fuyaient avec horreur un foyer domestique où ils n'apercevaient plus qu'un péril; car l'hérésie leur enseignait « qu'ils ne pouvaient se sauver en restant avec leur père et leur mère (2) ».

*Consolamentum*.— Toutes ces extravagances, plus coupables les unes que les autres, étaient en germe dans le *Consolamentum*, initiation cathare, sacrilège parodie du baptême, dont les vieilles chroniques nous ont conservé la formule. Le *Consolamentum* était un rite obligatoire pour tous. Il débutait par un acte d'apostasie. « Ami, disait le senior au néophyte agenouillé devant lui, si tu veux être des nôtres, il faut que tu renonces au Credo de l'Église romaine. — *J'y renonce*, répondait le récipiendaire. — Renonces-tu à cette croix que le prêtre a faite avec le chrême du baptême sur la poitrine, la tête et les épaules? — *J'y renonce*. — Crois-tu que l'eau baptismale opère pour le salut? —

1. « *Matrimonium est meretricium.* » (Bibl. de Toulouse, ms. 609, fol. 41.) Cf. *Practicæ Inquisitionis*, p. 130.  
2. *Somme contre les Cathares* (éd. DOUAI), p. 132.

*Non, je ne le crois pas.* — Renonces-tu au voile que le prêtre t'a posé sur la tête après le baptême? — *J'y renonce.* » L'abjuration une fois terminée, tous lui imposaient les mains; on lui donnait l'accolade; on le revêtait d'une robe noire: il montait au rang des *Parfaits*. S'il était marié, à partir de cette heure, « le serment conjugal était dissous »; les liens du sang et de l'amitié n'étaient plus rien pour lui; il abdiquait sa liberté, à la façon des francs-maçons modernes, pour se vouer corps et âme à la propagation de la doctrine manichéenne (1).

Comment l'Europe chrétienne allait-elle accueillir un symbole qui était la négation radicale de l'Évangile, une attaque à la législation alors en vigueur, une provocation? Car il ne visait à rien de moins qu'à l'entière destruction de l'édifice social, tel que l'avaient construit saint Rémy et les évêques des premiers siècles, tel que le rêvaient nos aïeux du moyen âge. Dans la conception moderne, la religion est une affaire d'opinion personnelle, ressortissant uniquement du for intérieur, de ce sanctuaire de la conscience réputé entre tous inviolable et sacré. Tout autre était, au moyen âge, la mentalité de nos pères. L'Évangile formait leur code par excellence, et la constitution nationale en était si profondément imprégnée, que l'adversaire du dogme catholique ou de la juridiction ecclésiastique était considéré comme un anarchiste, un

révolté, passible à ce seul titre de peines dont les Souverains Pontifes blâmèrent plus d'une fois l'exagération (1). Qu'étaient donc les Cathares, sinon des « imposteurs, des faussaires, des anarchistes » qu'il fallait réprimer et qu'on réprima ? En 1017, le roi Robert, informé des progrès de l'erreur manichéenne à Orléans, en fut d'autant plus douloureusement ému, qu'elle avait séduit et entraîné dix chanoines de Sainte-Croix qu'il affectionnait ; mais il n'en résolut pas moins de la combattre énergiquement, parce qu'il en appréhendait les plus grands maux : « la ruine de la patrie et la perte des âmes (2). » Ses successeurs agirent avec la même fermeté.

Pour rendre plus odieuses les mesures que prirent ainsi de concert l'Église et le pouvoir civil, l'école rationaliste nous représente les hérétiques en général, les Albigeois en particu-

1. Société spirituelle, vivante, parfaite, l'Église jouit, aussi bien que la société temporelle, du droit de coercition contre ses ennemis. Elle excommunie, elle condamne, et avec raison, nous dit saint Thomas ; car, « si c'est un grave délit de fausser la monnaie qui procure certains avantages matériels, c'en est un beaucoup plus grave d'altérer la foi qui donne la vie à l'âme. » (2.2. q. xi, art. 3.) M. Luchaire le reconnaît, « la papauté fut la dernière à poursuivre rigoureusement l'hérésie. Les masses populaires, les royautés, les clergés locaux l'avaient devancée dans cette voie. » (*Innocent III*, op. cit., p. 37.) Et, chose curieuse ! C'est Frédéric II — l'ennemi acharné de Grégoire IX, le souverain tant vanté par les libres-penseurs — qui le premier édicta la peine du feu contre les hérétiques.

2. « Mœrens nimium effectus, quoniam et ruinam patriæ revera et animarum metuebat interitum. » (LABBE, *Concilia*, t. X: *Acta synodi Atrahaten.*)

lier, comme de pieux illuminés, absolument inoffensifs, que la cruauté des gens d'Église arrachait brutalement à leurs rêves pour les conduire... à l'échafaud! — Cette thèse peut plaire aux natures imaginatives; mais elle a le tort, aux yeux de ceux qui placent le souci de la vérité au-dessus de tout, d'être en contradiction manifeste avec les mémoires du temps, c'est-à-dire avec les données de l'histoire les plus authentiques.

### 3° *Forfaits des Cathares.*

Toute hérésie est une semeuse de crimes, celle-là plus que toutes les autres, étant plus radicale et mieux disciplinée. « Nos contrées, remarque l'historiographe des comtes de Toulouse, ne produisaient plus que des épines, c'est-à-dire des brigands, des routiers, des voleurs, des homicides, des libertins et des usuriers notoires (1). » L'armée du désordre était prête; quatre ou cinq roitelets, fauteurs avérés de l'albigéisme, racolèrent ces pillards et les lancèrent à l'assaut de la vieille religion, avec une fureur dont nous avons actuellement la vision sous les yeux.

Enprenant possession du siège de Toulouse, Foulques de Marseille trouve la mense épiscopale complètement dilapidée par les Cathares. — Guillaume de Rochefort égorge, sans autre

1. GUILLAUME DE PUYLAURENS, prologue.

forme de procès, l'abbé cistercien de Caulnes et le Frère convers qui l'accompagne (1).

A Pamiers, les séides du comte de Foix, Raymond-Roger, se ruent sur un chanoine, au moment où il disait la messe, et le coupent en morceaux. Ils crèvent ensuite les yeux à un Frère de l'abbaye de Saint-Antonin. Le comte arrive bientôt après, avec ses chevaliers, ses bouffons et ses courtisanes, enferme l'abbé et ses religieux dans l'église, où il les laisse trois jours à jeun, et les expulse ensuite, presque nus, du territoire de leur propre ville. — Dans une autre circonstance, le *fauve déchaîné*, comme l'appelle Pierre de Vaux-Cernay, assiège l'église d'Urgel et n'en laisse que les quatre murs. Avec les bras et les jambes des crucifix, ses routiers font des pilons pour broyer les condiments de leur cuisine. Eux-mêmes, fous d'impiété, affublent d'un casque et d'un écu les images du Rédempteur et s'exercent à les percer de leurs lances. Horribles profanations entremêlées de blasphèmes non moins horribles ! « En avant, crie le comte à ses routiers ! L'abbaye de Saint-Antonin et Sainte-Marie d'Urgel sont en cendres ; il ne nous reste plus qu'à détruire Dieu (2) ! » Et il continue la série de ses tristes exploits, pendant que les comtes ou vicomtes de Béziers, de Comminges, de Béarn, mènent la campagne dans leurs fiefs respectifs.

1. L'abbaye de Caulnes se trouvait à trois lieues environ de Toulouse.

2. PIERRE DE VAUX-CERNAY, c. XXX, XLIV-XLVI.

C'est ainsi que se dénoncent eux-mêmes ces iconoclastes du XIII<sup>e</sup> siècle, sans scrupule, sans pudeur, couvrant de grands mots les plus vilaines besognes, parlant de retour « au christianisme primitif », alors qu'ils méditaient de l'étouffer, et s'appelant « les purs », alors que leurs mains étaient tachées de sang, du sang des justes ! Nul ne pouvait prévoir jusqu'où ils iraient dans la voie des violences, lorsqu'un attentat plus grave, un attentat inouï, commis à leur instigation, souleva contre eux la réprobation universelle : le 8 janvier 1208, le légat pontifical, Pierre de Castelnau, religieux de l'abbaye de Fontfroide, était traîtreusement assassiné par un des écuyers de Raymond VI (1) !

En pareille conjoncture, lorsque le sang de Pierre de Castelnau crie vengeance, que toutes les libertés chrétiennes sont foulées aux pieds et qu'il n'y a plus de sécurité ni pour les biens ni pour les personnes, Innocent III pouvait-il, lui l'organe de la conscience publique, garder le silence et rester indifférent ? N'était-ce pas une des obligations les plus impérieuses de sa charge pastorale, en face du cadavre encore chaud de son représentant officiel, de protester contre une si odieuse violation du droit des gens ? Lorsque les gémissements des catholiques oppri-

1. P. DE VAUX-CERNAY, c. VIII : lettre d'Innocent III, du 10 mars 1208 ; — Chronique de Guillaume de Nangis ; — Mgr DOUAIS, *Les Albigeois*, p. 572. — Fontfroide était une abbaye cistercienne fondée vers 1130 et située à trois lieues de Narbonne.

més parvenaient jusqu'à Rome, ne lui incom-  
bait-il pas de les secourir et de sauvegarder le  
patrimoine sacré de la foi ? Et s'il n'avait pas  
rempli ce double devoir, n'aurait-il pas encouru  
les justes blâmes de la postérité ? Le recours  
au bras séculier était donc légitime dans ses  
motifs, et il s'imposait au chef de l'Église  
comme une nécessité urgente, inéluctable.

Il ne s'y décida du reste, quoi qu'en disent ses  
détracteurs, que malgré lui et après avoir épuisé  
tous les moyens de persuasion. Ses prédéces-  
seurs avaient tour à tour envoyé sur le théâtre  
de la lutte des missionnaires et des légats, non  
des moindres : Robert d'Arbrissel, saint Ber-  
nard, le cardinal Albéric. Il suit d'abord une  
méthode si conforme aux séculaires traditions du  
Siège apostolique, et députe coup sur coup les  
cisterciens Raynier, Guy, Raoul, Arnaud Amal-  
ric, abbé de Citeaux, et Pierre de Castelnau. Il  
n'invoque l'appui du pouvoir séculier qu'après  
l'attentat du 8 janvier 1208.

Aucune préméditation, aucune arrière-pensée  
non plus. Défendre l'Église et les libertés chré-  
tiennes, voilà son unique objectif. « Prince,  
écrit-il à Philippe-Auguste, saisissez le glaive  
que vous avez reçu d'en haut pour l'honneur  
des bons et le châtiment des malfaiteurs. Si,  
dans la tempête qui mugit autour de nous, vous  
ne venez au secours de l'Église, elle serait expo-  
sée au plus douloureux naufrage (1). » Même

1. Lettres d'Innocent III, lib. XI, ép. 28.

langage vis-à-vis des deux autres suzerains du comté de Toulouse, Othon IV, empereur d'Allemagne, et Pierre II, roi d'Aragon.

Sur le refus du roi de France, en raison de ses démêlés avec Othon IV et Jean sans Terre, de prendre en personne le commandement « des champions de la cause sainte », Simon de Montfort, destiné à devenir célèbre, est acclamé par ses pairs comme généralissime de la croisade. Le premier soin du Pape, en approuvant ce choix, est de recommander à l'élu le désintéressement et la modération. « Il ne convient pas à l'Église, observe-t-il, de s'enrichir des dépouilles d'autrui (1). » D'autre part, il rappelle sans cesse à son légat, Arnaud Amalric, à qui obéissait en réalité l'armée catholique, que le but de la croisade n'est pas l'extermination d'une race, mais la conversion des hérétiques. Ce n'est pas sa faute si, après la victoire de Muret (1213), l'expédition perd son caractère primitif, pour dégénérer en une guerre de conquête. Même alors, il réserve les droits féodaux de Raymond VI en même temps que ceux de ses trois suzerains; et lorsque Raymond est trahi par la fortune, lorsqu'au concile de Latran, la majorité des évêques s'unit à l'épiscopat languedocien pour réclamer « la déchéance du parjure », Innocent III, presque seul et plus grand que jamais, résiste à toutes les passions, sans nul souci de ses propres intérêts. Il ne connaît pas

1. Lettre du 25 janvier 1210.

le *Væ Victis!* Au vaincu il assure une existence honorable, pendant qu'il conserve à son fils Raymond VII, et par lui à la vieille dynastie de Saint-Gilles, la possession d'une partie de l'héritage paternel : le Comtat Venaissin, Beaucaire et la Provence (1).

Voilà, dessinées à grands traits, la physionomie d'Innocent III et son attitude dans l'affaire des Albigeois. Où donc trouver ici l'homme que nous dépeignent les tenants de l'école rationaliste, « orgueilleux, implacable, décidé à frapper le peuple entier par le glaive des soldats (2); — pareil à l'ange exterminateur (3); — ordonnant sans pitié, sans remords, la ruine et le supplice des infortunés Albigeois, qui n'étaient guère coupables, à dire le vrai, que de s'être révoltés contre l'insolence, l'avarice et les déportements d'un clergé sans pudeur et sans frein (4)? » De tant d'accusations, de tant de calomnies accumulées comme à plaisir, toutes plus graves les unes que les autres, que reste-t-il devant l'histoire? Rien (5). Seulement, par la

1. Raymond VI était le petit-fils de Louis le Gros par sa mère Constance, et le cousin germain de Philippe-Auguste. Caractère énigmatique, figure peu attachante! Il avait secrètement favorisé le mouvement manichéen. Voulut-il se rétracter? « Au moment de mourir, il tendit la main à dom Jourdain, abbé de Saint-Sernin, baisa la croix et expira. » (G. DE PUYLAURENS, c. XXXIV.) — Il sera question plus loin de Raymond VII.

2. SISMONDI, *Histoire des Français*, III<sup>e</sup> partie, c. XXIV.

3. H. MARTIN, *Histoire de France*, II<sup>e</sup> partie, l. XXIII.

4. PARCELAIN, *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, p. 2.

5. M. Luchaire reconnaît ce qu'il y eut de vraie et sin-

croisade de 1209, ce grand pape a refoulé le mouvement séparatiste imprimé par les Cathares, et c'est ce que ne lui pardonnent pas les partisans de « la libre-pensée ». Aussi chargent-ils sa mémoire de tout ce qui leur paraît odieux dans les différentes phases de cette guerre. « Les grands foyers d'hérésie, clame l'un d'eux, avaient été éteints dans des flots de sang (1). »

C'est la flèche du Parthe. Par malheur pour eux, elle n'atteint que ceux qui la lancent. Que prouve, en effet, l'effusion du sang? Sur tous les champs de bataille, n'y a-t-il pas des blessés et des morts? Mais là n'est pas la question. La guerre contre les Albigeois fut-elle légitime, oui ou non? En prenant à leur compte les méfaits des routiers, en refusant de châtier les assassins de Pierre de Castelnau, les Cathares n'avaient-ils pas contraint la société chrétienne à se défendre par les armes? Et la croisade était-elle autre chose, dans la pensée d'Innocent III, qu'une mesure d'ordre public, une mesure libératrice autant que nécessaire? La guerre est toujours un fléau terrible, abattant en quelques heures la fleur de la jeunesse; mais quand elle est juste, quand elle a pour but la répression du brigandage ou la défense des frontières, elle passionne une génération et

cère modération, contrebalançant l'intransigeance du moyen âge, dans l'âme d'Innocent III, particulièrement vis-à-vis de Raymond VI et de Durand de Huesca.

I. H. MARTIN, *Histoire de France*, t. IV, p. 159.

allume dans les cœurs la flamme des saints enthousiasmes.

Il y a sans doute des ombres au tableau (n'en est-il pas ainsi dans tous les conflits de ce monde ?), et l'on peut reprocher à Simon de Montfort lui-même le manque de désintéressement (1). Mais il n'en demeure pas moins, au jugement des critiques les plus autorisés, un des plus loyaux chevaliers et « des plus illustres capitaines dont la France ait à s'enorgueillir (2) ». Pierre de Vaux-Cernay nous le dépeint « de haute taille, avec une belle chevelure, une physionomie distinguée, un port souple et gracieux, éloquent, affable avec tous, aussi modeste que chaste, ferme dans ses décisions, équitable dans ses jugements, infatigable dans l'action (3) ». Un aveu précieux des adversaires complète ce portrait. « J'ai entendu le comte de Toulouse, remarque Guillaume de Puylaurens, déclarer qu'il reconnaissait à son antagoniste toutes les qualités d'un grand capitaine (4). »

Quant aux évêques ou aux missionnaires, ils ne remplissaient dans cette guerre que l'office

1. Inutile d'aborder ici les autres accusations. Qui donc aujourd'hui, après les travaux de Tamisey de Larroque, songerait à admettre comme historique le mot d'Hesterbach: « Tuez-les tous! Dieu saura bien reconnaître les siens! » Qui donc, après les éclaircissements de Mgr Douais, consentirait à décrire le siège de Carcassonne sous les couleurs criardes qu'emploient les écrivains libres-penseurs?

2. HURTER, *Histoire d'Innocent III.*

3. P. DE VAUX-CERNAY, c. XIX.

4. G. DE PUYLAURENS, c. XXX.

de suppliants ou de modérateurs. Qui ne se souvient de leur conduite, la veille de la fameuse bataille de Muret? Saint Dominique et les sept évêques présents se rendent, pieds nus, au camp du roi d'Aragon, dans le but d'obtenir un sursis. Repoussés avec dédain, ils tentent le lendemain, avant l'aube, une nouvelle démarche également infructueuse. Sans espoir de ce côté, saint Dominique se retourne vers Simon de Montfort; il l'arrête au moment où les croisés, bannières aux vents, sortent de la ville, et s'efforce d'empêcher un carnage qu'il prévoit effroyable, lorsque les arbalètes de l'ennemi contraignent le généralissime à sonner le combat (1). Qu'y a-t-il là qui ne soit digne de louanges auprès d'un esprit non prévenu?

Nous n'avons donc point à rougir pour les nôtres ni même à plaider les circonstances atténuantes. Honneur à Innocent III, parce qu'il soutint sans fléchir la cause de la civilisation et du progrès! Honneur à Simon de Montfort, non parce qu'il fut un stratéliste hors ligne, mais parce qu'il fut *l'épée de Dieu, le héros de l'Église*, comme Du Guesclin sera au siècle suivant le héros de la patrie (2)! Honneur aussi à ces cou-

1. Quelle ignorance ou quelle mauvaise foi chez les pamphlétaires, lorsqu'ils représentent saint Dominique parcourant les rangs, le crucifix à la main, et excitant les croisés à verser « le sang impur des hérétiques! »

2. P. DE VAUX-CERNAY, c. XIX. — Frappé par une pierre à la tête, au siège de Toulouse, Simon de Montfort succomba à sa blessure, le 25 juin 1218. Son corps fut rapporté à Montfort-l'Amaury et inhumé, tout près

rageux missionnaires qui, épousant la pensée d'Innocent III et sans tenir compte des périls, consacèrent leurs talents et leurs forces à la pacification des esprits !

« L'hérésie, prétendent nos contradicteurs, fut noyée dans des flots de sang ! » Il serait plus vrai de dire qu'elle fut noyée dans des flots de lumière et d'amour ; car en tête de ses véritables vainqueurs, au-dessus de Montfort et de ses chevaliers bardés de fer, il faut placer deux moines et deux hommes d'une mansuétude sans bornes comme leur zèle : saint Dominique et saint Antoine de Padoue ; puis, à côté d'eux, à un degré inférieur, leurs auxiliaires, les disciples de l'un, les frères en religion de l'autre et parmi ces derniers le bienheureux Christophe de Cahors, un de ces prédicateurs populaires dont le nom ne sera probablement jamais prononcé sous la coupole de l'Académie et qu'une conscience mieux éclairée inscrirait pourtant, avec raison, au nombre des plus insignes bienfaiteurs de la France méridionale.

de cette ville, au monastère fontevriste des Hautes-Bruyères.

---

## CHAPITRE II

### UN SAINT CURÉ

« Notre bienheureux Père Christophe a été, par ses vertus, l'ornement de notre siècle. C'était une lumière rayonnante, un vase d'or serti de pierres précieuses. Comme je suis loin de connaître tous les détails de sa vie, je me contenterai de rapporter quelques-uns de ces faits caractéristiques qui instruisent sans fatiguer.

« Originaire de la Romagne, prêtre chargé d'une paroisse, il dit adieu aux vanités du siècle, pour endosser les livrées séraphiques, du vivant même de saint François; et béni par lui, il partit pour l'Aquitaine, où il s'appliqua de tout son être à devenir un parfait serviteur de Dieu. — Christophorus signifie *Porte-Christ*; ce n'était pas chez lui un vain nom. Il portait vraiment le Christ dans son corps par la mortification, dans son cœur par une piété sincère, sur ses lèvres par le chant des louanges divines et par la prédication de l'Évangile (1). »

Dans ces quelques lignes, nous avons tout ce que nous apprend, des origines et du rôle social de notre héros, un chroniqueur contemporain, Bernard de Besse, son frère en religion et son unique biographe (2). Mais quel est le nom

1. « Vita Fratris Christophori », apud *Analecta Franciscana*, t. III, p. 161-173.

2. Voir la préface.

patronymique du Bienheureux? Quelle bourgade romagnole peut revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour? A quel rang social appartenait sa famille? Quel a été le genre de sa formation intellectuelle? Par suite de quelle crise intime fut-il amené à quitter le ministère paroissial pour entrer dans une vie plus parfaite? Sur toutes ces questions, qui sont pour nous d'un intérêt capital, le chroniqueur reste muet. Il passe, il dédaigne peut-être ces détails, d'ordre bien secondaire à ses yeux, et court à ce qui l'attire, à ce qui le passionne, lui et tous ses contemporains : le côté mystique, les vertus et les miracles. Préoccupé de nous montrer un beau fleuve, aux eaux limpides, il n'a pas l'air de se douter que trois ou quatre siècles après lui, on aura la curiosité de chercher dans quel coin perdu des montagnes ce fleuve a pris sa source, avant de se répandre en nappes fertilisantes dans la vallée qu'il arrose et qu'il embellit.

Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la question des origines du Bienheureux préoccupa, en effet, un certain Bernardin Manzoni, inquisiteur de Pise, esprit cultivé, indépendant, ayant le sens de la critique et le culte des souvenirs. Il fouilla dans les archives communales de Césène et y trouva les échos d'une tradition solidement établie, dont il signale la provenance dans son histoire des personnages illustres de Césène. Ses renseignements sont brefs, mais lumineux, décisifs, et de plus inédits. Aussi est-ce une bonne for-

tune en même temps qu'une véritable joie pour nous de les révéler, non seulement aux érudits, mais à tous les dévots du héros franciscain.

« Le bienheureux Christophe, écrit Bernardin Manzoni, est né dans la banlieue de Césène. Promu aux ordres sacrés, il fut placé à la tête d'une paroisse qui portait alors le titre de Sainte-Marie-de-Valverdé et y exerça le ministère pastoral sous l'épiscopat d'Odon II, évêque de Césène. Les annales des Mineurs et les chroniques l'appellent simplement « Christophe de Romagne »; mais nos anciens documents, cités par Casario, Bonzanielli et autres auteurs, sont précis et formels sur ce point. Quand ils parlent du disciple de saint François, ils ne manquent pas d'adjoindre à son nom celui de son village natal et de dire : « Christophe de Césénatico ». Aussi les habitants de cette ville le revendiquent-ils pour leur concitoyen, en expliquant que leur localité n'était alors qu'une chétive bourgade, baptisée seulement en 1302 du nom de Césénatico, lorsque les Césénatais y eurent creusé un port de mer et construit une forteresse. — C'est bien là, répète intentionnellement Manzoni, que la Providence a posé le berceau du bienheureux Christophe (1). »

Après lui, à de longs intervalles de temps,

1. « B. Christophorus in Cæsenati agro natus... Quem antiqua nostra monumenta... Christophorum Cæsenaticum vocant. » (B. MANZONI, *Cæsenæ chronologia*, Pise, 1643, p. 52 et 114). — Nous n'avons pu retrouver ni l'ouvrage

surgit une légion de savants italiens, Rosetti, Jean-Baptiste Braschi, archevêque de Nisibe, Andréini de Césène, le chanoine Sassi, d'autres encore, attirés par le même problème historique, tous confirmant et approuvant comme certaine la solution fournie par leur prédécesseur, quelques-uns même l'enrichissant de détails complémentaires que nous ne pouvons passer sous silence. D'après eux, le village natal du Bienheureux s'appelait *Ad novas* (1); il s'étendait aux bords de l'Adriatique, sur la route de Rimini, à 15 kilomètres de Césène et sur le territoire suburbain de cette ville; et voilà pourquoi les anciens disaient indifféremment « Christophe de Romagne », « de Césène » ou « de Césénatico », selon qu'ils voulaient faire allusion à la province, à la cité d'origine ou au nouveau port de mer. — Les parents portaient le nom de

de Casario ni celui de Bonzanielli : ce qui n'enlève rien à la valeur du témoignage de Manzoni. « Antoine Casario, remarque-t-il, a réuni en un volume les fragments épars de l'histoire de Césène, sa patrie (p. 124). » Joseph Bonzanielli, son compatriote, « moine bénédictin, chercheur expert, ami de l'antiquité, nous a de même laissé des mémoires manuscrits sur le même sujet (p. 145). » Avant Manzoni, un littérateur, du nom d'Aldo Manutio Pauli, s'était plu à faire ressortir le mérite de ses deux contemporains : « Casario, jeune homme très versé dans la connaissance de l'antiquité et que j'estime grandement; — Bonzanielli, un fouilleur, toujours en quête des choses antiques, et mon digne ami (*Orthographiæ ratio*, Venise, 1566, p. 129, 133, 180). » V. *Analecta Ord. Min. Capucc.*, nov. 1906. — Selon UGHELLI (*Italia sacra*, t. II, col. 452), Odon II succéda en 1207 à l'évêque Leto.

1. JOACHIM SASSI, *Ecclesiografia cesenate* (1845) : Bibl. communale de Césène.

« Césenni », qu'il ne faut pas confondre avec l'antique et noble famille des Césénia (1)... Ils jouissaient d'une honnête aisance et étaient considérés dans le pays ; ils étaient surtout de fermes chrétiens. La famille s'éteignit en 1701, dans la personne de maestro Victor Césenni, après avoir donné à l'Église et à la société plusieurs hommes de mérite, dont le plus modeste fut, à coup sûr, Martino Césenni, Frère lai de l'Ordre des Mineurs Capucins, pieusement décédé à Rome en 1687.

Il est temps de conclure. Si tardifs que soient les témoignages que nous avons apportés, ils n'en possèdent pas moins une force probante, défiant la critique la plus sévère, parce qu'ils sont eux-mêmes extraits des chroniques locales et qu'ils émanent d'écrivains aussi compétents que désintéressés. Donc, que notre Bienheureux soit né sur la paroisse de Sainte-Marie-de-Valverdé, aujourd'hui Césénatico, et qu'il appartienne à la famille Césenni : ces deux points nous semblent définitivement acquis à l'histoire. C'est pour un autre motif, en raison du lieu de sa sépulture, que lui sera imposé le nom de Christophe de Cahors, sous lequel il est inscrit dans les diptyques sacrés.

1. ROSETTI, *Pie memorie d'alcuni Cappucini* (1736) : *ibid.* — ANDRÉINI DE CÉSÈNE, *Notizie sacre e profane* (1812), t. II : *ibid.* — Notons que Rosetti avait pour principal objectif d'établir le culte immémorial de notre héros. — Andréini cite, parmi les sources où il a puisé, les manuscrits de François Aguselli. — Cf. L. B. BRASCHI, *Memoriae cæsénates*, Rome, 1738.

Nous pouvons supposer, avec Andréini, qu'il fit ses études dans la ville épiscopale, Césène (1). Mais tout le reste, les joyeuses expansions de l'adolescence, les émotions presque célestes du jeune prêtre gravissant pour la première fois les degrés de l'autel, les joies ou les douleurs du ministère sacerdotal, en un mot tout ce qui concerne la première période de son existence, échappe à nos investigations; tout, sauf une phrase de son biographe, une seule, où se peint tout entière une époque amie du symbole et des miniatures. « Le Bienheureux, nous dit Bernard de Besse, avait la simplicité de la colombe, une humilité profonde, une richesse de cœur intarissable pour toutes les souffrances, pour toutes les infortunes (2). »

Cette ébauche, si informe qu'elle soit, ne laisse pourtant pas, suivant le désir du biographe, d'être caractéristique. Elle nous offre le type accompli d'un pasteur d'âmes, un prêtre au cœur d'or, un curé d'Ars au XIII<sup>e</sup> siècle, comme lui plein de la pensée de Dieu, ami des humbles et plus encore des pécheurs, cultivant avec soin le champ assigné par la Providence à ses labeurs, et comme lui aussi rêvant d'un apostolat plus vaste, d'une perfection plus haute, d'un holocauste plus complet (3). Vertus qui ne

1. Patrie de Pie VI et de Pie VII.

2. « Inerat ei colombina quædam profunda humilitas, pietas viscerosa, compatiens miseris et afflictis. » (*Vita.*)

3. On sait que le vénérable Curé d'Ars manifesta plus d'une fois le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François et qu'il en fut dissuadé par celui-là même qui l'agrégea

demandaient qu'à se développer sous les chauds rayons du soleil ! sublimes aspirations qu'allait favoriser le souffle de rénovation qui passait sur l'Italie !

Il n'était question alors, en effet, d'un bout à l'autre de la péninsule, que d'un jeune réformateur qui s'était levé des montagnes de l'Ombrie pour travailler à la régénération de l'Europe. Il s'appelait lui-même « le héraut du grand Roi », et marchait entouré de disciples pour lesquels il ne voulait d'autre dénomination que celle de « Pénitents d'Assise ». Son nom était François Moriconi. On racontait de lui des merveilles. Fils d'un riche négociant, il avait renoncé à sa part d'héritage, pour épouser la pauvreté la plus absolue. Amant de la nature, on l'avait entendu, dans la vallée de Spolète, prêcher aux oiseaux, attentifs à sa parole. Serviteur volontaire des lépreux, il avait guéri, au seul contact de ses lèvres pures, l'un de ces infortunés. Ses miracles lui faisaient une auréole ; et partout, dans les villes, dans les campagnes, les foules, séduites par la magie d'une éloquence à part, s'attachaient à ses pas. Jamais, depuis le Christ prêchant sur les bords du lac galiléen, on n'avait vu mouvement plus populaire ni plus fécond.

Et, circonstance exceptionnelle, peut-être unique dans les fastes du Saint-Siège ! c'est le

au Tiers-Ordre de la Pénitence. Voir *le Bienheureux Jean-Baptiste Vianney*, par ALPHONSE GERMAIN (Poussielgue).

successeur de Pierre, c'est Innocent III qui, dans une audience célèbre et à l'origine même de la nouvelle congrégation (1209), révèle au monde la mission providentielle du jeune fondateur. Rappelant une vision où la basilique de Saint-Jean de Latran, figure de l'Église universelle, lui était apparue éblouissante de lumière et de splendeur, mais prête à s'écrouler, il avait ajouté : « Je m'efforçais vainement d'en conjurer la chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'avança et la soutint de ses épaules. » Puis se tournant vers François : « Ah ! véritablement, voilà l'homme qui soutiendra l'Église de Dieu par sa doctrine et par ses œuvres (1). »

Le Pontife ne s'était point trompé. Le Réformateur ombrien était bien un de ces hommes que le Créateur prépare en silence et qu'il donne aux peuples, quand il veut les sauver. Il avait le génie des restaurations sociales, comme d'autres ont le génie des batailles ; et conscient des périls imminents que courait l'Europe, voyant qu'elle chancelait sur ses bases, il avait cherché le remède ; il l'avait trouvé. Les nations ne vivent, en effet, que du divin qui est en elles. Quand le divin s'échappe par tous les pores, quand l'erreur et le vice, artisans de destruction, accomplissent chaque jour leur œuvre néfaste, tous les caractères s'aveulissent, tous les ressorts se détendent, et la catastrophe finale est proche. Rien n'est capable d'écarter ce mal-

1. *Tres socii*, c. XII.

leur; rien, sauf l'Évangile, parce que seul il est le Verbe de vie et le principe des résurrections. Voilà ce que nous enseigne la philosophie de l'histoire et ce qu'avait compris, éclairé d'en haut, le Patriarche d'Assise; et de là cette admirable innovation jaillie de son zèle: la création d'un Ordre essentiellement apostolique. Avec un ou deux de ses compagnons, il parcourait les villes et les campagnes, prêchant selon l'occurrence aux serfs à moitié nus, aux riches patriciens, aux factions rivales, et répétant à tous avec une exquise simplicité: « Aimez-vous les uns les autres. » Or, telle est la vitalité de l'Évangile, lorsqu'il est ainsi annoncé par des lèvres pures et un cœur désintéressé, que le mot prestigieux: *diligite invicem*, suffit à opérer le plus étonnant des prodiges. Sur toute la surface de la péninsule, il y avait un renouveau de justice et de charité, et la paix commençait à reflourir, cette paix qui est le premier de tous les biens sociaux. Une ère nouvelle s'ouvrait: heureuse révolution dont Innocent III se proposait d'étendre la portée, en accordant au Réformateur ombrien, au quatrième concile de Latran (1215), six ans après la première entrevue, une de ces faveurs qui sont pour les congrégations naissantes la plus précieuse des récompenses en même temps qu'un gage de durée. Il déclarait solennellement vouloir déroger, en faveur du Poverello, au décret porté par la vénérable assemblée (décret interdisant la fondation de nouvelles familles religieuses), et sanctionner

de son autorité apostolique la Règle des Frères-Mineurs.

Partout l'attention publique était éveillée. La physionomie de François se détachait de la foule, et son nom, grandi par les éloges d'un concile, volait de bouche en bouche comme celui d'un homme extraordinaire, d'un sauveur et d'un saint. Il vint frapper — telle une divine mélodie — les oreilles du pieux curé des Romagnes. En même temps retentissait au fond du cœur de ce dernier un de ces appels irrésistibles que connaissent les privilégiés de la grâce, le *veni sequere me* du Maître. Il était de ces natures douces, mais trempées par la prière, pour lesquelles le sacrifice est un attrait ; il n'hésita pas.

Un jour donc il se lève, court à Césène, se démet de son bénéfice aux mains de son évêque, vend ses biens et en distribue le prix aux pauvres, pareil au général qui se ferme à lui-même toutes les issues du retour. Puis, le cœur à la fois meurtri et content, meurtri par les déchirements de la séparation, content parce qu'il ne cherche que Dieu, il franchit les Apennins, traverse d'un pas rapide la riante vallée de Spolète et se dirige vers la Portioncule, vers l'inconnu. Là, point de monastère apparent, mais seulement quelques huttes de branchages et au centre, comme une ruine, la chapelle de Notre-Dame-des-Anges. Voilà quelle sera sa demeure, le lieu des renoncements qui affranchissent et des initiations qui sanctifient. Il subit à son

tour le charme qui se dégage de toute la personne du fondateur, se sent comme soudainement rajeuni et sollicite l'honneur d'être admis dans la société des pauvres volontaires.

C'était, d'après les indications de Bernard de Besse, vers la fin de l'année 1216 ou, au plus tard, au commencement de l'année suivante; donc peu de temps après le concile de Latran. Le Bienheureux comptait alors au moins quarante-quatre ans (1). Il nous semble que le Poverello qui se connaissait en hommes, dut accueillir avec une estime particulière ce prêtre d'âge mûr qui avait eu le courage, pour venir à lui, de quitter, avec un poste honorable, le cadre de ses plus légitimes affections. Il ne tarda pas à le revêtir de la robe de bure, lui ceignit les reins de la corde symbolique et l'inscrivit parmi ceux qu'il appelait, par allusion aux romans de la chevalerie, « les paladins de sa Table ronde ». Ces paladins, c'étaient l'angélique Frère Léon,

1. Nos supputations sont basées sur cette double affirmation du chroniqueur, qu'il a connu le Bienheureux « presque centenaire », et que ce dernier est mort le 31 octobre 1272, « après cinquante-cinq ans révolus de vie religieuse » (*Vita*). Nous ne nous chargeons point, du reste, d'expliquer pourquoi, dans le catalogue des curés de Césénatico, on a inscrit à la date de 1214 le départ du Saint. Voici la note en question, telle qu'on l'a relevée en 1864 : « 1214. Le bienheureux Christophe, d'une antique famille césénataise. Il administra pendant plusieurs années la paroisse de Sainte-Marie-de-Valverdé, entra ensuite dans l'Ordre des Mineurs et reçut l'habit des mains mêmes de saint François, qui l'envoya en Aquitaine. Il y opéra de nombreux miracles et mourut à Cahors. » (Archives paroissiales de Césénatico.)

*la pecorella di Dio*; Jean Parenti, l'ancien juriconsulte de Citta-Castellana; Thomas de Célano, l'auteur de la sublime mélodie du *Stabat*, avant d'être l'historiographe du Patriarche d'Assise; Frère Pacifique, le troubadour couronné par Frédéric II; Égide, le grand extatique de ces temps; Bernard de Quintavalle, Masséo, Junipère, tous ces chevaliers errants de la pauvreté volontaire que saint François avait d'abord embrasés des ardeurs de son zèle, avant de les lancer à la conquête de l'univers.

Nous sommes à l'âge d'or de l'institut séraphique, et à cette époque, le miracle est un peu partout, dans les faits et gestes des disciples non moins que dans ceux du fondateur : il n'y a pas de cellule qui ne soit illuminée des clartés du ciel, pas d'ermitage qui n'ait déjà sa légende. Cependant la Portioncule, par ses gloires, éclipse tous les autres ermitages, comme saint François, par l'éclat de ses vertus, éclipse tous ses frères. C'est là que le Roi immortel des siècles venait de lui apparaître (1216) et de lui accorder la fameuse indulgence du *Pardon d'Assise*. Notre Bienheureux s'agenouilla sur ces dalles encore toutes parfumées de l'encens des prières qui y avaient été versées; il chercha sur le front du Patriarche séraphique un rayon de la lueur surnaturelle qui l'avait enveloppé, admira le législateur, savoura les conseils du directeur inspiré, se pénétra de son esprit, imita ses vertus et fit tant de progrès dans l'ascèse monastique, que saint François, ravi, lui accorda une place de

choix dans son estime comme dans son affection; nous en aurons bientôt la preuve.

Ainsi s'écoula la période de probation, courte mais fructueuse, au milieu d'efforts et de victoires, de sacrifices et de consolations dont le fervent novice a emporté le secret dans la tombe (1). Il ne regarda point en arrière; et le jour de sa profession fut une fête sans égale pour lui, une fête partagée. C'était, pensons-nous, dans la première moitié de l'année 1217. Nous aimons à reconstituer par la pensée le décor de cette scène : la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, ornée de fleurs champêtres; saint François entouré de quelques-uns de ses compagnons; et le bienheureux Christophe à genoux devant le fondateur, élevant la voix à la face des autels et se liant pour toujours au Christ par les trois vœux qui forment l'essence de toute vie religieuse. Point de mise en scène, point d'apparat. Il n'y avait de grand que le cœur qui se donnait et les mystères sublimes qui s'accomplissaient.

On a osé dire « que les vœux sont contre nature et que l'homme s'amoindrit en abdiquant sa liberté ». On reconnaît, à ce genre de phrases alambiquées, le langage des sectes maçonniques, le style de la révolte. Est-ce que l'obéissance à la discipline militaire, devant le

1. A cette époque, le noviciat n'était pas encore introduit dans la discipline des Frères-Mineurs. C'est Honorius III qui, par la bulle *Quum secundum*, du 12 septembre 1220, leur imposa « une année de probation ».

péril, sous le feu de l'ennemi, n'est pas un mérite pour le soldat? Le sacrifice ne nous livre-t-il pas le secret de la véritable grandeur? Et la perfection du chrétien, comme celle du soldat, ne se mesure-t-elle pas à l'excellence des immolations qu'il accepte et de la cause qu'il défend? L'exposé de ces vérités élémentaires nous rappelle à la saine conception de l'état religieux et nous aide à saisir tout ce qu'il y a d'héroïque dans l'acte spontané du bienheureux Christophe. Par le vœu d'obéissance, il renonçait aux caprices de sa volonté propre, d'une volonté naturellement inconstante et prompte aux défaillances, pour y substituer l'orientation plus sûre et plus ferme d'une Règle derrière laquelle il voyait Dieu. Par le vœu de chasteté, qui n'était pour lui que la confirmation de ses promesses cléricales, il s'engageait à garder inviolé ce sanctuaire qu'est un cœur consacré. Enfin par le vœu de pauvreté, il jurait de ne rien posséder en propre et de ne pas toucher à l'argent, « à ce métal maudit » qui est la cause de tant de bassesses et de tant d'infamies. Et pourquoi ce dépouillement absolu? Pourquoi tous ces serments? Pour vivre l'Évangile, non un Évangile diminué, mais l'Évangile dans sa teneur primitive, et courir ensuite, la croix à la main, à travers le monde, avec la perspective et l'espérance d'arrêter sur les pentes de l'apostasie les populations de l'Occident. Peut-on rêver un idéal plus sublime, une ambition plus noble, une donation de soi plus désintéressée?

C'est l'idéal de l'apôtre. Heureux l'homme assez magnanime pour en faire la loi de son existence! Car il reçoit encore plus qu'il ne donne, et le mot de l'Évangile ne cesse jamais d'être vrai : « Viens, suis-moi, et tu auras un grand trésor dans le ciel. »

Christophe possédait déjà les arrhes de ce trésor. Au sortir de cette cérémonie, débarrassé de toutes les entraves terrestres, le visage rayonnant, l'âme en fête, il ne se sentait plus que deux passions au cœur : Dieu et les âmes. Il était prêt pour les rudes batailles du ministère évangélique, et n'attendait plus que le mot d'ordre du fondateur. Les événements vont diriger ses pas du côté de la France.

## CHAPITRE III

### MIREPOIX — UNE PREMIÈRE FONDATION

Par qui, à quelle occasion et pour quels motifs les Franciscains furent-ils appelés en France? Jusqu'à nos jours, par suite du silence des historiens de l'Ordre, cette question était restée enveloppée d'obscurités impénétrables. La publication de quelques pages d'un mémoire inédit nous a permis, enfin, de jeter un peu de lumière sur un sujet qui n'est pas sans intérêt pour les érudits.

Le mémoire a pour titre : *Briève explication du titre de Maréchal de la foi*. Composé au xvii<sup>e</sup> siècle par Guillaume Besse, avocat au parlement de Toulouse, il appartient aux ducs de Mirepoix et fait partie des archives de leur famille (1). Ce document, s'appuyant lui-même sur les vieilles chroniques franciscaines, nous livre le nom du véritable introducteur des disciples de saint François. C'est Guy de Lévis, accouru un des premiers, parmi les chevaliers de l'Ile-de-France, sous l'étendard de Simon de Montfort, dont il demeura le plus fidèle et le principal lieutenant (2). Le généralissime des Croisés,

1. Manuscrits du château de Lérans (Ariège) : *Généalogie*, n. 1.

2. Les Lévis-Mirepoix ont pour devise : *Aide Dieu au second chrétien*. Devise fondée sur une tradition antique

pour reconnaître ses loyaux services, l'avait créé marquis de Mirepoix : titre bientôt sanctionné par le roi de France. Deux contemporains, qui ont vécu dans son intimité, au milieu des camps, ont buriné son portrait en caractères ineffaçables. « C'était tout à la fois, dit l'un, Pierre de Vaux-Cernay, un héros sur les champs de bataille et un chrétien d'une trempe peu commune (1). » L'autre, saint Dominique en personne, lui décerne un éloge plus court, mais plus suggestif encore, en le surnommant *le maréchal de la foi* : glorieux surnom devenu dans la suite l'apanage de l'aîné de la famille.

Le vaillant chevalier avait soumis la baronnie de Mirepoix à ses armes, mais non à la foi (2). « Cette ville, écrit d'un air dédaigneux Pierre de Vaux-Cernay, était un repaire d'hérétiques et de routiers (3)! » Les Cathares y avaient tenu un conciliabule en 1206; ils y comptaient toujours des adhérents. Attristé de l'état de révolte et de l'irréductible obstination de ces derniers, Guy de Lévis comprit, doué qu'il était d'un grand sens politique, que le glaive n'a pas de prise sur la conscience et qu'il n'y a de remède, contre le mal de l'erreur invétérée, que dans la force de la persuasion et les splendeurs rayonnantes de la vertu. Il lui sembla que nul

d'après laquelle un de leurs ascendants, Moïse de Lévis, officier de Clovis, aurait été baptisé à Reims immédiatement après le roi.

1. « Virum fidelem et in armis strenuum » (c. LVI).

2. GUILLAUME BESSE, *Briève explication*.

3. *Chronique*, c. XXII.

ne servirait mieux ses desseins que le Poverello, le Réformateur ombrien dont Innocent III lui-même avait annoncé le rôle providentiel. Où et comment le connût-il? Est-ce à Rome, lors de la tenue du concile de Latran? Est-ce par l'entremise de son vénérable ami saint Dominique, à qui « l'autre Envoyé de Dieu, son compagnon d'armes », François d'Assise, avait été montré dans une vision célèbre (1)? Tout nous incline vers une réponse affirmative, uniquement toutefois à titre de conjecture; car les vieilles chroniques de l'Ordre ne parlent ni d'entrevues ni de pourparlers antérieurs, le manuscrit de Lérans non plus. Le nom de l'évêque diocésain, l'intrépide Foulques de Toulouse, l'ami des Frères-Prêcheurs avant de l'être des enfants de saint François, n'est pas davantage mentionné (2). Après avoir exposé les hautes vues politiques du Maréchal de la foi, le mémoire passe immédiatement, sans autre préambule, à la conclusion de l'affaire. Voici, du reste, comment y est racontée la genèse des fondations franciscaines en deçà des Alpes.

Guy de Lévis entreprit tout exprès le voyage de Rome, pour solliciter d'Honorius III l'autorisation d'emmener avec lui le fondateur même des Pénitents d'Assise. Le Pape accéda volontiers

1. Voir notre *Saint François d'Assise*, p. 169. — Cf. les *Annales du diocèse de Carcassonne*, année 1885.

2. Au point de vue spirituel, Mirepoix dépendait alors de Toulouse.

à une demande inspirée par un zèle si pur (1).

Le texte, on le voit, n'est précis que sur un point. C'est Honorius III qui est consulté le premier. C'est lui qui accorde. Rien ne fait mieux ressortir l'importance qu'attachait le gentilhomme français au succès de sa démarche. Quant au Réformateur ombrien, il accueillit avec tout l'élan de sa nature primesautière une proposition qui cadrerait si bien avec ses prédilections manifestes pour notre patrie. Il affectionnait le pays de Clovis et de Charlemagne, la terre classique de la chevalerie et des croisades, dont la langue « moult délectable » lui était familière. Il aimait cette nation née d'un miracle sur le champ de bataille de Tolbiac et qui lui apparaissait, à travers les temps, comme « le soldat de Dieu », de l'honneur et du droit. Il l'aimait davantage, depuis qu'il la savait en proie aux convulsions de l'anarchie, fruit des doctrines manichéennes. Il rêvait de lui porter la parole qui réconcilie, de travailler aux côtés de saint Dominique à la pacification des esprits et de mourir là-bas, sur la brèche, après avoir ramené aux pieds du Christ les Albigeois repentants et soumis. Saints enthousiasmes dont ses confidents étaient les témoins émus et dont le Maréchal de la foi entendit certainement un écho (2).

1. Manuscrit de Lérans. — Pour plus de clarté, nous traduisons en style moderne le français un peu vieilli du xvii<sup>e</sup> siècle.

2. « Diligebat Franciam..., atque in ea mori cupiebat. » (THOMAS DE CÉLANO, *Vita secunda*, p. III, c. XXIX.)

C'est dans la première moitié de l'année 1217 qu'eut lieu le colloque auquel le manuscrit de Léran fait allusion, entre saint François et Guy de Lévis (1), et presque immédiatement après, au Chapitre général de la même année, que la phalange franciscaine prit vraiment tout son essor. Le moment est solennel, et le spectacle qui nous est offert mérite de fixer notre attention.

L'Église célébrait la fête de la Pentecôte. Tous les Frères-Mineurs étaient réunis à la Portioncule, au pied de Notre-Dame des Anges, écoutant la parole inspirée du fondateur. « Étrange puissance de l'apostolat ! Voici une communauté naissante, à la tête de laquelle se trouve placé un homme de trente-cinq ans. Il est doué, il est vrai, d'une intelligence supérieure et d'une sensibilité exquise ; mais sa formation intellectuelle est fort restreinte, et ses études théologiques sont à peu près nulles. Ses compagnons, qui seront plus tard une multi-

1. La *Chronique des vingt-quatre Généraux* (*Analecta Franciscana*, t. III, p. 10) ne laisse aucun doute sur ce point. Elle fixe à l'année 1217 la détermination relative à la « mission de France » et le voyage du Poverello jusqu'à Florence. D'autre part, la mort de Guy de Lévis, survenue le 14 février 1219, après l'érection du couvent de Mirepoix, ainsi que nous le verrons plus loin, nous force à remonter au moins un ou deux ans en arrière et corrobore de la sorte la chronologie si ferme des *vingt-quatre Généraux*. Si les chroniqueurs de l'Ordre et les historiens du Quercy (tel Guillaume de la Croix) inscrivent 1216 au lieu de 1217, c'est qu'ils suivent le comput médiéval, où l'année commençait à Pâques, et non au 1<sup>er</sup> janvier.

tude, sont relativement encore peu nombreux et de provenance très disparate. Ils sont tous embrasés de l'amour du Christ, et c'est par là qu'ils se sentent vraiment frères; mais ils n'ont fréquenté ni les leçons des maîtres en vogue ni les cours des Universités les plus fameuses; et à les observer de près, on devine aisément que les subtilités de la philosophie et les artifices de la rhétorique leur sont absolument étrangers. Et cependant, ces hommes sans lettres et sans art se partagent tranquillement l'Europe chrétienne, comme font des frères pour un héritage de famille, sans soupçonner ce qu'il y a d'héroïque dans leur audace. Leur jeune supérieur assigne à chacun la province qui devra être son champ d'action; et s'étant tous mis à genoux pour recevoir sa bénédiction, ils s'en vont par petits groupes au poste qui leur a été marqué (1). » Le Fr. Élie se rend en Toscane, Bernard de Quintavalle en Espagne, Jean de Penna dans les pays de langue allemande, et ainsi des autres; tous la croix à la main, avec l'amour de Dieu pour trésor et la paix du cœur pour viatique.

Est-il, dans l'histoire du christianisme, si fécond pourtant en actes d'héroïsme, une scène à la fois plus émouvante et plus grandiose? Vraiment, l'Évangile revit dans cette page; et les humbles qui s'élancent de la sorte à la conquête de l'univers, sont bien les héritiers directs

1. Mgr LACROIX, *Panegyrique du B. Christophe.*

de ceux qui sortirent du Cénacle, au jour de la Pentecôte, touchés par la flamme créatrice de l'Esprit-Saint, et qui versèrent leur sang pour attester la résurrection de l'Homme-Dieu. Pour être fidèles jusqu'au bout à leur mission, il leur faudra, comme aux apôtres, une sève de prosélytisme qui ne se puise dans aucune philosophie purement humaine, et une puissance d'abnégation comme de dévouement que ne connurent ni les Socrate, ni les Platon, ni aucun des sages de l'antiquité.

Dans cette répartition générale, saint François, déférant aux vœux du Maréchal de la foi, s'était réservé « ce royaume des lis » dont le seul nom faisait vibrer toutes les fibres de son cœur. Il alla jusqu'à Florence; mais là, sur le conseil du cardinal Hugolin, son protecteur et son ami, qui lui persuada que son institut, arbre au jet vigoureux, mais aux racines encore trop peu profondes, réclamait sa présence en Italie, il se désista de ses projets et envoya, à sa place, non sans envier leur bonheur, le Fr. Pacifique avec Agnello et Albert de Pise dans le Nord de la France, et Christophe de Romagne dans le Midi (1). Le choix et la confiance d'un tel maître nous disent assez quel

1. THOMAS DE CÉLANO (*Vita prima*, p. I, c. xxvii) signale l'entrevue du Poverello avec le cardinal Hugolin. — La *Chronique des vingt-quatre Généraux* (p. 10) ne nomme que le Frère Pacifique. Il est probable que le florentin Jean Bonelli fut, dès la même année, envoyé en Provence (WADDING, ad ann. 1216). — Le manuscrit de Lérans désigne positivement le Frère Christophe.

était le mérite personnel de ces hardis propagateurs de l'Évangile.

Les vieilles chroniques nous ont conservé le souvenir des premiers essais apostoliques des Frères-Mineurs. Ils s'en allaient deux à deux, quêtant le pain de chaque jour et donnant en échange le bon grain de la vérité, accueillis comme des hommes de Dieu par les uns, couverts d'injures par les autres, l'âme toujours en fête, parce qu'ils s'estimaient heureux de travailler, plus heureux de souffrir pour la cause du Christ. Ainsi durent voyager, d'étape en étape, de Florence à Mirepoix, après avoir plus d'une fois goûté « la joie parfaite », au sens du Patriarche séraphique (1), le bienheureux Christophe et le Frère plus jeune qui lui servait de compagnon (2).

C'est avec une joie indicible qu'ils adressèrent leur prière au ciel, en foulant pour la première fois cette terre de France qui avait excité les saintes convoitises du fondateur et qui allait devenir leur patrie d'adoption. Non moins vive fut l'allégresse du Maréchal de la foi; car il était de ceux qui estiment que la présence d'un saint pèse plus dans la destinée des peuples que l'épée des généraux ou l'habileté des diplomates. Il se hâta de bâtir aux pieds du château de Mirepoix un

1. Voir notre *vie de Saint François d'Assise*, p. 76.

2. Le manuscrit de Lérans est on ne peut plus catégorique. « Saint François, y lisons-nous, bailla à Guy de Lévis deux de ses compagnons »; deux, et non trente, comme l'écrivent par mégarde certains auteurs modernes.

abri et un oratoire, un peu dans le genre de la Portioncule, et d'y installer ses deux hôtes. Ce fut, d'après les archives de la famille, « le premier couvent de l'Ordre en deçà des monts (1) ». Un usage significatif, du reste, demeurera comme une attestation irréfragable du fait. Dès que sera canoniquement érigée la Province séraphique d'Aquitaine, le supérieur de cette maison jouira sans conteste, jusqu'à la grande Révolution, « de la préséance d'honneur » dans les sessions capitulaires (2).

Grâce aux précieux parchemins de Léran, il nous est permis d'entrevoir dans une meilleure lumière la belle figure, restée jusqu'ici dans l'ombre, qu'est le Maréchal de la foi : chef de la lignée des Lévis-Mirepoix, grand capitaine, même à côté de Simon de Montfort, politique aux vues profondes et, ce qui vaut mieux encore, chrétien vaillant jusqu'à l'héroïsme. A lui le mérite de l'initiative, dans l'introduction en France des fils du Poverello. A lui l'honneur d'avoir créé, en regard des antres ténébreux des Albigeois, un foyer de vie séraphique, et d'avoir par là-même préparé le retour définitif des dissidents. Sa tâche était terminée. Il mourut le 14 février 1219, et fut inhumé dans la chapelle qu'il venait de construire. Il emportait dans la tombe, par-dessus sa cotte de mailles,

1. Manuscrit de Léran, *Généalogie*, n. 2.

2. *Ibid.* — GUILLAUME DE LA CROIX (*Catalogue des évêques de Cahors*, p. 91) fixe à l'année 1216 l'arrivée en France du B. Christophe, mais sans parler de Mirepoix.

les livrées franciscaines, vêtement d'honneur qu'il avait réclamé avant de paraître devant le Juge suprême, scellant ainsi, par un dernier témoignage, les marques non équivoques de son admiration pour l'œuvre du Patriarche d'Assise (1).

Ses descendants, héritiers de son attachement aux Frères Mineurs non moins que de sa piété, regardèrent toujours sa fondation comme la meilleure part de leur patrimoine et ne cessèrent de l'entretenir de leurs libéralités. Les Généraux de l'Ordre leur concédèrent en retour, par des diplômes officiels et à perpétuité, plusieurs privilèges, vraiment exceptionnels, entre autres les trois suivants. Les dames de Lévis-Mirepoix étaient autorisées « à entrer dans toutes les maisons de l'Institut »; tous les membres de la famille, « à revêtir sur leur lit de mort l'habit de saint François », et à être déposés à côté de leur aïeul, dans l'hypogée de la chapelle devenu le caveau de la famille. De plus, on leur assurait les mêmes suffrages mortuaires qu'aux religieux eux-mêmes (2). Autant de liens sacrés qui se resserraient d'âge en âge et que brisèrent, dans un moment de folie sacrilège, les bandes athées de 93!

Notre Bienheureux ne séjourna que peu de

1. Manuscrits de Léran : *Généalogie et Martyrologe*.

2. Manuscrits de Léran, *Généalogie et Martyrologe*. — La bibliothèque du château de Léran possède en outre les lettres d'affiliation de deux Généraux de l'Ordre, François Lucheto de Brescia (1518) et Salizano (1664).

temps à Mirepoix (1217 à 1219), assez pourtant pour y implanter l'idéal franciscain, assez également pour attirer sur sa personne l'attention des prélats tout récemment institués par Innocent III. Ce grand Pape avait pris, en effet, vis-à-vis de l'épiscopat de la France méridionale, une de ces mesures de rigueur que ne justifie que trop l'éclat des scandales partis des sommets de la hiérarchie. « Les premiers pasteurs s'étaient endormis, nous dit Guillaume de Puylaurens, et les loups s'étaient introduits dans la bergerie pour tout dévaster (1). » Le chef de l'Église avait déposé coup sur coup les incapables et les indignes : Hélie I, archevêque de Bordeaux, qu'il traite « d'arbre stérile et vermoulu »; Bérenger II, archevêque de Narbonne; Bernard de Montaut, archevêque d'Auch; Raymond de Rabastens, évêque de Toulouse; Guillaume de Roquessels, évêque de Béziers, et l'évêque de Viviers. Il les avait remplacés par des prélats animés d'un esprit nouveau, zélés, entreprenants, capables de défendre le dogme catholique et de confondre l'hérésie. A leur tête brillaient, sur le siège de Cahors Guillaume de Cardaillac, et sur celui de Toulouse Foulques de Marseille, cet évêque tant calomnié (2)! Ce sont eux qui de concert

1. *Chronique*, prologue.

2. Evêque de Toulouse de 1208 à 1231. — H. Martin l'appelle « un évêque frénétique »; Michelet, « un irascible vieillard, aussi furieux dans le fanatisme et la vengeance qu'il l'avait été autrefois dans le plaisir ». Sismondi lui prête cette révoltante déclaration, « que sa

avec saint Dominique ont commencé à renouveler la face de la province ; ce sont eux encore qui feront appel au dévouement du bienheureux Christophe.

Guillaume de Cardaillac et la ville de Cahors tiendront pourtant une place à part dans les affections comme dans la longue carrière du Franciscain. Aussi nous semble-t-il à propos, indispensable même à la clarté du récit, d'interroger les chroniques locales sur l'origine et les causes de leurs réciproques sympathies.

conscience ne trouverait point de repos jusqu'à ce que, dans le seul diocèse confié à ses soins, il eût conduit sur les bûchers plusieurs milliers de victimes qu'il pouvait désigner au bourreau ». (*Histoire de France: guerre des Albigeois*). Beaucoup d'injures, beaucoup d'accusations ; mais de preuves, point. Aux appréciations passionnées des historiens de l'école révolutionnaire, opposons le jugement calme et motivé des contemporains. GUILLAUME DE PUYLAURENS (c. XLI) et GUILLAUME DE TUDÈLE (*La Chanson de la Croisade*) louent le zèle de Foulques « à combattre l'hérésie et l'usure ». LE DANTE (*Paradis*, c. IX) et PÉTRARQUE (*Triomphe d'amour*) l'associent aux grands noms de l'histoire ; et Innocent III, juge un peu plus compétent que tous les Sismondi du XIX<sup>e</sup> siècle, salue en lui « un homme d'une parfaite intégrité de mœurs, jouissant de l'estime, non seulement des catholiques, mais même des dissidents » (l. XVI, p. 48).

## CHAPITRE IV

### FONDATION DU COUVENT DE CAHORS

Guillaume de Cardaillac, de la noble famille de ce nom (1), avait été promu au siège de Cahors, dans un moment particulièrement difficile, presque au lendemain du meurtre de Pierre de Castelnau. Il l'occupa longtemps et avec honneur (1208-1234). C'était un prélat d'humeur batailleuse, comme la plupart des évêques de cette époque : anomalie qui s'explique par l'obligation où ils se trouvaient fréquemment, étant seigneurs temporels en même temps que chefs spirituels, de ceindre le baidrier par-dessus la soutane. Justement effrayé des progrès du manichéisme et indigné de voir le comte de Cahors se mettre à la remorque de l'assassin présumé du légat pontifical, Raymond VI, il s'était publiquement rallié, ainsi que Foulques de Toulouse, au parti de Simon de Montfort. Il leva des troupes dans le Quercy, les amena lui-même au camp des Croisés, joua un rôle brillant à Castelnaudary, où son intré-

1. Bernard, son père, avait épousé Hélène de Comborn, fille du vicomte Archambaud de Comborn. — On aperçoit encore, non loin de Figeac, en montant vers les hauts plateaux de l'Est, les ruines imposantes du castel qui fut le berceau des Cardaillac.

pidité décida de la victoire (1), et reçut en récompense, des mains du généralissime de la croisade, l'investiture du fief cadurcien (20 juin 1211). Cet acte se passait sous les murs de Toulouse, en présence de l'évêque Foulques et de saint Dominique. Guillaume se hâta d'aller demander au roi Philippe-Auguste la ratification d'une donation jugée peut-être un peu précaire, et lui prêta, selon les usages féodaux, serment de fidélité (octobre 1211).

Son meilleur éloge, dans cette expédition, est d'avoir été l'ami de saint Dominique, de Simon de Montfort et de Guy de Lévis. Il s'attira leur estime par la piété sincère et le zèle pour l'orthodoxie qui rehaussaient chez lui les qualités de sa race. Après l'issue de la première phase de la guerre et les décisions du concile de Latran, il se retrouva exclusivement évêque. La mort tragique de Simon de Montfort, atteint par le projectile d'un mangonneau au siège de Toulouse (1218), l'affligea profondément, mais sans le relancer dans les hasards des combats. Il ne songea plus qu'à extirper de son diocèse le chancre de l'hérésie manichéenne, et par des moyens plus en rapport avec le caractère ecclésiastique. Les deux milices spirituelles des Frères-Prêcheurs et des Frères-Mineurs ne venaient-elles pas de surgir à point, au sein de la chrétienté, pour accomplir par la puissance de

1. « Les Croisés fuyaient. D'un geste énergique, Cardaillac les arrête et les ramène au combat. » (P. DE VAUX-CERNAY, c. LVII).

l'exemple et de la parole ce que n'avait pu faire la puissance des armes? La solution de la crise religieuse, dans les prévisions de l'évêque, était là. Aussi s'empressa-t-il d'attirer l'une et l'autre dans sa ville épiscopale, en commençant, s'il faut en croire un auteur du xvii<sup>e</sup> siècle, par celle des Pénitents d'Assise (1). Est-ce dans cette même année 1218 ou au commencement de l'année suivante qu'il s'aboucha avec le Frère Christophe? Nous l'ignorons. Toujours est-il, d'après le document précité, que la fondation eut lieu en 1219 et que le prélat manifesta hautement son désir de voir le saint missionnaire en personne à la tête du couvent projeté (2).

Le moment était propice. Peu de temps après, en effet, le 26 mai 1219, s'ouvrait dans la plaine d'Assise, sous la présidence du cardinal Hugolin, le fameux *Chapitre des Nattes* auquel assistaient cinq mille religieux (3), toute une armée qui se levait pour replacer la croix au sommet de l'édifice social. François était dans le ravissement. Ses fils s'étaient multipliés comme par miracle, tous animés du même désir de travailler à l'extension du règne de Dieu, tous épris de ce besoin d'immolation qui distingue les vrais apôtres. Aussi, au moment de la dispersion, ne

1. MARC-ANTOINE DOMINICY, *Extrait de l'Histoire du Quercy* (manuscrit conservé au grand séminaire de Cahors: 1650).

2. *Ibid.*, ms. cit. — « En 1219 », affirme également M. DE CATHALA-COLHURE, avocat au Parlement, dans son *Histoire du Quercy* (t. 2, p. 199; Montauban, 1785).

3. Voir notre *vie de Saint François d'Assise*, p. 199.

fit-il que répondre à leurs aspirations comme aux siennes, en agrandissant le plan de campagne inauguré en 1217. A l'Europe catholique il ajoutait le Maroc, la Roumanie, l'Égypte, les côtes de Syrie. « Le royaume des lis » était largement partagé; les ouvriers apostoliques de la première heure y retournaient, le Frère Pacifique dans l'Ile-de-France, Jean Bonelli dans le comté de Provence, et Christophe de Romagne, conformément à la supplique de Guillaume de Cardaillac, dans la Guyenne; tous les trois avec de nouveaux auxiliaires, les amples pouvoirs de Provinciaux et la mission d'organiser les districts dont ils étaient la pierre angulaire (1).

Notre Bienheureux repassa donc les Alpes, sans or ni argent, mais emportant avec lui des gages plus sûrs de succès : la bénédiction du séraphique Patriarche; deux circulaires composées par celui-ci; et, de plus, une lettre de recommandation signée de la main d'Honorius III. C'est, depuis l'approbation verbale d'Innocent III en 1209 et en 1215, le premier rescrit donné par le Saint-Siège pour reconnaître officiellement et protéger au besoin devant l'autorité ecclésiastique la nouvelle milice religieuse : ce qui lui donne une saveur à part. Il était conçu dans les termes suivants.

« Nos fils bien-aimés le Frère François et ses

1. La *Chronique des vingt-quatre Généraux* (*Analecta Franciscana*, t. III, p. 24) signale l'envoi de Christophe en 1219, mais sans parler du premier départ (1217).

compagnons, de l'institut des Mineurs, ayant renoncé aux vanités du siècle pour embrasser une forme de vie approuvée avec raison par l'Église romaine, s'en vont çà et là, à l'exemple des apôtres, semant la parole divine. En conséquence, nous vous prions dans le Seigneur et vous mandons de recevoir comme de fidèles catholiques les membres de cette congrégation qui vous présenteront ce rescrit apostolique, et de les accueillir avec bienveillance, par respect pour Dieu et pour nous (1). »

A peine arrivé à Cahors, notre Bienheureux s'empressa de remettre à Guillaume de Cardaillac le rescrit pontifical, et aux consuls de la cité la circulaire que leur adressait le séraphique Patriarche. Puis, selon l'usage de ces temps, il fut processionnellement conduit, avec ses compagnons, à la maison préparée par l'évêque, et en prit possession par les rites liturgiques, par les accents de la prière. Les cellules étaient bien nues, l'oratoire fruste et bien étroit; mais l'excellence des œuvres ne se mesure pas à la splendeur des monuments, et c'est de cette autre Portioncule que Christophe va rayonner sur toute la région, atteindre les consciences et opérer le plus étonnant des prodiges : la transformation des mœurs. Non sans difficulté!

1. Le bref est daté de Viterbe, du 11 juin 1219. — Certains évêques, entre autres ceux de Paris et de Sens, avaient suscité des difficultés soit au Frère Pacifique, soit à ses sujets, dans l'exercice du ministère évangélique (*Analecta Franciscana*, t. III, p. 15).

Pour mieux nous en rendre compte, franchissons avec lui les remparts de la cité qui sera la première à jouir du bienfait de sa présence, et tâchons de ressusciter les hommes et les choses du passé.

La capitale du Quercy, la Divona Cadurcorum des Romains, est une ville antique des plus pittoresques, bâtie en amphithéâtre sur les bords du Lot, qui l'enserme de toutes parts, et protégée à l'arrière-plan par une ceinture de montagnes qui ferment l'horizon. De rares vestiges, tels que « la porte de Diane » (ou portique des Thermes), accusent le passage des Romains; tout le reste, monuments ou ruines, la cathédrale Saint-Étienne, avec ses coupes byzantines, la tour de Jean XXII, les terrasses de la citadelle, les bastides du château royal, rappelle le moyen âge et nous atteste l'étonnante vitalité d'une époque disparue, où la passion pour les « coutumes et libertés communales » survivait, toujours prédominante, aux mille complications du système féodal.

Au point de vue ecclésiastique, l'évêque de Cahors était un des suffragants de Bourges (1). Au point de vue politique et administratif, il jouissait de tous les droits seigneuriaux, y compris celui de battre monnaie, depuis qu'il avait été investi du fief de ce comté par Simon de Montfort et par Philippe-Auguste (2). Il con-

1. L'Aquitaine était divisée en trois provinces ecclésiastiques : Auch, Bordeaux et Bourges.

2. P. DE VAUX-CERNAY, c. III et LV (1211). — Louis VIII

voquait le ban et l'arrière-ban de la noblesse du pays, présidait les États du Quercy et se réservait le droit d'approuver les maîtrises et les statuts des corporations. Un bayle exerçait la justice. Douze consuls, élus pour un an, veillaient avec un soin jaloux au maintien des franchises de la cité (1). Les écoles étaient florissantes, et des troubadours renommés, Pons de Lagarde, Mathieu du Quercy, Bertrand de Gourdon, Hugues de Saint-Cyr, la dame Gormunda, donnaient du relief à la littérature languedocienne. Le commerce et l'industrie étaient encore plus en honneur que la poésie. Les chirurgiens, les apothicaires, les tailleurs d'habits, les tisserands, les cordonniers formaient de puissantes corporations dont chacune avait ses statuts, sa bannière, son oratoire, et de plus un capital toujours grossissant qui mettait les ouvriers à l'abri de la misère et du chômage. Les marchands, de leur côté, fréquentaient les foires « du royaume et de la Champagne », et exportaient au loin leurs draps et leurs four-

en 1223, saint Louis en 1228, assurèrent définitivement la dignité comtale aux évêques de Cahors, et Grégoire IX ratifia, au point de vue canonique, les actes des rois de France. Jusqu'à Mgr Grimardias (1896), les prélats qui occupèrent ce siège, continuèrent à porter la couronne comtale dans leurs armoiries. — Le Quercy comptait quatre villes principales : Cahors, Montauban, Figeac et Moissac.

1. Outre les Cadurciens, tout étranger pouvait jouir des franchises communales et être nommé consul, à la condition de prêter serment aux édiles en fonctions. C'est ce que nous verrons plus loin pour les Donadieu de Montpellier.

rures (1). Prospérité matérielle que paralysaient trois obstacles principaux : l'usure, l'hérésie et la guerre.

L'usure était le fléau de ces temps, un peu partout, et tout particulièrement à Cahors, où venait de s'abattre une nuée de banquiers cosmopolites, étrangers, Juifs ou enjuivés, les *Cahorsins*, « ces maudits » que le Dante place dans son Enfer à côté des habitants de Gomorrhe (2).

1. V. DE CATHALA-COLHURE, *Histoire du Quercy*, t. I, p. 199 (Montauban, 1785); — AYMA, *Histoire des évêques de Cahors*, Introduction; — LACOSTE, *Histoire générale de la Province du Quercy*, t. II.

2. Qu'étaient en réalité ces Cahorsins? Ce problème historique n'a pas encore été élucidé. Du Cange prétend qu'ils étaient originaires de la Lombardie; Muratori lui répond qu'il ne faut pas chercher leur patrie en dehors de la France. La législation médiévale sera plus apte que ces deux savants, pensons-nous, à nous mettre sur la voie de la solution. Louis IX, dans son décret de 1268 contre l'usure, parle d'*étrangers*, de *Juifs*; Philippe le Hardi, de *marchands étrangers*; Charles d'Anjou bannit « les Lombards, les Cahorsins et autres personnes étrangères exerçant publiquement l'usure ». On sait que les fils d'Israël étaient alors considérés comme des étrangers. C'est donc principalement contre eux qu'étaient dirigées les pénalités auxquelles nous avons fait allusion. Avec leur génie entreprenant et cosmopolite, ils se lançaient déjà dans les spéculations de haute banque, entraînant derrière eux la longue file des Cahorsins, des Lombards et autres chrétiens peu scrupuleux sur la manière de s'enrichir, dont ils faisaient leurs affidés. Voilà, ce nous semble, ce qu'on peut affirmer de plus certain sur la question des Cahorsins. D'autre part, tous ces manieurs d'argent pressuraient odieusement le menu peuple non moins que les hautes classes de la société, et nos rois, en édictant contre eux des lois sévères, ne faisaient que prendre la défense de leurs propres sujets (*Les Cahorsins*, par CHANDRUC DE CRAZANNES: *Annuaire du Lot*, 1835).

Établis sur la place du Change, tout près de la cathédrale, ils prêtaient à des taux exorbitant et drainaient toutes les ressources du pays. Ils avaient le flair et la rapacité de l'hyène. Qu'on en juge par quelques exemples. Guillaume de Cardaillac s'était vu forcé, pour couvrir les frais de la croisade, de recourir à ces marchands d'or. En 1230, il emprunta aux consuls 200 marcs d'argent pour rembourser « l'usurier Juvénal, qui prélevait un intérêt de 10 % ». — Si le débiteur ne payait pas au terme convenu, il se soumettait à verser *chaque mois* deux marcs d'argent pour dix, à titre d'intérêt et de garantie. Avec de pareilles clauses, il n'était pas d'emprunteur dont la fortune ne fût engloutie dans l'espace de quelques années!

Nous avons, dans l'érection du pont Valentré, une preuve plus palpable encore des actes de brigandage dont ces agioteurs étaient coutumiers. L'évêque Barthélemy des Roux (1) posa les premières assises de ce pont monumental, en y consacrant 200 marcs d'argent que le pape Alexandre IV lui avait permis de prélever sur les amendes infligées aux financiers *qui exigeaient au-dessus de 20 %*. On devine par là combien étaient fréquents chez eux les prêts supérieurs à 20%. Pendant que l'*usure* ruinait les familles, l'*hérésie albigeoise* pervertissait les intelligences et désagrégeait les forces sociales, avec une rapidité qui nous étonnera moins, si

1. Mort en 1272.

nous tenons compte des menées de la politique et de l'état des esprits dans ces contrées.

Le Languedoc s'étendait alors, soit directement soit par droit de suzeraineté, sur les plus fertiles contrées du Midi, des Cévennes aux Pyrénées, des bords du Lot aux rivages de la Méditerranée. Là vivait un peuple à part, ayant son idiome et ses lois, semillant d'esprit, enthousiaste, éloquent, de cœur léger, de mœurs faciles, professant une large tolérance à l'endroit des idées et des personnes. La France du Nord, soucieuse de l'orthodoxie jusqu'à l'intransigeance, avait dit à l'hérésie manichéenne : « Tu ne passeras pas ! » Les Méridionaux, au contraire, moitié par dilettantisme, moitié par attrait des nouveautés, lui avaient de bonne heure accordé droit de cité. Ils n'avaient pas tardé à apprendre, à leurs dépens, que toute erreur introduit le trouble dans l'organisme social, comme tout poison l'introduit dans l'organisme matériel. Les barons manichéens, avec leurs routiers, Aragonais et Cotereaux, avaient promené le fer et le feu à travers toute la province, arrachant les oliviers, saccageant les vignobles, brûlant les moissons. Après eux étaient venus les chevaliers du Nord, les Croisés, laissant à leur tour derrière eux, de Béziers à Carcassonne, de Narbonne à Muret, des traces sanglantes de leur passage. Partout des maisons en cendres, partout la discorde dans les cités, le deuil dans les foyers, la rancune dans les cœurs : conséquences fatales des

*guerres fratricides!* Il fallait mettre un baume sur toutes ces plaies.

D'autre part, en 1219, la lutte entre les deux familles rivales de Toulouse et de Montfort, devenue purement politique, était reléguée au second plan. Un autre problème se dressait devant l'opinion : il s'agissait de savoir si la France méridionale garderait la sublime doctrine de l'Homme-Dieu ou s'enliserait dans la fange du manichéisme, si elle resterait catholique ou retournerait aux horreurs du paganisme. Question capitale, angoissante, qui réclamait une prompt solution ! La masse des dissidents se composait d'esprits abusés plutôt que pervertis. Il fallait leur dessiller les yeux, les soustraire tantôt aux séductions des novateurs, tantôt à l'oppression de l'entourage, et leur restituer dans son intégrité le patrimoine sacré que leur avaient légué leurs ancêtres, l'incomparable trésor de la foi.

Réconcilier les intelligences avec les sublimes enseignements de l'Évangile, guérir les plaies du cœur, condamner hautement les excès de l'agiotage et rétablir peu à peu le respect du Décalogue : voilà ce qu'avaient entrepris, dès l'année 1206, le grand apôtre du Languedoc, saint Dominique, et de concert avec lui les nouveaux évêques choisis par Innocent III. Le bienheureux Christophe venait, de la part du Patriarche d'Assise, apporter aux uns et aux autres le concours de sa *parole*, de ses *exemples* et de ses *miraculeux bienfaits*.

## CHAPITRE V

### L'APOTRE ET LES ALBIGEOIS

#### 1° *Sa parole.*

Unis dans la fraternité d'une vocation également suscitée d'en haut, saint François et saint Dominique gardent, au milieu de leurs ressemblances, des qualités et des tendances distinctes, que le grand poète italien, le Dante, a symbolisées dans une charmante image :

« L'un fut un séraphin tout brûlant d'amour,  
L'autre un chérubin tout éclatant de lumière (1). »

L'histoire est ici d'accord avec la poésie. Dans la fameuse joute oratoire de Montréal, le Patriarche des Prêcheurs prélude par les ressources de sa dialectique à la conversion des Cathares, avant de l'affermir par l'éclat de ses prodiges (2); et ainsi, dès le début, s'accuse chez lui une préférence marquée pour l'enseignement dogmatique et la controverse. Ce sera la note caractéristique de sa famille religieuse. Le Poverello, lui, s'adresse davantage au sentiment; il répand autour de lui les flots de tendresse qui débordent de son cœur, et quand il lance ses compagnons pour la première fois à

1. *Le Paradis*, c. XI.

2. P. DE VAUX-CERNAY, c. VII.

la conquête de l'univers, il n'évoque pas un autre idéal. « Allez, leur dit-il, prêchez *par l'exemple plus encore que par la parole*, et comportez-vous de telle sorte au dehors, que rien qu'à vous entendre ou à vous voir, on soit porté à glorifier le Père céleste. Ayez la paix sur les lèvres, ayez-la plus encore au fond du cœur. Ne provoquez personne à la colère ni au scandale; souvenez-vous plutôt que votre vocation est de convier les esprits à la concorde et de ramener au bercail les brebis égarées. Il en est qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis de l'Évangile et qui demain en feront la règle de leur vie (1). »

Saint François joignait la pratique à la théorie, traçant ainsi d'une façon lumineuse le programme d'une prédication *populaire, chaleureuse et pleine d'onction*. Les disciples se modelaient sur le maître, disant simplement ce que le zèle ou la charité leur inspiraient, sans se préoccuper des vaines futilités de la rhétorique, sans songer à discuter, à réfuter, à polémiquer, encore moins à anathématiser. Mais ils parlaient avec un tel accent de conviction et de sincérité, que les foules accourues pour les entendre se sentaient émues et se réconciliaient avec Dieu.

Le bienheureux Christophe n'est pas la figure la moins originale, la physionomie la moins attachante de ce groupe d'hommes apos-

1. *Tres socii*, c. XIV.

toliques. Provincial, absorbé par les difficultés inséparables d'un établissement en pays étranger, il ne remplissait pas, à proprement parler, affirme son biographe, « l'office de prédicateur (1) ». Mais il était, dans toute la force du terme, un *convertisseur*. Il allait d'une ville à l'autre, entre deux fondations, semant sur sa route le bon grain de la vérité, à travers les hameaux et les bourgades, sans souci de la fatigue ni des périls, habile à dénouer les situations les plus compliquées et sachant adresser à tous le mot opportun, le mot qui éclaire, reconforte ou éveille le remords au fond des consciences.

Il ne nous reste de lui aucun discours; nous ne savons même pas s'il en a jamais composé. En guise de renseignement à ce sujet, le vieil historien se contente de laisser tomber de sa plume cette phrase lapidaire : « En toute circonstance, par le chant des louanges divines, de pressantes exhortations ou de sévères réprimandes, le Bienheureux *prêchait le Christ* (2). » C'est-à-dire, pour en venir aux faits : aux Cathares il prêchait la divinité du Christ, leur reprochant avec force de l'avoir abandonné, Lui, le Roi immortel des siècles, pour courber la tête sous le joug d'un homme, d'un apostat, Manès; aux chrétiens chancelants ou attiédés, la nécessité de s'attacher fermement au siège de Pierre, centre indestructible de l'unité catho-

1. « Non erat officio prædicator. » (*Vita.*)

2. « Christum prædicabat. » (*Ibid.*)

lique; aux âmes ferventes, les mérites de l'expiation volontaire ou les délices de l'amour divin.

Portait-il un rameau d'olivier enlacé autour de son crucifix, à la façon des prédicateurs italiens? Peut-être; le moyen âge aimait ces démonstrations symboliques. Dans tous les cas, à ces populations décimées par des guerres civiles et si divisées entre elles, il rappelait le précepte de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres. » Et sa voix était écoutée. Les adversaires de la veille se réconciliaient; les catholiques demeurés inébranlables dans leur foi se rapprochaient des nouveaux convertis, et sur son passage, la paix, ce bien suprême, rentrait à flots dans les veines de la société.

Volontiers, là encore, nous nous le représentons sous les traits du saint Curé d'Ars. Même candeur dans les yeux, même douceur dans le sourire, et aussi même influence extraordinaire, inattendue, sur ses contemporains. Ni l'un ni l'autre n'avaient reçu d'en haut de ces dons éclatants qui commandent l'admiration; mais ils possédaient quelque chose de meilleur et qui supplée tout : l'accent de la conviction, le prestige de la sainteté, des intuitions surhumaines pour lire dans la conscience des dévoyés, et par-dessus tout cette charité sans bornes, mélange de zèle et de compassion, qui ne se puise qu'au Cœur de l'Homme-Dieu. Ne sait-on pas que souvent un conseil donné tout bas, mais sorti de la bouche d'un Saint, remue plus pro-

fondément que les plus brillants chefs-d'œuvre de la littérature ?

2° *Son exemple.*

Si pénétrante que fût sa parole, meilleurs encore étaient ses actes, vivant commentaire et splendide apologie de la doctrine qu'il enseignait.

Le peuple, en général, se laisse plutôt conduire par les sens et l'imagination que par le raisonnement. On conçoit dès lors que les Méridionaux aient été fascinés, comme par une sorte de mirage, par les dehors austères des coryphées du catharisme. Les *parfaits* affectaient en toutes choses une rigidité de principes qui se décelait jusque dans leur costume : un vêtement noir, et au côté, dans une bourse de cuir, un exemplaire du Nouveau Testament. Ils mettaient leurs biens en commun, se reconnaissaient à des signes conventionnels, s'astreignaient à des jeûnes rigoureux (1), s'abstenaient de viande, d'œufs et de laitage, prenaient les précautions les plus méticuleuses pour éviter tout contact avec la femme ; et la foule, étonnée, les vénérail.

Une de ces anecdotes dont les chroniques médiévales sont émaillées, nous dépeint assez exactement, à ce propos, l'impression générale. Un chevalier languedocien qui avait adhéré à la

1. Chaque semaine, trois jours de jeûne ; chaque année, trois quarantaines (Mgr DOUAI, *Les Albigeois*, p. 247).

secte, Pons Adhémar de Rodeil, ayant un jour assisté à la prédication de Foulques de Marseille, ne put s'empêcher de lui faire l'aveu suivant : « Nous n'aurions jamais cru que l'Église romaine eût des arguments si lumineux, si puissants, à opposer à nos ministres. — *Pourquoi*, répliqua l'évêque, *ne reconnaissez-vous pas qu'il n'y a rien de sérieux dans leurs objections?* — Mais nous le reconnaissons. — *Alors, pourquoi ne les chassez-vous pas de vos domaines?* — Nous ne le pouvons pas. Nous avons été élevés avec eux; nous comptons parmi eux plusieurs de nos proches, et nous les voyons vivre honnêtement (1). »

Combien d'autres avaient les mêmes illusions que ce chevalier! Mais un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits; et les esprits plus clairvoyants ne tardèrent pas à découvrir combien était flottante la morale des novateurs et comment ils sacrifiaient tout au besoin de se recruter. Ils attiraient les prosélytes par l'appât du lucre, se concertaient pour cacher au fond de leurs asiles les femmes échappées de leur foyer, et fermaient les yeux sur le concubinage éhonté des bourgeois opulents ou même l'approuvaient cyniquement (2). Puis, quelle âpreté au gain! Ils couraient au chevet des moribonds pour leur conférer le *consolamentum*

1. G. DE PUYLAURENS, c. VIII.

2. Manuscrit 609, f° 23 (Archives de Toulouse); — *Practica Inquisitionis*, p. 130; — collection Doat, t. XXV, p. 220 (Bibl. nat.).

et percevoir le legs qui en était la rémunération attendue, et s'enfermaient dans les murs de Lavaur, assiégé par Simon de Montfort, dans l'espoir d'en emporter de fortes sommes d'argent. « Je tiens ces renseignements d'une personne compétente, déclare Guillaume de Puy-laurens, et je sais qu'ils trafiquaient de tout, sans épargner leurs propres adhérents (1). » Le mot est dur, mais il est vrai; il nous peint au vif ces gens dénués de scrupules en qui les Juifs trouvaient des comparses pour l'agiotage, et des complices pour la lutte à outrance contre la Papauté.

Un dernier trait pour achever ce tableau. N'étaient-ce pas eux qui avaient armé le bras de l'assassin dans l'affaire de Pierre de Castelnau? Sans doute; mais, pour eux, le titre de Cathare effaçait toutes les taches et tenait lieu de toutes les vertus. Vrais Pharisiens, sépulcres blanchis, experts dans l'art d'en imposer au peuple par la rigidité de leurs principes, mais au-dedans pleins de corruption et de haine.

Quel contraste, quand apparaît le bienheureux Christophe! Chez lui, tout respire la belle simplicité de l'Évangile. Il ne cache rien, parce qu'il n'a rien à cacher. Son regard est franc, sa conscience limpide comme le cristal, son cœur débordant d'amour. « Au fond de certaines âmes, dit saint Augustin, on voit passer Dieu. » L'apôtre de Cahors est une de ces âmes trans-

1. Chronique, c. xvi.

parentes ; au plus intime de son être resplendit l'image de Celui qui est l'éternelle Beauté : image qu'il a lui-même gravée, pour ainsi dire, au jour le jour, avec l'énergie et la persévérance d'une volonté fortement orientée vers le ciel. C'est là son mérite ; c'est le mérite de tous les vrais imitateurs du Christ ; car, selon la définition d'un philosophe de nos jours, « le saint est un homme qui sert Dieu *héroïquement et par amour* (1) ».

L'héroïcité dans les actes, l'héroïcité dans le principe qui les commande, ces deux traits essentiels se retrouvent dans notre Bienheureux : humble jusqu'au mépris de lui-même ; amant désespéré de la pauvreté à l'exemple de saint François, et fuyant la « pécune » comme on fuit un serpent ; se constituant volontairement victime expiatoire, pour arracher à la miséricorde divine une sentence de pardon en faveur des prodigues ou même des apostats ; ne prenant qu'un seul repas par jour, sauf les dimanches et jours de fête ; matant sa chair par de cruels instruments de pénitence, cilice et cotte de mailles, et gardant quand même le sourire aux lèvres, l'allégresse au cœur. Allégresse inaltérable dont le vieux biographe nous livre le secret. « Il était *tout embrasé d'amour*, et l'amour lui faisait oublier tous les tourments (2). »

Toutefois, la pierre de touche de la sainteté,

1. H. JOLY, *Psychologie des Saints*, c. 1.

2. BERNARD DE BESSE, *Vita*.

le signe distinctif et inimitable des vrais serviteurs de Dieu, c'est le dévouement, le don total de soi au service du prochain. Or, c'est précisément par là que brille principalement notre héros. Tous ceux qui souffrent, les indigents délaissés, les mères qui pleuraient leurs fils tués pendant la guerre, les travailleurs dont les vignobles ou les moissons avaient été anéantis par les routiers, les opprimés, les victimes de l'usure, tous avaient droit à son affection. Il donnait aux uns l'assistance matérielle, aux autres le conseil qui relève ou qui pacifie, à tous l'aumône de ses prières. Encore faut-il ajouter que ses prédilections allaient aux plus déshérités, c'est-à-dire aux pauvres lépreux. Il avait appris de saint François à les appeler « les Malades du bon Dieu, les frères par excellence », et à vénérer sous leurs plaies une image plus saisissante de Jésus souffrant.

Cahors possédait alors deux maladreries, l'une à Cabessut, l'autre derrière le cimetière actuel. Les lépreux y vivaient séparés de leurs proches : vrais exilés au sein même de la patrie ! Et combien dignes d'intérêt ! Dès son arrivée dans cette ville, le Bienheureux les visita, et ne cessa dès lors de leur prodiguer les soins les plus attentifs, avec le grand esprit de foi et l'intrépidité parfois joviale qui distinguent les premiers compagnons du Poverello. « Il leur lavait les pieds, nettoyait leurs ulcères purulents, préparait leurs couches, et s'appliquait avec diligence à leur procurer toutes les choses

nécessaires (1). » Il avait quelque chose de l'exquise délicatesse qu'ont les mères à l'égard de leurs enfants. Ainsi agira-t-il plus tard à Martel, à Gourdon et ailleurs, partout où se dressera un asile affecté à la terrible maladie, endémique au moyen âge.

Et pourtant, Dieu sait combien elle est en elle-même repoussante ! La première fois que saint François, alors dans la fraîcheur de sa jeunesse et dans toute la ferveur de sa conversion, rencontra dans la plaine d'Assise un de ces êtres qui n'ont plus figure humaine, il se sentit tellement bouleversé que d'instinct il tourna bride et revint sur ses pas, au galop de son cheval. Il lui fallut un effort suprême de volonté pour surmonter ses répugnances, retourner vers l'infortuné et lui baiser la main (2). Cet acte d'héroïsme du Patriarche séraphique nous en dit long sur les mérites d'une vie toute tissée d'amour et de dévouement, telle qu'était celle de son fidèle imitateur, Christophe de Cahors.

### 3° *Ses miracles.*

Enfin le Très-Haut lui-même authentiquait par des prodiges publics et manifestes la doctrine enseignée par l'apôtre du Quercy : prodiges pieusement consignés dans la biographie de Bernard de Besse, d'après les dépositions

1. BERNARD DE BESSE, *Vita*.

2. V. notre *vie de Saint François d'Assise*, c. III.

des témoins ou des miraculés eux-mêmes. A notre tour, nous les enregistrons respectueusement dans ce volume, sans avoir besoin de les soumettre au crible de la critique. A quoi bon ? Et ne portent-ils pas en eux-mêmes le cachet de leur véracité ?

Le Bienheureux semble avoir été plus particulièrement touché par la douleur et les larmes des mères (ce qui prouve l'exquise sensibilité de son cœur). Du moins est-ce en leur faveur qu'il opère ses premiers miracles.

A Cahors, un enfant appelé Raymond va mourir : « à huit ans », à l'âge où l'intelligence jette des lueurs d'aube qui dédommagent les parents de leurs sacrifices ! Mais la mère est une robuste chrétienne ; elle réclame instamment la présence de l'humble Cordelier, dont elle sait le crédit auprès de Dieu. Ce n'est pas en vain ; il accourt, prie longuement, impose les mains sur la tête du petit moribond, fait sur lui un grand signe de croix, et le remet, plein de vie et florissant de santé, aux mains de son heureuse mère, qui dans sa reconnaissance mêle le nom du thaumaturge à celui du Maître de la vie. — Il guérit de même, d'un signe de croix, deux autres petits enfants, l'un nommé Pierre, et l'autre, anonyme, dont la mère a laissé échapper un cri de foi qui fait penser à la Chananéenne : « Père, vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez rendu mon fils ! » — Un peu plus loin, c'est un homme d'âge mûr, à jamais délivré des convulsions épileptiques auxquelles

il était sujet; puis un clerc, instantanément et radicalement libéré du mal qui l'oppressait.

A côté des guérisons, voici un curieux phénomène qui dut singulièrement frapper la population cadurcienne. Entre la porte de l'île et la rivière du Lot, se trouvait une esplanade qui servait de marché et que dominait un rocher. Un jour que le serviteur de Dieu passait par là, traversant la foule houleuse des marchands et des acheteurs, on l'entendit tout à coup s'écrier : « Retirez-vous tous ! Car le rocher va s'écrouler. » Un sourire plutôt sceptique accueillit d'abord cet avis; mais après un instant de réflexion, tous y déférèrent, par respect pour celui qui l'avait donné. Heureuse inspiration ! Car à peine avaient-ils évacué la place, qu'un bloc énorme se détachait du rocher et couvrait de ses éboulis l'étalage des trafiquants. Ils comprirent mieux que jamais, ce jour-là, que Cahors renfermait dans ses murs un moine rempli de l'esprit des prophètes (1).

La capitale du Quercy paraît avoir été le théâtre privilégié des bienfaits du thaumaturge. Le biographe ne parle pas de ses autres stations dans le diocèse, sauf la petite ville de Martel; et encore ne rapporte-t-il que les deux épisodes qu'on va lire.

A l'époque de la moisson, une mère avait

1. BERNARD DE BESSE ne désigne pas la localité; mais la précision des détails dont il parseme son récit, ne permet pas le moindre doute: il s'agit de la ville de Cahors.

déposé son petit enfant sur un sillon, à l'écart, afin de porter aide aux travailleurs. Quand elle revint, elle le trouva frappé d'une infirmité subite et privé de l'usage de la parole. Désolée, sans espoir du côté des hommes, elle tourna ses regards vers le ciel et parcourut, mais en vain, les sanctuaires les plus vénérés. Le Seigneur réservait à l'humble apôtre du Quercy la gloire d'une guérison destinée à mettre en évidence l'excellence de ses mérites. Lorsque la mère lui eut apporté le petit infirme, il le bénit avec tendresse, et aussitôt l'enfant recouvra la parole en même temps que la santé.

Dans cette même ville de Martel, le Bienheureux avait fortement recommandé la pratique de la charité à l'égard des indigents. « Mais comment faire l'aumône ? lui avait dit dans l'intimité une femme plus riche des dons de la grâce que de ceux de la fortune. Je ne possède rien, si ce n'est du vin. — Hé bien ! Donnez du vin, répliqua-t-il ; donnez avec confiance ; donnez pour l'amour de Dieu. » Elle suivit ce conseil ; mais son tonneau fut plus vite épuisé que sa charité ; et son mari, homme peu accessible au sentiment de la pitié, soupçonnant un jour une prodigalité qu'il condamnait, lui dit, d'un ton qui la fit trembler : « Qu'as-tu fait de notre vin ? » Et il envoya la servante vérifier ce qui restait. « La barrique est pleine jusqu'à la bonde », affirma-t-elle. L'épouse comprit : elle avoua tout à son mari, non moins stupéfait qu'elle-même ; et tous deux, conscients de l'in-

tervention directe de la Providence, publièrent le fait, en l'attribuant aux mérites du vénérable religieux, et ils se concertèrent pour continuer plus largement un genre d'aumône si agréable au Très-Haut (1).

Quand, au plus fort d'une crise religieuse, un homme surgit du milieu de ses frères, le front ainsi auréolé de miracles, quand les dons surnaturels sont soutenus chez lui par un dévouement quotidien, poussé jusqu'à sa dernière limite, il acquiert vite sur ses contemporains un ascendant qui assure la victoire à la doctrine qu'il prêche. On se tient en garde contre les subtiletés de la controverse; on ne résiste pas au rayonnement de la vertu, lorsqu'elle se pare de tous les charmes de la bonté.

Ainsi resplendissaient, dans la personne de l'apôtre cadurcien, ces beautés morales qui sont le privilège incommunicable de l'Église. C'est par là, peut-être plus encore que par sa puissance thaumaturgique, qu'il devenait un admirable convertisseur. La comparaison s'établissait, toute à son avantage, entre lui et ses adversaires; et de toutes les lèvres s'échappait le même cri: « Dieu est là! La vérité est là! » Les fidèles se sentaient réconfortés; les catholiques teintés d'indifférence, cette plaie de toutes les époques de décadence, se frappaient la poitrine; et ceux des Albigeois qui, comme Adhémar de Rodeil, cherchaient sincèrement

1. BERNARD DE BESSE, *Vita*.

la vérité, rentraient, prodigues repentants, dans le giron de cette auguste mère, l'Église romaine, dont ils n'auraient jamais dû trahir le drapeau.

La vie de l'Église est une lutte perpétuelle. Dans cette lutte gigantesque qui ne finira qu'avec le monde, les saints sont ses véritables défenseurs, disons mieux, ses héros (1). Ils se lèvent les uns après les autres, avec les génies les plus divers et les armes les plus variées, collaborent, quelquefois sans se connaître, à un triomphe toujours certain, toujours nouveau. Les uns commencent, les autres achèvent. Saint Dominique et saint François d'Assise sont des premiers ; saint Antoine de Padoue et le bienheureux Christophe appartiennent aux seconds, tous deux envoyés par le Poverello. Mais saint Antoine, le thaumaturge, l'entraîneur par excellence, ne fait que passer à

1. Dans ce duel entre l'Église et le néo-manichéisme, les femmes apportèrent leur contribution de dévouement et d'énergie. L'héroïsme d'une jeune tertiaire de Saint-François, Rose de Viterbe, mérite en particulier d'être signalé. Elle comptait à peine quinze printemps. Ayant appris que Vitorchiano était un repaire de Cathares et obéissait à une magicienne, sorte de luciférienne ou d'illuminée, elle s'y rendit sans crainte, et inspirée d'en haut, elle dit aux habitants : « Pour vous prouver la divinité du christianisme, j'entrerai dans un brasier, au nom du Seigneur, et n'en éprouverai aucun mal. » Un crucifix à la main, elle monte en effet sur le bûcher, reste trois heures au milieu des flammes, sans en être atteinte, et entonne un cantique d'action de grâces, comme les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. On la porta en triomphe ; la magicienne elle-même se convertit, et Vitorchiano demeura chrétien.

travers le Languedoc (1), tandis que le Provincial d'Aquitaine voit se dérouler devant lui, à partir de 1217, les mille et mille péripéties de la bataille : la dernière expédition de Simon de Montfort, qui succombe sous les murs de Toulouse (1218); l'insuccès de Louis VIII (1219) et sa mort inopinée (1226); l'intervention de la régente Blanche de Castille et, avec le traité de Paris (1229), la fin du drame méridional (2). Bientôt il contemple, étonné, ravi, les premières lueurs d'une ère nouvelle.

Raymond VII et les barons faydits se réconcilient sincèrement avec l'Église; les meneurs de la ligue anticatholique, Cathares, Juifs et Vaudois, sont mis dans l'impossibilité de nuire ou contraints de se réfugier dans les Corbières

1. Voir notre *Vie de S. Antoine de Padoue* d'après les documents primitifs : in-12 (1906).

2. Voici les principales clauses du traité de Paris, souscrit par Raymond VII: « Réprimer les fauteurs de désordre, hérétiques et routiers; rétablir les libertés et immunités ecclésiastiques; permettre aux proscrits de réintégrer leurs foyers; écarter les Sémites (et pour cause!) des fonctions de bailli et de collectionneur d'impôts; prendre la croix pour guerroyer contre les Sarrasins; fonder et soutenir de ses propres deniers l'Université de Toulouse (approuvée par Innocent IV en 1245); enfin mariage de Jeanne, sa fille unique, avec un des frères du roi (Alphonse de Poitiers), et retour du comté de Toulouse à la couronne, au cas où ils n'auraient pas d'enfants. » (*Acta Sanctorum*, 25 août, *vie de saint Louis*; préambule, § 13.) — A l'égard des Juifs, Louis IX s'inspire, en toute circonstance, non d'une pensée de persécution ou de lucre fiscal, mais de vigilance et de précaution contre les tendances connues et les pratiques usuraires d'une race aussi incorrigible que mystérieusement impérissable.

et les Cévennes; et de l'unité politique et religieuse, partout raffermie, sort, comme un fruit de sa fleur, une Renaissance chrétienne d'un éclat incomparable, avec une merveilleuse efflorescence d'hommes et de chefs-d'œuvre : Louis IX sur le trône, les princes de la théologie, Thomas d'Aquin et Bonaventure, dans les chaires de l'Université, Joinville dans les lettres, nos pères écrivant de la pointe de leur épée les plus belles pages de l'histoire du moyen âge, et la France montant à l'apogée de son influence et de sa gloire.

Dans la peinture de la tragédie sanglante de l'albigéisme et de son dénoûment, nous avons à dessein mis en regard le catharisme et la religion catholique, l'action dissolvante de l'un et la puissance restauratrice de l'autre, l'hypocrisie des sectateurs de Manès et la transparente loyauté des hérauts de l'Évangile. De la sorte le lecteur pourra plus facilement dégager la question des épaisses ténèbres dont l'ont enveloppée les écrivains révolutionnaires. Il comparera, et les conclusions jailliront, spontanées, étincelantes, des entrailles mêmes du sujet.

Première conclusion. « Le christianisme est le plus puissant facteur qu'il y ait du progrès et de la civilisation. Quand il perd de son empire sur les intelligences, tout s'étiolé; quand il disparaît, tout périt.

« Ce sont les évêques, a dit un auteur protestant, qui ont fait la monarchie française,

comme les abeilles font leur ruche (1). » De même, ajouterons-nous, et ce sera notre deuxième conclusion, dans la crise albigeoise, ce sont les évêques et les moines qui ont donné une âme à la patrie française. »

Nous avons vu, au cours de ce chapitre, la part personnelle qu'a prise l'apôtre de Cahors à cette œuvre de rénovation. Mais il n'était pas seul, et dès lors se pose la question suivante : « Quels furent les auxiliaires de son zèle et les gloires de la Province dont il est le fondateur? » Nous allons y répondre, autant que nous le permettra le laconisme des vieilles chroniques de l'Ordre.

1. GROTIUS (1583-1646).

---

## CHAPITRE VI

### SES AUXILIAIRES

Est-il rien de plus original, de plus vivant, de plus grandiose, que cette épopée franciscaine pour laquelle Ozanam a trouvé des accents d'une éloquence si émue (1)? Elle se déroule peu à peu, selon les règles d'une stratégie qu'on dirait empruntée aux conquérants d'empires. Trois phalanges entrent successivement en lice : les Frères-Mineurs en 1209, sainte Claire et ses filles trois ans après, puis (vers 1221) l'innombrable armée du Tiers-Ordre; les uns combattant par la parole, les autres par la prière, les troisièmes par l'action. Et toutes trois sont nées d'un même souffle religieux qui est un *souffle d'apostolat* (2), toujours en éveil, saintement envahisseur; toutes trois, se pliant, sans autre contrainte que celle de l'amour, à une discipline austère, marchent sous les ordres du même chef, qui est le Réformateur ombrien; toutes trois enfin inscrivent à leur drapeau la même devise : *le règne du Christ*.

Le mouvement est parti de la Portioncule et de Saint-Damien; il s'étend bientôt jusqu'aux

1. *Les Poètes franciscains*.

2. THOMAS DE CÉLANO, *Vita secunda S. Fr.*, p. III, c. CXXXII.

confins de l'Europe, partout où les fils du Patriarche séraphique dressent leurs tentes. Le bienheureux Christophe ne se contente pas d'admirer un plan si ingénieusement conçu; il l'exécute à la lettre, se faisant un devoir et un bonheur de développer parallèlement les trois institutions dues au génie du Patriarche séraphique, Frères-Mineurs, Clarisses et Tiers-Ordre, qui, à leur tour, l'aident puissamment à rétablir dans les intelligences la notion du vrai Dieu.

Parmi ses frères, nous n'avons qu'un nom à rappeler; car nous l'avons déjà cité plus d'une fois. C'est le thaumaturge par excellence, l'apôtre que saint François a tout spécialement député vers le Midi de la France pour écraser l'hydre du manichéisme, c'est *le marteau de l'hérésie*, saint Antoine de Padoue. Celui-ci a passé par les couvents de Montpellier, de Toulouse, de Limoges, du Puy-en-Velay (1224-1227?). Il a donc été quelque temps le sujet et le collaborateur du Provincial d'Aquitaine. Nul, à coup sûr, ne s'est plus réjoui que ce dernier des triomphes incomparables remportés par le thaumaturge portugais (1).

Au nombre de ses auxiliaires, il faut ranger également les filles de Claire d'Assise. C'est dès l'année 1219, au lendemain du chapitre des Nattes, d'après Wadding, qu'il fait appel à leur dévouement. Il les installe dans le Midi,

1. Voir notre Vie de *Saint Antoine de Padoue*.

tout d'abord probablement à Cahors même, pendant que l'archevêque de Reims, Guillaume de Joinville, les établit dans l'Ile-de-France, sur les bords de la Vesle (1). Leur monastère s'élève à l'extrémité des faubourgs, tout près des ruines des thermes gallo-romains, dont les pierres sont entrées dans la construction de l'édifice et du mur de clôture. De là, elles essaient dans le Languedoc, la Guyenne et la Gascogne. Partout, victimes volontaires, hosties de choix, elles s'immolent pour la conversion des Albigeois (c'est là leur forme spéciale d'apostolat); partout aussi, on sent leur présence « à la bonne odeur du Christ » qui s'échappe de leurs cloîtres.

Dans la biographie de Bernard de Besse, il n'est question d'elles qu'une seule fois, et encore bien tard, autour de la couche funèbre de l'apôtre cadurcien. La même réflexion s'applique aux tertiaires, à ces vaillants catholiques vivant dans le monde sans être du monde, et qui ont mérité de Grégoire IX le surnom, assez expressif par lui-même, de *Machabées de la nouvelle alliance* (2). Tertiaires et Clarisses parleront à leur heure. Qu'il nous suffise de constater, pour le moment, que notre Bienheureux avait implanté dans le Midi de la

1. Voir notre Vie de *Sainte Claire d'Assise*, ch. xv.

2. Les bulles de Clément V et de Jean XXII en faveur des tertiaires du Languedoc et de l'Aquitaine prouvent qu'au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, ces derniers étaient nombreux et dignes de la paternelle sollicitude des pontifes romains.

France les trois créations issues du génie du Patriarche séraphique, et qu'elles avaient été ses constants auxiliaires pour la défense commune de la vérité.

Que le Provincial d'Aquitaine ait compris la pensée du Poverello, c'est ce qu'attestent d'une façon authentique, à notre avis, deux épisodes glanés par Bernard de Besse dans les champs du divin. En 1224, Christophe assistait, avec saint Antoine de Padoue, Jean Bonelli et Monald, au chapitre provincial qui se tenait à Arles. Le thaumaturge portugais y prêcha sur l'inscription de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Or, pendant qu'il parlait, saint François apparut, au sein d'une lueur surnaturelle, étendant la main et bénissant ses frères; et tous se sentirent inondés d'une surhumaine allégresse, en même temps que renouvelés dans l'esprit de leur vocation. Le Poverello avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, « symbole, disait-il, de l'étroite union qui l'attachait à ses disciples (1) ». Serait-il téméraire d'y voir également, de la part de Dieu, une approbation formelle et une première récompense du zèle dont ils étaient animés?

Une autre vision, personnelle cette fois au bienheureux Christophe, nous semble avoir le même sens. Le 3 octobre 1226, il se trouvait à Martel. A la tombée de la nuit, il fut tout à

1. THOMAS DE CÉLANO, *Vita prima*, p. I, c. XXIII; BONAVENTURE, c. XI; et JEAN RIGAUD, c. VIII.

coup ravi en extase et se sentit transporté à la Portioncule, en face du Patriarche séraphique mourant. Le Poverello, l'enveloppant d'un regard affectueux et d'une suprême bénédiction, murmura doucement : « Mon fils, reviens dans ton pays d'origine, et avertis mes frères que j'ai achevé ma course et que je vais à la céleste patrie (1). » Puis il prit son essor vers les collines éternelles.

Saint François au ciel ! Quelle consolation, dans un si grand deuil, pour le Provincial d'Aquitaine, ses religieux et tous ceux qui s'intéressaient à l'avenir de sa famille spirituelle ! Nul doute, malgré le silence du vieux chroniqueur, qu'il n'ait intégralement exécuté les ordres du vénérable fondateur et pris part, ainsi que sa charge lui en conférait le droit, au chapitre général d'Assise et à l'élection de Jean Parenti (1227).

En dehors de l'Ordre séraphique, il avait pour appui des bienfaiteurs aussi constants que généreux, et à leur tête : les Cardaillac, parents de l'évêque de Cahors ; les seigneurs de Luzech, dont le chef portait le titre de « premier baron et de sénéchal du Quercy (2) » ; les Donadiou, citoyens de Montpellier, venus s'établir à Cahors, probablement dans un but commercial, et figurant bientôt parmi les bourgeois et même les consuls de la cité. Les Cordeliers n'occupaient, au commencement, qu'une maison

1. « Fili, ad regionem tuam revertere... » (*Vita.*)

2. WADDING, *Annales Minorum ad annum 1255*, n. 24.

provisoire, bien insuffisante pour loger les novices, dont le nombre allait toujours grandissant. Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le baron de Luzech leur construisit un couvent plus vaste, approprié aux besoins d'une communauté religieuse, et divisé en de nombreuses cellules, dont le crucifix faisait l'unique ornement. A côté, se dressait une gracieuse chapelle, avec colonnes et voûte en pure ogive du XIII<sup>e</sup> siècle; mais, cette fois, c'était aux frais de Donadieu. En retour, les Franciscains assuraient à ces donateurs émérites un pieux souvenir dans leurs prières, à leurs dépouilles mortelles une place d'honneur dans le cimetière du couvent, à leur mémoire une admiration qui vivra autant que le sens du perfectionnement moral et de la vraie solidarité (1).

De 1217 à 1272, quatre évêques passèrent sur le siège de Cahors : Guillaume de Cardaillac, à qui revient l'honneur d'avoir introduit les en-

1. Lors de la démolition du couvent, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, on a retiré des décombres deux inscriptions latines, gravées sur la pierre, dans le style du temps. Voici la première (nous traduisons) : « Ci-gisent G. Donadieu et son fils G. Que leurs âmes reposent en paix. Amen. Ils moururent l'an de Notre-Seigneur 1259, le père, le quatrième jour des ides de mai, le fils, le jour de la fête de saint André. » — Voici la seconde : « Cette chapelle a été érigée en l'honneur de Notre-Seigneur et de l'archange saint Michel, par Gosbert Donadieu, citoyen de Montpellier, pour le salut de son âme et de celle de son frère, Gérard Donadieu, qui repose dans ce cimetière. L'an de Notre-Seigneur 1260. Lector, dis un *Pater* pour leurs âmes. » — Voir *l'Histoire des anciens Cordeliers de Cahors*, par M. l'abbé MAGNE, p. 36.

fants de saint François dans le Quercy; Pons d'Antéjac; Géraud IV de Bédier; et Barthélemy des Roux, qui jeta les premières arches du pont Valentré. — Dans le même intervalle, six généraux succédaient à saint François d'Assise : Jean Parenti; Elie; Albert de Pise; Aymond de Faversham; Crescence de Jési; Jean de Parme et saint Bonaventure. L'arbre séraphique florissait et épanchait au loin ses branches, non sans être secoué par de violentes tempêtes, venues tantôt du dedans, tantôt du dehors : Guillaume de Saint-Amour, les Zelanti, les Joachimites et l'Évangile. Il nous paraît impossible que le bienheureux Christophe n'ait pas été mêlé à ces événements, à ces attaques du dehors, à ces divisions intestines; mais, il faut bien l'avouer, aucun renseignement ne nous est parvenu sur ces différents points. Nous n'avons non plus rien d'absolument certain sur la durée de sa charge comme Provincial d'Aquitaine (1).

Quoi qu'il en soit, les couvents de l'Ordre s'étaient multipliés comme par enchantement sur cette terre du Midi, auparavant si troublée. En 1260, la Province d'Aquitaine comptait dix custodies : Cahors, Toulouse, Albi, Rodez, Limoges, Périgueux, Agen, Bordeaux, Auch,

1. Voici la liste des Provinciaux d'Aquitaine, telle que l'a dressée le R. P. OTHON (*L'Aquitaine séraphique*, t. I, p. 247). — 1. Christophe de Cahors (1219); — 2. Guillaume de Saint-Méfin, custode de Gascogne (1241); — 3. Jean de Coprimac (1247); — 4. Bertrand de Bayonne (1256), etc.. Mais cette liste est-elle complète ?

Bayonne, qui envoyaient leurs délégués au fameux chapitre général de Narbonne, présidé par saint Bonaventure (1). L'apôtre de Cahors était à la fois heureux et fier : fier de la fécondité et des succès de sa famille religieuse ; heureux, parce qu'il voyait que la jeune génération, ceux qu'il considérait comme les fils de ses larmes et de ses prières, inspiraient les plus belles espérances.

Ses pressentiments sur l'avenir de la Province ne le trompèrent point. De là sortirent, en effet, de véritables pléiades de grands hommes : des docteurs, tels que Bertrand de Bayonne, des cardinaux, comme Bertrand de la Tour ; quatre généraux franciscains : Gérard-Odon, Fortanier de Vassal, Guillaume Farinier et Jean de Buc ; des diplomates, des conseillers des peuples et, par-dessus tout, des légions de missionnaires (2). Mais toute grandeur purement terrestre pâlit devant une autre d'un ordre meilleur : la sainteté, qui est le but final et la raison d'être des communautés religieuses. Elle peut fleurir partout, sur les champs de bataille comme au fond des déserts ; elle s'épanouit pourtant plus à son aise au sein des cloîtres, terrain plus propice, parce que chacun y vit, non pour soi, mais pour Dieu dans les hommes et pour les hommes en Dieu. Voilà pourquoi l'Église les couvre de sa protection et les comble de privilèges.

1. Voir notre *Vie de Saint Bonaventure*, p. 106.

2. R. P. OTHON, *l'Aquitaine séraphique*, t. I, p. 248. —

L'Ordre séraphique n'a point failli aux espérances qu'avait conçues de lui, dès la première heure, le pape Innocent III. Il a enfanté des légions de saints; et chaque jour, en mille lieux, les fidèles viennent reposer leur âme devant la châsse ou devant l'image de quelqu'un des enfants du Patriarche d'Assise. La Province d'Aquitaine a fourni son contingent de vierges, de confesseurs, de martyrs, à « la blanche armée des Élus ». Elle nous offre, dans les bienheureux Etienne de Narbonne et Raymond de Carbone et du vivant même de notre héros, les prémices de ses fils immolés en haine du Christ. Leur courageux apostolat et leur trépas plus glorieux encore nous appartiennent.

Grégoire IX, appréciant le mérite de ces deux religieux, avait confié au Frère Étienne l'office d'inquisiteur de la foi, en lui adjoignant le Frère Raymond. L'un et l'autre s'acquittèrent avec zèle d'une mission aussi importante que délicate. Ils parcoururent le Lauraguais, gagnèrent Avignon, demeuré un des foyers de l'albigéisme, et logèrent, eux et leur suite, selon le désir du comte de Toulouse (1), au château de cette ville. Pouvaient-ils soupçonner que le gouverneur de la forteresse, Raymond d'Alfaro, fût secrète-

Cahors posséda quelque temps une Université. Les Cordeliers y occupaient, ainsi que les Dominicains, les Carmes et les Augustins, une chaire de théologie: privilège dont ils furent dépouillés en 1749, un peu avant l'annexion de cette Université à celle de Toulouse (édit de mai 1751).

1. Raymond VII.

ment affilié à la secte et qu'il les trahirait? Ils prêchaient donc tous les jours, et la population se pressait, de plus en plus nombreuse, de plus en plus sympathique, autour de leur chaire. Il y avait des bruits d'abjuration dans les airs. Alors les chefs de la secte jurent, tout frémissants de rage, de massacrer les inquisiteurs et leur entourage. Grâce à la complicité de Raymond d'Alfaro, il ne leur est pas difficile d'exécuter leur complot. Les deux enfants de saint François et leurs neuf compagnons d'apostolat tombent sous le fer des assassins, en vrais prédestinés, le *Te Deum* aux lèvres, bénissant le Seigneur de les avoir jugés dignes de souffrir pour lui (1). C'était le 29 mai 1242. La jeune Province venait de recevoir le baptême du sang : gloire immense pour elle ! Aussi est-ce avec de véritables transports d'allégresse que son vénérable fondateur, s'inspirant de l'exemple de saint François (2), saluait de loin l'heureux couvent qui venait d'offrir au Roi immortel des

1. Pie IX a ratifié, en 1866, le culte immémorial rendu aux martyrs d'Avignonet. Ils étaient au nombre de onze : les deux Franciscains nommés ci-dessus ; trois Dominicains, dont un Inquisiteur de la foi, Guillaume-Arnaud de Montpellier ; un chanoine de la cathédrale de Toulouse ; Raymond de Costiran ; un Bénédictin, le Prieur d'Avignonet, un notaire inquisitorial, un clerc et deux appariteurs. V. *l'Auréole séraphique*, t. II, p. 428. — En France, Pierre de Castelnau et les onze martyrs d'Avignonet ; en Italie, Pierre Parenzo, de Viterbe, et saint Pierre de Vérone : voilà les principales victimes du néomanichéisme.

2. V. notre *Vie de Saint François d'Assise*, c. XII : les martyrs du Maroc.

siècles deux belles fleurs empourprées de la plus suave odeur.

Le martyrologe de l'Aquitaine séraphique s'ouvre sur les noms des deux victimes d'Avignonet. Il ne se fermera plus, et chaque feuillet racontera les prouesses, toujours nouvelles, des héros de la pénitence, du martyre ou de l'apostolat. Voici une figure ravissante, saint Louis, évêque de Toulouse (1297); plus loin, Donat de Rusticia, et Pierre de Narbonne, égorgés à leur tour par les Musulmans de Jérusalem (1391); François de Cardaillac, une des gloires de l'épiscopat cadurcien (1404); le célèbre cardinal Elie de Bourdeilles, archevêque de Tours et confesseur de Louis XI; et combien d'autres, morts en odeur de sainteté, inconnus des hommes, mais dont les noms n'en sont pas moins inscrits au livre d'or des Élus. Tous ont été ici-bas les chantres de Dieu; tous ont fait de leur existence un cantique d'une exquisite mélodie; tous s'honorent de reconnaître saint François pour leur père. Ils se groupent autour du bienheureux Christophe, et avec lui ils forment la gloire la plus pure de la Province qui fut le berceau de leur vie religieuse ou le théâtre de leur ministère (1).

1. Conformément à l'usage de ces temps, la Province d'Aquitaine avait en 1274 un sceau spécial, de forme ogivale. Il est reproduit par notre *Saint François illustré* (in-4°, Plon, 1885, p. 297, n. 4). Le Patriarche séraphique y est représenté prêchant aux oiseaux. — *Ibid.*, p. 141, le portrait de saint Antoine de Padoue; et p. 355, celui de saint Louis d'Anjou.

## CHAPITRE VII

SA VIE INTIME. — SA MORT

Il a semé dans les larmes, il récolte dans l'allégresse. Mais apôtre, thaumaturge ou fondateur, nous l'avons plutôt considéré *par le dehors*, c'est-à-dire dans le fruit de ses labeurs. Or, l'âme des saints est un sanctuaire dont la beauté est toute à l'intérieur, *au dedans*. C'est là qu'il faudrait pénétrer, pour connaître à fond les trésors de grâces et de mérites qui distinguent chacun d'eux. Cette jouissance d'esprit ne nous sera point accordée, pas plus pour le bienheureux Christophe que pour les autres serviteurs de Dieu; et nous devons nous contenter, soulevant un coin du voile qui nous dérobe la vue de tant de richesses, de contempler avec respect le peu que nous en découvriront ses contemporains.

Le travail, la prière et le saint sacrifice de la messe, étaient les trois foyers où s'allumait la flamme de plus en plus ardente de sa piété. « Il ne restait jamais oisif », remarque son biographe. La méditation des vérités éternelles, la lecture approfondie des pages inspirées et le travail manuel se partageaient son temps. Il cultivait les plantes ou les fleurs du jardin; il cultivait plus encore les âmes et se dépensait

jour et nuit, avec une affectueuse sollicitude, au service de ses frères (1).

Quelle estime n'avait-il pas des dons et privilèges dont le Seigneur l'avait doté, et comme il savait les faire valoir!

N'ayant pas moins conscience de son indigence native, il frappait à la porte du grand Riche, dont la main est toujours ouverte, et puisait dans ce commerce intime, à toute heure, les lumières et les surnaturelles énergies nécessaires à l'homme d'action. Parfois on le surprénait, dans sa cellule, tout abîmé en Dieu, le visage transfiguré, les joues baignées de larmes brûlantes. Amant de la nature, comme le Patriarche d'Assise, il invitait tous les êtres de la création à chanter avec lui leur commun créateur. Amant de la solitude, comme saint Antoine de Padoue, il s'était construit, sur les bords enchanteurs du Lot, loin du fracas de la populeuse cité, un petit oratoire fait de branchages. Entre ses prédications, il venait s'y reposer. Là, il se sentait plus près de Celui qui se plaît parmi les lys; là, il savourait plus à loisir les miettes de l'Évangile, ou, dans les moments de détresse et de désolation, implorait avec plus de ferveur l'assistance des quelques saints qu'il regardait comme ses protecteurs attitrés: « la Vierge immaculée, sainte Anne », saint Fran-

1. BERNARD DE BESSE, *Vita*. — Dans cette étude psychologique, malheureusement très incomplète, nous nous inspirons uniquement du paragraphe de BERNARD DE BESSE intitulé: « De ejus occupationibus. »

çois d'Assise et saint Antoine de Padoue; ces deux derniers, canonisés de son vivant, l'un en 1228, l'autre en 1232, au milieu de prodiges innombrables, qui réconfortaient l'Église militante.

Un jour, ajoute le biographe, cet oratoire lui était devenu plus cher. Celle qui est plus brillante que les astres du firmament, plus blanche que la neige des montagnes, « la Reine du Ciel, s'était montrée à lui », versant dans son âme ces torrents de suavité, qui permettent au juste de compter pour rien les privations les plus dures, et posant sur sa lèvre les syllabes d'or qui éclairent les mystères de l'au-delà.

L'Eucharistie était pour lui, plus encore que la prière, plus encore que l'Écriture sainte, un foyer de vie surnaturelle. C'est là, au pied du tabernacle, qu'il s'embrasait des feux de la charité divine, pour les répandre ensuite dans tous les cœurs. Il avait compris, aux clartés transcendantes de ses extases, que l'Eucharistie est, ici-bas, le dernier mot de l'amour éternel, et que le sacerdoce contient en lui-même la plus haute comme la plus redoutable dignité que Dieu puisse conférer à une créature. Aussi, avec quel soin il se préparait, chaque matin, à monter à l'autel! Au milieu de quelles brûlantes adorations il se nourrissait « du vin qui fait germer les vierges! » Le Très-Haut, de son côté, se plaisait à récompenser par toutes sortes de consolations et de prodiges une ferveur qui réjouissait le regard des anges. Un jour que les

cierges s'étaient éteints à l'autel, pendant que le Bienheureux célébrait les saints mystères, on vit soudain un feu miraculeux descendre du ciel et rallumer les flambeaux. Souvent encore, au moment où il élevait l'hostie qui efface les péchés du monde, une blanche colombe voltigeait au-dessus de sa tête. Le Frère Pierre, son servant de messe, essaya d'abord de la chasser, mais il comprit bien vite qu'il se trouvait en face du divin.

Malgré tant de faveurs surnaturelles, Christophe tremblait au seul souvenir de ce qu'il regardait comme de graves infractions à la loi de Dieu. Il les pleurait, de ces larmes amères que versent les âmes timorées pour les moindres fautes de fragilité. N'est-il pas écrit dans l'Écclésiastique : « Ne sois pas sans crainte, même pour les péchés déjà remis » ? Il avait pleine confiance en ce Frère Pierre, dont nous avons parlé, jeune homme qui avait renoncé à son riche patrimoine et à toutes les délices de la vie pour endosser la bure des Frères-Mineurs. Il l'avait lui-même initié aux pratiques de la perfection religieuse ; il était l'heureux témoin de ses ascensions continuelles dans la vertu, et savait qu'il jouissait fréquemment de la présence de son ange gardien. « Dieu m'a-t-il pardonné ? » lui dit-il un jour en soupirant. Mon fils, interroge à ce sujet l'ange qui te garde. » Le jeune Frère obéit, et il s'empressa le lendemain de lui porter la réponse du ciel. « Père, ne vous tourmentez plus pour le passé. Persévérez dans

le bien, et vous recevrez la couronne immortelle. » Le vénérable vieillard profita de cette communication si consolante, à la manière des saints, en redoublant de vigilance sur lui-même et de gratitude envers Dieu (1).

La mort du juste est précieuse à tous égards. Couronnement d'une vie de sacrifices et d'abnégation, elle renferme en même temps une leçon et un exemple qu'il nous est bon de recueillir.

Il y avait cinquante-cinq ans écoulés que Christophe portait l'habit de saint François, et cinquante-trois ans environ qu'il s'était fixé à Cahors. Il était, croit-on, centenaire (2); mais, sous les glaces de l'âge, malgré ses austérités, il avait conservé toutes ses facultés, avec « cette perpétuelle jeunesse de cœur » qu'on remarque chez ceux qui n'ont pas connu les orages de la vie. Sentant que la mort était proche, il ne voulut point se séparer des religieux de son couvent sans leur dire adieu. Ils se pressèrent, émus, cachant leurs larmes, autour de son pauvre grabat. Il les consola, leur parla des éternelles félicités du paradis « dans un langage extrêmement touchant », et les exhorta à observer scrupuleusement, à la lettre, la Règle si admirable que leur avait donnée le Patriarche d'Assise. Sur leur désir, il étend la main pour

1. BERNARD DE BESSE, *Vita*.

2. « Vidimus eum pene centenarium, ut creditur. » (*Vita*). Atteignit-il, dépassa-t-il la centaine? Bernard de Besse ne le dit pas.

les bénir; puis il s'entretient doucement avec Dieu, et rend le dernier soupir dans un dernier acte d'amour

C'était en l'année 1272, le 31 octobre, un peu après la tombée de la nuit. L'Église venait de chanter les premières vêpres de la fête de la Toussaint. « Élus du Seigneur, bénissez-le dans l'allégresse de votre cœur, et glorifiez son nom (1). » Le vaillant serviteur de Dieu était allé mêler sa voix à celle des Chérubins et des Séraphins, dans cet harmonieux concert qui ne finit jamais.

Le lendemain, dès l'aube du jour, la fatale nouvelle se répandait, comme une traînée de poudre, dans tous les quartiers de la ville. Des églises, qu'elles encombraient ce jour-là en raison de la solennité de la Toussaint, les foules se transportaient en hâte à la chapelle des Cordeliers, pour y contempler une dernière fois les traits du vieillard qui avait si longtemps fait leur admiration. Ses actes d'héroïsme, ses prédictions, ses prodiges, revenaient à la mémoire; et de tous les faits, les intuitions populaires tiraient une conclusion identique : « C'était un saint! Il est au ciel! » En même temps circulaient des bruits étranges, des récits de visions et de miracles, que le biographe a soigneusement enregistrés. Quelques âmes d'élite, sans doute des amis plus intimes, avaient pour ainsi dire été associées au triomphe du Bienheureux

1. « Benedicite Dominum, omnes electi ejus. »

et prenaient plaisir à révéler ce qu'elles en avaient entrevu.

« Hier soir, affirmaient deux graves moniales (probablement deux Clarisses), à l'heure même où l'âme du P. Christophe s'élançait de la prison de son corps, nous avons entendu des symphonies qui n'étaient pas de la terre, un concert d'une douceur infinie. — Et moi, déclarait de son côté un tertiaire de Saint-François, j'ai vu les anges l'emporter sur leurs ailes. Oh ! que c'était beau ! J'ai voulu toucher le Saint. Non, m'a-t-il répondu, tu n'en es pas encore digne ! — Il m'est apparu assis sur un trône de lumière et plus resplendissant que le soleil, ajoutait un autre habitant de Cahors nommé Pierre. Qui êtes-vous, lui ai-je demandé ? — Je suis Christophe ; j'ai laissé là ma dépouille mortelle, et je monte au séjour de la paix, pour y vivre éternellement avec Dieu. » Et cet homme, continue le narrateur, se lève, stupéfait, réveille tous les siens, leur annonce la douloureuse nouvelle, vole sans retard à la chapelle des Franciscains pour s'assurer de la réalité du fait, et y trouve en effet le corps béni, exposé à visage découvert, selon la coutume de ces temps (1).

Aux visions succèdent les guérisons miraculeuses. Dans cette même journée du 1<sup>er</sup> novembre, une pauvre estropiée, du nom d'Arnalda, apprenant la mort du Bienheureux, se mit à l'invoquer et fit vœu, s'il la guérissait, de porter

1. BERNARD DE BESSE, *Vita*.

sur sa tombe une main et des pieds de cire, emblème des membres endoloris. A peine avait-elle formulé cette promesse qu'elle était radicalement guérie. Le serviteur de Dieu n'oubliait pas, dans la distribution de ses faveurs, ses filles privilégiées, les Clarisses. L'une d'elles, Hilaria, étant à toute extrémité, lui adressa cette émouvante prière : « Père, vous que j'ai connu et à qui je me suis tant de fois confessée, oh ! je vous en supplie, intercédez pour moi ; et le Seigneur, ayant égard à vos mérites, me restituera ma santé d'autrefois. » Elle s'endormit ensuite paisiblement. Le lendemain matin, elle était debout, toute radieuse, assistait à la messe avec ses compagnes, s'approchait de la sainte table sans l'appui d'aucun bras et, après la communion, renouvelait en action de grâces les serments de sa consécration religieuse.

N'était-ce pas le ciel lui-même qui, par ces faveurs singulières, invitait les habitants de Cahors à honorer et à invoquer « comme un saint » l'apôtre qu'ils pleuraient ? Aussi y eut-il de toutes parts, dans le clergé, chez les consuls de la cité, dans le peuple, une magnifique explosion d'enthousiasme et de gratitude mêlée de larmes et de regrets. Tous voulaient baiser ces restes sanctifiés par la pénitence. On touchait sa robe de bure ; on tailladait ses vêtements pour en emporter, en guise de reliques, quelques lambeaux. Les religieux étaient débordés, et les robustes jeunes gens qui montaient la garde autour du défunt, se sentaient impuissants

à empêcher les écarts d'une dévotion indiscreète. Pour éviter toute profanation, le corps, parfumé d'aromates, fut enfermé dans le cercueil; mais pour satisfaire la piété publique, il n'en resta pas moins exposé, encore trois jours, dans le lieu saint. Au bout de ce temps, il fut inhumé dans un des angles de la chapelle, avec les marques de vénération réservées aux vrais serviteurs de Dieu.

Détail touchant ! Arnalda, la miraculée, était venue, à la tête d'un groupe de femmes, les unes et les autres en signe de reconnaissance, « apporter du ciment et des briques pour la construction du mausolée (1) ».

Dans cette pompe triomphale, ce mausolée et ces hommages votifs, ne faut-il pas voir une de ces béatifications « par acclamation populaire » en usage dans les premiers temps du christianisme ? Et le vieil adage : *Vox populi, vox Dei*, ne se réalise-t-il pas une fois de plus ?

I. BERNARD DE BESSE, loc. cit.



## CHAPITRE VIII

### SON CULTE

Au moyen âge on considérait les reliques saintes comme un trésor inestimable ; on veillait sur elles avec un soin jaloux, et parfois les villes s'en disputaient la possession les armes à la main. Nous aurions mauvaise grâce à reprocher à nos pères quelques écarts toujours possibles, par suite de l'ignorance ou de la faiblesse humaine ; nous aurions tort, plus encore, de tourner en dérision leur confiance naïve en des pratiques de dévotion qui reposent, après tout, sur des principes théologiques inattaquables, la puissance d'intercession des saints et le respect dû à leurs cendres, en même temps que sur des faits indéniables. Les habitants du ciel ne sont point des étrangers pour nous : ils nous aiment, ils nous tendent la main. Vérité consolante, qui ressort avec éclat de l'histoire de tous les saints, et en particulier de celle du bienheureux Christophe.

« Notre cité, dit un historien quercynois, a eu le bonheur, jadis, de contempler ses vertus exemplaires ; elle est fière, aujourd'hui, de conserver ses reliques (1). » Elle est reconnaissante

1. « Gloriari habet ejus reliquiis civitas nostra. »  
(G. DE LA CROIX, *Series episc. cadurcen.*, p. 91).

aussi ; car son histoire se relie à celle du thaumaturge franciscain par une chaîne d'or à laquelle chaque siècle ajoute un nouvel anneau. On voit alors se reproduire, en effet, ce qui s'est passé à Assise pour saint François, à Padoue pour saint Antoine. « Les ossements du bienheureux refleurissent », selon l'expression imagée de nos saints livres ; et de sa tombe, à peine fermée, s'échappent des flots de grâces dont bénéficient les paralytiques, les muets, les aveugles, tous ces infortunés dont chaque génération perçoit les longs gémissements. Bernard de Besse (1) a recueilli trente-deux phénomènes plus ou moins merveilleux, opérés pour la plupart en faveur des habitants de Cahors ; il les raconte d'après les dépositions des miraculés eux-mêmes ou des témoins oculaires. Nous n'en voulons retenir que cinq, non parce que les informations des enquêteurs répondent mieux aux exigences de la critique moderne, mais parce que les faits sont des miracles de premier ordre et plus rares dans l'hagiographie. Il s'agit de la résurrection de cinq enfants.

Voici d'abord un enfant de deux ans, du nom de Pierre. Laissé seul un instant, le pauvre petit est tombé du haut d'un pont et s'est tué sur le coup. A son retour, la mère, affolée, pousse des cris déchirants qui attendrissent tout le voisinage. Finalement, elle se souvient de la puissance du thaumaturge de la ville, le supplie, à

1. Mort en 1304.

travers ses sanglots, d'avoir pitié d'elle, et s'engage, si elle est exaucée, à porter une image de cire à son sépulcre. A l'instant même, les lèvres de l'enfant s'agitent, la lumière rentre dans ses yeux, et la vie dans tous ses membres. Il sourit à sa mère : il est ressuscité.

Plus loin, c'est un enfant mort-né, qu'on baptise du nom de Pierre ; une fillette, Raymonde, trouvée morte dans son lit ; un petit garçon, Hugues, emporté par des fièvres pernicieuses ; et enfin, dernier trait, le plus frappant de tous à notre avis : la résurrection d'un enfant de deux ans, enregistré sous le nom de Guillaume. Les parents, l'ayant couché dans leur lit, en dépit des prescriptions de l'Église et par une imprudence coupable, l'avaient étouffé pendant leur sommeil. Toute la ville fut témoin de leur douleur, de l'amertume de leurs remords et de la vivacité d'un repentir qui s'exhala dans un sublime acte de foi. « Bienheureux Christophe, murmurèrent-ils, prosternés à deux genoux, rendez-nous notre fils, et nous irons vous remercier à votre tombeau avec l'enfant lui-même, un cierge et une image de cire. » A peine leur prière était-elle achevée, que le petit Guillaume se redressait plein de vie. On devine la joie immense, inexprimable, du père et de la mère, et l'émoi de la vieille cité, lorsqu'elle apprit qu'eux aussi avaient reçu le don de Dieu (1).

« L'abîme appelle l'abîme. » Le miracle

1. BERNARD DE BESSE, *De miraculis*.

appelle la confiance. Le bienheureux Christophe, à peine descendu dans la tombe, est considéré comme l'ange tutélaire et le protecteur de la cité. Dans les deuils privés, dans les calamités publiques, on s'adressait à lui ; et l'espoir restait, ce sentiment si doux au cœur qui souffre ! Au témoignage de Bernard de Besse, les malades ne se lassaient pas d'invoquer l'invisible bienfaiteur dont le crédit auprès du Très-Haut s'affirmait d'une manière si indiscutable ; et lui ne se lassait pas d'exaucer leurs demandes. Son tombeau était chargé d'offrandes de toute espèce ; la chapelle se tapissait d'ex-voto : autant de témoignages de gratitude qu'on aurait tort de condamner. Ne sait-on pas que ces nappes, ces fleurs, ces marbres, représentent autant de sacrifices, et qu'il n'y a rien qui plaise davantage à Dieu qu'un sacrifice jailli d'un cœur reconnaissant ?

L'apôtre de Cahors eut-il un office liturgique ? Célébra-t-on sa fête, chaque année, au jour anniversaire de sa mort ? Il ne nous reste, sur ce point, aucun élément d'appréciation, par suite de la disparition des missels et bréviaires manuscrits du moyen âge (1). En 1337, un chapitre général se tenait à Cahors, dans le couvent des Cordeliers, sous la présidence de Gérard-Odon. On y décréta la célébration solennelle, dans tout l'Ordre, de la fête des Stigmates de saint François ; et le soin d'en composer

1. Ont également disparu les anciens offices de saint Amadour et du Saint-Suaire.

l'office fut confié au général, Gérard-Odon (1). Aucune allusion au culte de notre Bienheureux. Vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, François de Cardaillac, promu au siège de Cahors, ne voulut pas avoir d'autre palais épiscopal que la maison des Franciscains, où il avait passé sa jeunesse religieuse. Il agrandit la chapelle, construisit une salle capitulaire et une bibliothèque (2). Sa biographie ne mentionne rien non plus qui ait trait au culte public du fondateur de la Province d'Aquitaine.

En revanche, et ce qu'on ne saurait nier, c'est que, dès le principe, « il y eut concours de peuple, prières, éloges, actions de grâces, tous les éléments d'un culte véritable ; un de nos annalistes n'hésite pas à dire : *à son autel* (3) » ; le tout avec l'assentiment au moins tacite de l'autorité ecclésiastique. Ainsi en fut-il jusqu'aux jours où les Huguenots, les Calvinistes, écrivirent dans le sang une de ces pages qui déshonorent un parti. Au nom de *la tolérance* (c'est toujours leur mot de passe), ils supprimaient toutes les libertés catholiques ; au nom de *la Réforme*, ils dévastaient le royaume, du Nord au Midi, avec la même impiété que les Cathares, avec la même rage de démolition. S'étant em-

1. C'est l'office qu'on récite au 17 septembre (Breviar. seraph.).

2. Abbé MAGNE, *Histoire de l'ancien couvent des Cordeliers*, p. 60.

3. Lettre pastorale de Mgr Enard, alors évêque de Cahors (1905). Le mot souligné est de SALVAT, *Chronique du Quercy* (1741).

parés de Cahors, en 1580, ils se firent un jeu de saccager les églises et les monastères. Les Cordeliers, pour nous borner à eux, furent brutalement expulsés de leur couvent, leur maison livrée aux flammes, le sarcophage de l'architecte du pont Valentré odieusement mutilé, les cendres de notre Bienheureux brûlées et jetées au vent (1).

Des larmes! des ruines! du sang! Voilà, on ne peut se le dissimuler, les conséquences les plus incontestables de toutes les guerres de religion. Disons, à l'honneur des Franciscains, que dans celle du xvi<sup>e</sup> siècle, aucun d'eux ne versa d'autre sang que le sien; ils comptèrent plus de deux cents martyrs, dont le seul crime était d'avoir défendu, avec une indomptable énergie, la divinité du Christ et les droits de l'Église.

Dès que la paix eut été rétablie dans le royaume, par la conversion de Henri IV, on revint aux traditions antiques. Un des successeurs de Guillaume de Cardaillac, Mgr de Popian, releva l'autel du bienheureux Christophe. Si les fouilles tentées par un vicaire général, l'abbé de Fouilhac, pour découvrir les restes du thaumaturge, demeurèrent infructueuses, elles n'en furent pas moins une orientation pour la piété populaire, et l'on entourra d'un respect

1. GONZAGUE, dont l'ouvrage remonte à cette époque (1587), GUYON DE MALEVILLE (1604) et GUILLAUME DE LA CROIX attestent à l'unanimité que le couvent fut incendié par les Huguenots. — V. *Summarium*, p. 85-92.

plus jaloux les reliques fragmentaires qui avaient échappé aux profanations (1).

Les Cordeliers, de leur côté, ayant de nouveau rempli leurs cadres, se hâtèrent de rentrer en possession de leur ancienne résidence et de restaurer le cloître, la chapelle et aussi le culte du premier fondateur. Alors, entre eux et les capucins, jeune branche de l'Ordre installée dans la ville par Mgr Hébrard de Saint-Sulpice, il y eut une sainte émulation pour chanter les louanges de leur ancêtre commun, l'apôtre de Cahors, non moins que pour travailler à la conversion des Protestants ou pour assister les pestiférés (2).

La nouvelle chapelle, édifiée dans le style de la Renaissance, n'avait rien de l'élégance de l'édifice primitif; mais elle était plus vaste et mieux éclairée. En 1789, elle fut, pour ces motifs, transformée en salle parlementaire, on pourrait déjà dire en club; et c'est là que les députés du Quercy rédigèrent les cahiers de doléances qu'ils devaient bientôt présenter aux États-Généraux de Versailles. L'année suivante, éclatait la plus effroyable catastrophe dont il soit question dans les annales des peuples: les congrégations, les institutions séculaires, les lois, abolies en un clin d'œil; puis la Terreur, les catholiques, moines, prêtres séculiers, simples fidèles, n'ayant que le choix entre l'exil,

1. GUILLAUME DE LA CROIX, *Series episcoporum cadurcensium*, p. 377.

2. V. *l'Auréole séraphique*, t. I.

les pontons ou l'échafaud. Après le Concordat de 1802, la chapelle des cordeliers de Cahors servit quelque temps d'église paroissiale, pendant que le couvent, « bien national », cédé à la ville, devenait successivement une caserne, une école centrale, un lycée. Aujourd'hui, tout a disparu ! De ces cellules bénies, qui abritèrent tant d'intrépides missionnaires, de cette chapelle où vinrent prier des milliers de pèlerins, il ne reste rien, pas le moindre vestige, pas une pierre !

« *Etiam periere ruinæ* : Les ruines elles-mêmes ont péri. »

Mais ce qui n'a pas péri, ce qui a survécu à toutes nos révolutions, c'est la mémoire de l'apôtre de Cahors, le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits. L'Église est une mère qui n'oublie pas, une reine qui communique à tout ce qu'elle touche quelque chose de sa jeunesse immarcescible ; seulement elle attend, pour glorifier ses fils déjà couronnés là-haut, l'heure opportune qui n'est autre que l'heure de Dieu.

Cette heure a sonné de nos jours pour le bienheureux Christophe. A peine intronisé sur le siège de saint Génulphe, Mgr Emile-Christophe Enard (1) entreprenait de ressusciter les gloires oubliées de son diocèse, en commençant par le thaumaturge franciscain. Le 3 décembre 1900, il fulminait l'ordonnance suivante, pour la reprise du culte de notre Bienheureux :

1. Transféré en 1905 au siège métropolitain d'Auch.

« A peine arrivé dans le diocèse que la Providence nous a donné à régir, nous avons eu à cœur de connaître les faits de son histoire et le nom des hommes qui avaient, sur cette terre bien-aimée, servi plus efficacement la cause de Dieu.

« En dehors de Nos saints Evêques et de plusieurs laïcs pieux, nous avons remarqué un prêtre, un religieux que les fidèles de son siècle et des siècles suivants ont honoré comme un saint. Nous voulons dire le Frère Christophe, de l'Ordre des Mineurs, un des soixante-douze disciples de saint François d'Assise. Par ses vertus héroïques, par les faveurs miraculeuses qu'il obtint du ciel, il s'attira la vénération et la confiance de tous. D'après les témoignages de ce temps, son culte fut en honneur dans son Ordre et dans notre ville épiscopale, jusqu'au jour où les sacrilèges dévastations des prétendus réformés renversèrent son tombeau et dispersèrent ses restes.

« Ne voulant pas que la mémoire de ce saint personnage, la gloire de notre pays, demeure plus longtemps en oubli, désireux de réparer les impiétés des âges passés, espérant que le renouvellement de son culte sera une source de grâces pour nos peuples ;

« D'autre part, considérant que ce culte a été immémorial et public à Cahors, que son interruption *de fait* ne saurait prévaloir *en droit*, devant être tenue pour un accident de force majeure ;

« Considérant que, au point de vue de l'approbation de Rome, la cause du bienheureux Christophe peut être rangée parmi les *cas exceptés* dont le pape Urbain VIII a tracé les règles, et qu'il y a lieu d'espérer la ratification solennelle du titre séculaire de Bienheureux pour lui;

Après avoir consulté nos Vénérables frères les chanoines de notre église cathédrale, avons statué et statuons ce qui suit :

**ARTICLE PREMIER.** — Un tableau représentant le bienheureux Christophe sera placé dans notre église cathédrale, provisoirement sur le côté de la chapelle de saint Charles Borromée.

**ART. 2.** — Une lampe brûlera continuellement en l'honneur du Saint, devant cette image (1).

Le lendemain (4 novembre), le vénéré prélat bénissait lui-même un tableau représentant l'apparition de saint François mourant au bienheureux Christophe, et posé par ses ordres dans une des chapelles de la cathédrale. Peu de temps après, un tribunal ecclésiastique était canoniquement institué pour l'étude de la cause en question, et les informations juridiques activement poussées par les soins du vice-postulateur, le R. P. François-Xavier, des Frères-Mineurs Capucins (2).

Alors on interrogeait la tradition; et les

1. *Summarium*, p. 171.

2. Voici la composition du tribunal ecclésiastique :

*Postulateur général* : Mgr NARDI, évêque de Thèbes, O. M. C. — *Vice-Postulateur* : R. P. FRANÇOIS-XAVIER de Bouilh, O. M. C.

Membres nommés par Mgr l'Evêque de Cahors, le 5 no-

siècles écoulés, sortant de leur long silence, venaient les uns après les autres, en remontant le cours des âges, attester la réalité d'un culte six fois séculaire. Les historiens quercynois, Salvat, Marc-Antoine Dominici, Guillaume de la Croix; les annalistes et les chroniqueurs, Wadding, Gonzague, Rodolphe de Tossignano, Glassberger, saint Antonin, Bernard de Besse; les martyrologes et les ménologes de Huéber, d'Arthur du Moustier, d'André du Saussaye; la peinture, principalement la toile de Cimiez, où l'apôtre de Cahors figure avec l'auréole dans un groupe de bienheureux qui font cortège à leur père saint François (1); toutes ces voix évoquées proclamaient, au nom des cloîtres franciscains ou du Quercy, que l'apôtre des Albigeois n'avait cessé d'être honoré et invoqué, au même titre que les saints dont le culte est régulièrement autorisé.

Le procès s'ouvrait donc sous les meilleurs auspices, et les prélats de la Province d'Aquitaine, Son Eminence le cardinal Lecot, les archevêques de Toulouse et d'Albi, les évêques de

vembre 1902. — *Juge* : M. Bonaventure MASSABIE, v. g. — *Promoteur fiscal* : M. Fr. E. PRÉAU, supérieur du Grand Séminaire. — *Notaire* : M. J. BESSIÈRES, curé de N.-D. — *Curseur* : M. Léopold BOURÈS, aumônier de l'Hospice. — *Chancelier* : M. E. BLANC, secrétaire général de l'Évêché. — *Les témoins appelés* furent au nombre de douze : MM. GARY, ALBESSARD, LAUDA, ORLIAC, AYROLES, prêtres; MM. BÉCAYS, DISSARD, VIGOUROUX, RESCOUSIÉ et BOURRIÈRES, laïques. — *Témoins de la régularité des actes* : MM. ROSSIGNOL, chanoine; COLLIGNON et BRU, laïques.

1. Déposition des Frères-Mineurs de Cimiez (1903) : *Apud Summarium*, p. 157.

Tulle, de Montauban et de Tarbes, ainsi que le Provincial des Frères-Mineurs Capucins, au nom de ses frères, « héritiers et successeurs des anciens Cordeliers (1) », s'empressaient d'adresser à Rome de chaleureuses lettres postulatatoires. Tous, joignant leurs vœux à ceux de Mgr Enard, suppliaient instamment le Souverain Pontife d'accorder une faveur qui serait pour les congrégations brutalement dispersées une immense consolation, et pour la France entière, pour la France de Clovis et de saint Louis, un rappel à sa vocation providentielle.

Il n'appartient qu'au Saint-Siège, nos lecteurs le savent, de prononcer en ces matières, un jugement irréformable, parce qu'à Pierre seul il a été dit : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. » Le 11 avril 1905, la Congrégation des Rites, après un mûr examen de la cause, exprimait un avis favorable ; et le lendemain, Pie X, renouant la chaîne des traditions antiques, confirmait à perpétuité, en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, le culte immémorial rendu à l'humble compagnon du Poverello. Bientôt l'heureuse nouvelle était notifiée au peuple chrétien, et l'allégresse publique se traduisait, à Rome, à Cahors et dans les couvents franciscains, par une de ces ovations ou Triduum qui tiennent plus du ciel que de la terre et dont les pages suivantes ne seront jamais qu'un faible écho.

1. *Summarium*, p. 166 et seq.

## CHAPITRE IX

### FÊTES DU TRIDUUM

Le 20 mai 1905, un *Invito sacro* du cardinal Respighi, vicaire de Sa Sainteté, exhortait les Romains à se rendre en grand nombre à la chapelle des Frères-Mineurs Capucins, place Barbérini, où devait avoir lieu « le couronnement de la Madone, le triduum des martyrs de Gondar, Agathange et Cassien, et celui du bienheureux Christophe de Cahors ».

Au dernier Congrès Marial (1904), il avait été stipulé que chaque année le Chapitre de Saint-Pierre couronnerait une des images de Marie les plus vénérées; et Pie X avait jugé bon de commencer par Rome et l'église des Barbérini, la première qui ait été érigée dans la cité des papes, sous le vocable de l'Immaculée Conception.

Les fêtes, inaugurées le 26 mai, durèrent neuf jours. Rien n'avait été épargné de ce qui pouvait leur donner de l'éclat: ni la pompe des cérémonies liturgiques, ni le choix des orateurs sacrés, ni l'harmonie des chants, ni la splendeur des décorations, ni la profusion des lumières que projetaient sur les radieuses images de Marie et des nouveaux Bienheureux quatre-vingt-quinze lustres suspendus aux voûtes du temple.

Aussi quel triomphe, quel enthousiasme, parmi ces multitudes accourues pour acclamer Notre-Dame et ses trois preux chevaliers! Outre les évêques, les généraux d'Ordres et les prélats romains, la présence de plusieurs princes de l'Église attachait à ces pieuses réunions un cachet de grandeur qui n'appartient qu'à la Ville éternelle.

« Je renonce, écrivait un témoin oculaire, je renonce à décrire les tressaillements et l'émotion du peuple romain, à la foi si expansive, au moment où le cardinal Vivès déposait, au nom du Pape, sur le front virginal de l'auguste Souveraine des cieux, le royal diadème tout resplendissant d'or et de pierres précieuses. Les belles voix des chantres de la Sixtine et de Sainte-Marie-Majeure éclataient en même temps, comme les trompettes d'argent de la basilique Vaticane, ou mieux comme le concert des Anges au sein de la gloire céleste. Et tous ces feux illuminant le trône de la Vierge immaculée, toutes ces prières, toutes ces louanges vous transportaient malgré vous dans un autre monde et vous donnaient un avant-goût des délices du ciel (1). »

A Marie, les prémices; c'était de toute justice. Au bienheureux Christophe, « à l'apôtre de Cahors, » les trois derniers jours de la neuvaine. Son éloge fut prononcé par des orateurs de marque : Mgr Paolo della Pieve Tei, ex-pré-

1. *Les Voix franciscaines*, septembre 1905.

dicateur apostolique, actuellement évêque de Pesaro; Mgr Sardi, secrétaire des brefs pour les princes; et les Pères Molini, des Frères-Mineurs, Giuseppe; des Capucins de Toscane, et Ignudi, Procureur général des Conventuels. Le 3 juin, le cardinal Mathieu, rapporteur de la cause, présidait la cérémonie de clôture et entonnait le *Te Deum*, continué avec un entrain superbe par toute l'assistance, la chorale, le clergé, les fidèles.

A Cahors, les fêtes du *Triduum* revêtirent un caractère plus intime, plus filial, mélange de reconnaissance pour les bienfaits du passé et d'espérance, d'une espérance invincible dans l'avenir, en dépit du deuil et des ruines dont la *Loi de séparation*, alors en projet, était le présage trop certain. Le 31 octobre 1905, Mgr Enard promulguait le décret pontifical qui était la réponse du Saint-Siège à ses vœux, fixait la date du triduum dans sa ville épiscopale, du 24 au 26 novembre, et y préparait les esprits, en esquissant à grands traits, dans une Lettre pastorale, la douce physionomie « du saint prêtre qui, à l'époque du moyen âge, avait travaillé de la manière la plus heureuse à sanctifier notre région ».

Le 23 novembre, tous les préparatifs étaient terminés. Quatre évêques étaient arrivés : Mgr Rougerie, évêque de Pamiers, Mgr Fiard, évêque de Montauban, Mgr Lacroix, évêque de Tarentaise, et Mgr Clark, évêque d'Aden (Arabie anglaise), de l'Ordre des Frères-Mineurs

Capucins. Une agitation inaccoutumée régnait dans la ville; et malgré la malveillance des pouvoirs publics, un souffle d'enthousiasme religieux passait sur la population. Mais laissons une plume quercynoise nous raconter avec son brio méridional les divers épisodes de ces mémorables journées (1).

La vieille cathédrale de Saint-Étienne semblait toute rajeunie sous ses atours. Des draperies, pourpre et or, couraient à la hauteur des chapiteaux depuis la chaire jusqu'au christ de bronze. Le monogramme du Saint se mariait aux fleurs de lis héraldiques et aux croix de Lorraine; deux larges écussons présentaient dans une orbe d'or les armoiries de l'Ordre séraphique, à savoir deux bras croisés aux mains percées, celle du Christ et celle de François, une croix rayonnante au milieu, et tout autour la devise: « Dieu vous donne sa paix. » Cette sorte de frise encadrait l'*apothéose du Saint*, placée presque au fond de l'abside, à mi-hauteur de la clé de voûte. Le Frère Christophe y est représenté, s'élevant de terre, d'un mouvement doux, les bras, la tête et les yeux portés vers le ciel, d'où descend un puissant rayon de lumière qui symbolise la gloire éternelle. Les anges, qui l'ont fréquemment visité pendant sa vie, l'entourent en lui présentant des palmes et des couronnes. Dans la partie inférieure de la scène, sur la terre qui fuit, on aperçoit quel-

1. *Revue religieuse de Cahors* (2 décembre 1905).

ques édifices du vieux Cahors. Un réflecteur invisible, portant un faisceau de becs de gaz, éclaire le tableau et fait ressortir la figure déjà transfigurée du Bienheureux. Cette ravissante composition, œuvre d'un artiste montalbanais(1), était accostée de deux peintures plus petites représentant saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue.

Sur les côtés, dans chacun des immenses arceaux produits par les formerets massifs de la seconde coupole, on voyait se dresser un piédestal soutenant, entre deux consoles, un cartouche où flamboyaient les armes de Pie X et de Mgr Enard. Un petit autel très élancé et gracieusement orné avait été établi à l'entrée du sanctuaire. A la place du tabernacle se dressait une stèle qui avait pour chapiteau le reliquaire du Saint renfermant un os de la grosseur d'un doigt, avec la légende : *Saint Christophe* (2).

Le soir, le maître-autel ressemblait à un brasier. Des lignes droites de lumière dessinaient la grosse moulure du triforium, et, quelques mètres au-dessus, des girandoles de feux de couleurs complétaient cette féerique illumina-

1. M. Cazotte de Montricoux.

2. Don d'une famille honorable du Quercy. « L'orthographe du nom, l'agencement des fleurs, le dessin de l'encadrement, tout dénotait le XVII<sup>e</sup> siècle. Les renseignements recueillis nous donnèrent la certitude que cet objet provenait de la chapelle du couvent de sainte Claire..., fondé par le bienheureux Christophe. » (Lettre pastorale de Mgr Enard.)

tion. Dès le premier soir, les chants furent exécutés avec une perfection inattendue. Nous avons un riche répertoire : deux cantates sur le Bienheureux ; l'une, paroles et musique de M. Blanchet, prêtre lazariste ; l'autre, de M. Seimbille, ancien curé de Brouelles, orchestrée par notre organiste, M. Vigouroux. Nos exécutants, les élèves du grand séminaire et les enfants de la maîtrise, ont admirablement réussi l'une et l'autre, sous la direction de M. l'abbé Monteil, notre maître de chapelle dévoué et infatigable. Mais le triomphe de ces trois jours a été un cantique à l'unisson, dont la poésie est de M. Malga, curé de Linars, et la mélodie de M. Vigouroux. Chanté tout ensemble par les voix du sanctuaire et par le chœur de jeunes filles de la Congrégation, placées dans la tribune de l'orgue, ce chant bien rythmé entraînait toute la nef et les trois cents enfants des écoles, debout devant la sainte table. C'était une belle clameur populaire que ce refrain connu de tous :

Fais-nous marcher, ô Bienheureux Christophe,  
Dans les chemins que, pieds nus, tu foulas.

Le jeudi, 23 novembre, Mgr Enard s'attacha à décrire le milieu dans lequel était apparu le saint évangéliste. En trois tableaux rapidement brossés, il fit voir l'état de l'Église, de la France, du diocèse au XIII<sup>e</sup> siècle. L'auditoire écoutait avec bonheur ; ces paroles étaient comme une évocation, une cinématographie par-

lée qui faisait monter le passé devant les yeux de l'esprit (1).

Le vendredi soir, le sermon a été donné par le R. P. Delsuc, enfant du pays. Mgr Enard a comparé sa parole à la trompette qui tire les endormis du sommeil. En effet, son discours, aussi bien par la gravité et l'importance des pensées que par la vigueur et l'éclat du style, rappelait une sonnerie de réveil. Après quelques vues générales sur l'histoire du temps, il a fait voir comment les trois concupiscences de l'orgueil, de l'argent et de la chair avaient repris l'empire du monde à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et comment le disciple de saint François les avait attaquées, amoindries par son humilité, par sa vie pauvre et mortifiée. Il a eu des mots d'une énergie exceptionnelle : « Passe encore de se battre et de se tuer pour de l'argent; mais se vendre ! »

Le samedi, la chaire était occupée par le R. P. Venance Dodo, des Frères-Mineurs Capucins, Provincial de Paris, ancien avocat à la Cour d'appel de la capitale, connu de toute la France pour sa noble protestation lors de la fermeture des couvents. Il a pris pour thème la *Vocation du Bienheureux, son apostolat, ses fondations, sa vie intime*, et a su faire passer dans l'âme de son auditoire quelque chose du grand souffle de foi et de patriotisme qui l'animait lui-même. « Dans la France, disait-il, saint François aimait, avec le poète,

1. Voir à l'Appendice II, *Causerie historique*.

Je ne sais quoi de grand que l'on admire en elle,  
Tout ce qui fait sa grâce et sa force éternelle,  
Et son peuple si prompt à toujours secourir,  
Qui sait aimer, qui sait vaincre, qui sait souffrir (1).

Dans la péroraison, rapprochant la situation actuelle du pays de celle du XIII<sup>e</sup> siècle, il concluait : « La lutte des classes est de plus en plus âpre. Le monde est coupé en deux : d'une part, la dureté, l'égoïsme ; de l'autre, la rancune, la jalousie : prêts à en venir aux mains dans la lutte finale. Oh ! que nous avons besoin des vertus que le bienheureux Christophe a puisées dans le Cœur de Jésus (2) ! »

A la grand'messe du dimanche, célébrée pontificalement par Mgr Rougerie, évêque de Pamiers, l'homélie fut prononcée par Mgr Clark, évêque d'Aden, qui nous entretint des progrès de la foi dans l'Arabie anglaise. A l'issue de la messe, l'évêque célébrant donna la bénédiction papale à la multitude immense des fidèles qui, ayant communié pendant le Triduum, étaient accourus pour bénéficier de cette faveur.

Les vêpres furent présidées par Mgr Fiard, évêque de Montauban. La multitude, ce soir-là, débordait la cathédrale. On voulait contempler une dernière fois ces splendeurs inaccoutumées ; on voulait aussi entendre l'orateur, un Quercy-nois, Mgr Lacroix, évêque de Tarentaise, qui

1. H. DE BORNIER, *France d'abord*.

2. *Le Souvenir des Fêtes de 1905* reproduit intégralement (p. 51 et seq.) le panégyrique du P. Venance, ainsi que celui de Mgr Lacroix.

avait accepté de prononcer le discours de clôture. Il s'acquitta de cette charge avec une rare éloquence, montrant dans ces fêtes du Triduum « une de ces revanches éclatantes que la divine Providence aime à prendre, de temps à autre, sur les passions les plus brutales et les plus malfaisantes ». Dans l'exorde, il rappelle le sac de Cahors, en 1580, et les railleries sacrilèges des calvinistes, se vantant de mettre fin aux mômeries des catholiques. « La revanche de Dieu est complète, puisque le Saint dont les cendres avaient été jetées dans le Lot, il y a trois cent vingt-cinq ans, reprend possession du cœur des habitants de cette noble cité et que son image, pieusement reproduite par une main d'artiste, apparaît rayonnante au-dessus de cet autel, parmi les guirlandes de lumières et de fleurs, dans une somptueuse apothéose. » Le prélat dessine à grands traits l'attrayante figure du Bienheureux, le *moine*, l'*apôtre*, le *saint*. Il suscite un long frémissement dans l'auditoire, lorsqu'à la fin d'un parallèle entre la secte des Albigeois et celle des francs-maçons, il conjure ses compatriotes de rester fidèles à « cette religion du Christ qui a bercé leur enfance (1). »

Dès qu'il a fini, Mgr Enard se lève pour formuler ses remerciements : à Dieu d'abord, l'auteur de tout don parfait qui nous avait accordé cette grâce considérable de nous donner un

1. *Le Souvenir des Fêtes de 1905*, p. 61-88.

protecteur et un modèle de plus ; à notre Saint-Père le Pape, qui avait hâté le décret de béatification et qui voulait être, par le cœur, présent aux fêtes de Cahors ; à Nosseigneurs les Évêques qui avaient bien voulu reconnaître les liens historiques ou géographiques qui les rattachaient au Bienheureux, et dont la présence nous avait été si précieuse ; à toutes les personnes qui avaient contribué, par les chants et les décorations, à la splendeur de nos cérémonies. — Il invite ensuite les fidèles à se serrer autour des évêques, que les lois projetées vont inévitablement rapprocher davantage encore du peuple ; il exprime le vœu que tous, les pères en Dieu et les enfants en Dieu, forment non pas « un bloc », dont les molécules sont insensibles et inertes, mais un *corps vivant*, le corps et les membres du Christ, selon la parole de l'Apôtre. Il ramasse toutes ces actions de grâces, toutes ces prières, tous ces vœux dans la formule qu'il chantait lui-même, chaque soir, au banc d'œuvre : *Beate Christophore*, et à laquelle répondait toute la foule : *Ora pro nobis*.

La procession des reliques s'est rapidement organisée. On y a chanté l'hymne : *O vos unanimes*, dont le mouvement de marche convient si bien en pareil cas ; et le *Te Deum* qui, appuyé par les puissantes harmonies et l'éclat des trompettes du grand orgue, était bien, sous nos vastes coupoles, le chant du triomphe. C'était ensuite un spectacle imposant de voir les cinq évêques, en chape, sur l'*in plano* de l'autel,

élever leurs mains vers le ciel et bénir au nom de la sainte Trinité l'assistance, la ville, le diocèse et toute la France, comme l'avait demandé Mgr Enard. Dans les antiennes du salut, on entendit passer les noms du Souverain Pontife et des prélats présents; les prières pour la paix et les hommages d'adoration. Puis, au milieu des nuages de l'encens, Mgr Clark promena lentement sur les têtes inclinées l'ostensoir qui contient le corps du Christ (1).

Le triduum était fini. La journée avait été ensoleillée; la soirée était douce; le peuple sortait lentement de la cathédrale et s'écoulait à travers les grandes artères de la cité, sous le coup de cette impression de paix, de force et d'espérance que laissent dans l'âme les cérémonies du culte catholique.

\*  
\* \*

L'histoire est une *leçon de choses* dont il faut savoir tirer notre profit. La vie du bienheureux Christophe nous enseigne, en particulier, à ne pas désespérer de l'avenir, dans l'effroyable tempête qui emporte le vaisseau de la France.

Autour de nous, au-dessus de nous, au fond des théâtres, sur nos places publiques et nos boulevards, partout retentissent des cris de mort: « Haine au prêtre! Haine au Christ! » On se croirait revenu aux temps de Néron ou

1. *Revue religieuse de Cahors*, 2 décembre 1905.

de Dioclétien. Les apaches se ruent sur nos temples, pour les profaner. Une puissance occulte, la franc-maçonnerie, composée de *Juifs, de protestants et de sectaires* internationalistes, dirige le mouvement (1). Que les catholiques s'attendent à souffrir ! Mais l'impiété aura beau faire, elle ne prévaudra pas. Nous en avons pour garant la parole du Maître : *Non prævalent.*

« Il n'y a là que des paroles ! » vocifèrent avec dédain tous ces révoltés, tous ces vendus. C'est vrai ; mais ce sont les paroles d'un Dieu, des paroles créatrices. D'un mot, il a appelé les étoiles des profondeurs du firmament, et elles sont venues, tremblantes, luire devant lui. D'un autre mot, il a fondé l'Église, en lui assignant pour limites la durée même des siècles. « *Euntes docete* : Allez, enseignez. Les cieux et la terre passeront ; mais ma parole ne passera pas. » Et l'Église, depuis cette heure, n'a cessé de luire au firmament de l'histoire : société spirituelle, visible à tous les regards, puisant là haut une vie et des feux que la malice humaine n'a pas la puissance d'éteindre. D'homme à homme, de peuple à peuple, la lutte a des chances variées ; mais derrière l'Église il y a Dieu, et avec Dieu l'issue finale de la bataille ne saurait être douteuse.

Nous en avons pour garant également, une

1. « Mon but, c'est d'organiser l'humanité sans foi et sans Dieu. » Dans cette réplique de Jules Ferry à Jaurès, nous avons la vraie formule de l'idéal maçonnique.

expérience dix-neuf fois séculaire. Néron, Manès, Arius, Julien l'apostat, Photius, ont tour à tour attaqué le dogme catholique. Ils ont mordu la poussière, et la croix est restée debout! Après eux sont venus les Albigeois, Luther, Calvin, la Révolution, les sophistes de toute nuance et de tout nom. Ils sont morts; et la croix est toujours debout. Le passé nous répond de l'avenir, et nous pouvons, sans présomption, prophétiser que dans dix siècles, dans vingt siècles, tant que le monde existera, l'obélisque du Vatican ou, s'il est détruit, une autre colonne de marbre redira aux générations étonnées l'épigraphe triomphale :

*Christus vincit, Christus regnat,  
Christus imperat.*

Pour nous, enfants du siècle tourmenté qui vient de se clore et témoins attristés de la persécution par laquelle s'ouvre le siècle nouveau, nous puisons dans le souvenir des épreuves et des triomphes de l'Église de quoi vaincre toutes nos défaillances, et volontiers nous faisons nôtres ces belles paroles de Montalembert : « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait, couronné d'épines et tombant de fatigue, vers le Calvaire. De même, nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa religion

sainte est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions la chérir dans notre humilité, afin que nous puissions lui sacrifier plus complètement notre liberté, l'aimer plus profondément et de plus près (1). »

I. R. P. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 175.



# APPENDICE

---

## I

### **Saint François d'Assise et son rôle social,**

Par le R. P. VENANCE, de l'Isle-en-Rigault (1).

Le cœur de saint François a été tout embrasé d'amour, sa vie a été une perpétuelle ivresse d'amour divin.

« L'amour m'a mis dans la fournaise... »

chantera-t-il dans des strophes inspirées. C'est là sa passion maîtresse, c'est là toute sa sainteté, c'est là tout son génie.

Cet amour intégral et candide lui fait envisager la nature tout entière comme l'œuvre divine, et il en aime toutes les manifestations, si humbles qu'elles soient. Il voit partout des frères et des sœurs, sortis comme lui de la main paternelle de Dieu : il salue son frère le soleil avec le même lyrisme que ses humbles sœurs les alouettes. Dans l'échelle des êtres, il voit des degrés, mais non des brusques ruptures. On peut dire qu'il ramène tout à l'unité, et n'est-ce point là le rôle de l'amour.

1. Extrait du tract 102 de *l'Action populaire* : Paris, Lecoffre.

Son amour allait surtout à celui qui est, au témoignage de saint Paul, le sacrement de l'amour, *Sacramentum pietatis*, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Dieu pathétique de l'Évangile, le Dieu petit enfant dans la crèche, vagissant et faible, le Dieu de la veillée douloureuse au jardin des Oliviers, le Dieu abandonné de ses apôtres, trahi par l'un d'eux, outragé par un peuple aveugle, en un mot, Jésus souffrant et humilié pour nous, possède l'âme de François. L'imiter en tout, voilà son ambition, son désir, tout le programme de sa vie. Et s'il aime si désespérément la pauvreté, ce n'est point par je ne sais quel raffinement d'orgueil, quelle recherche de l'inédit, quelle outrance de fierté, quel désir d'abnégation ; non, c'est parce que « le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde ». « C'est là, dit-il, l'excellence de la très haute Pauvreté, qui nous a fait pauvres de biens, mais nous a élevés en vertus. »

C'est donc de cette source que va découler l'influence extérieure et sociale de saint François. Mais avant de l'étudier de près, il faut nous rendre compte du milieu où elle eut à s'exercer.

Au temps de saint François, l'Italie présente un spectacle lamentable au point de vue politique et social : des guerres et des discordes incessantes en font une nation douloureusement agitée. Entrons dans quelques détails (1).

1. J. ZELLER, *Histoire résumée de l'Italie*.

L'Italie qui, sous l'Empire romain, avait été le centre d'un gouvernement si fort et si vaste, semblait plus que tout autre peuple faite pour l'unité. Il n'en fut rien cependant. Ailleurs les invasions barbares cessèrent tôt ou tard, et les nouveaux maîtres établirent sur les ruines de la Romanité des royaumes durables. Mais la beauté fatale de l'Italie fit d'elle l'objet de convoitises sans cesse renaissantes et la victime de conquêtes successives. Rome, investie désormais de la domination spirituelle, n'est capable de sauvegarder l'indépendance de son pouvoir religieux qu'en l'abritant sous le manteau de la souveraineté temporelle, mais ne peut pas servir de noyau à la concentration politique de la péninsule. L'Italie devient gothique, puis byzantine, puis lombarde. Charlemagne reconstitue l'empire d'Occident; et l'Italie, où l'empereur vient se faire couronner, garde ainsi une prééminence tout au moins morale qui flatte sa fierté. L'honneur cachait la servitude : l'histoire le montrera.

L'Empire carlovingien ne tarda pas à se décomposer, dès que la main puissante de son fondateur ne fut plus là pour le soutenir; et dans sa chute, il découvrit en Italie, comme dans le reste de l'Europe, un monde nouveau, le monde féodal. En l'absence d'un pouvoir unique et fort, le vrai chef est celui qui détient le sol et est assez puissant pour le défendre. Indépendant ou rattaché à un souverain par un hommage que ratifie le serment, il groupe sous

sa main des vassaux et des tenanciers auxquels il doit protection et qui, en échange, doivent le suivre à la guerre et acquitter certaines redevances. Hiérarchie des terres, hiérarchie des personnes, émiettement et échelonnement de la souveraineté : tel est le résumé du système. Qu'il ait eu son utilité à une époque d'anarchie, et ait fourni un cadre résistant à une société désagrégée, cela n'est pas douteux. Mais il est notoire aussi que la féodalité, de tutélaire devint oppressive et qu'aux services rendus succédèrent les abus. Bientôt, c'est la division, le déchaînement des intérêts personnels, et l'on ne se fait pas faute d'appeler l'étranger sans souci pour l'indépendance du pays, afin de garder à tout prix un lambeau de pouvoir. Les influences successives et contradictoires, qui se disputaient la domination, entraînaient, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, seigneurs et vassaux, chefs et soldats, nobles et peuples, et les lançaient dans des querelles sans cesse renaissantes. Les guerres privées, les révoltes locales mettaient aux prises les villes voisines, les concitoyens d'une même cité; faisaient couler le sang dans les plus humbles bourgs et au fond des campagnes les plus reculées; multipliaient les sourdes jalousies, les explosions de colères et les atroces vengeances.

Cependant, les souverains allemands, qui ont hérité du titre impérial, n'entendent pas se contenter d'une domination purement nominale; et pendant trois siècles leur épée restera

étendue sur le pays, au milieu des fameuses querelles d'où l'Église sortira plus forte et plus libre, mais l'Italie non moins troublée, et où s'accentuera l'antagonisme entre les Gibelins allemands et les Guelfes nationalistes.

A la faveur de toutes ces compétitions, les cités, où s'étaient accumulées la civilisation et la richesse, conquièrent leur indépendance. Du reste, les grands partis en présence rivalisaient de générosité à leur égard et c'est à qui, pour s'assurer leur concours, leur octroierait le plus de privilèges. De là ce mouvement communal qui ne se développe nulle part avec plus d'éclat qu'en Italie. Ouvrit-il au moins pour elle une ère de liberté et de paix? Non. « On était trop voisin du régime précédent; on était encore trop possédé par le sentiment de la hiérarchie pour aller d'un bond du régime féodal à la pure égalité. Dans toutes les villes, s'établit d'une façon plus ou moins rigoureuse l'échelle sociale, d'après la valeur de l'industrie et du commerce, par conséquent d'après la richesse : tout en bas « le minuto popolo », les « popolani », la foule obscure de ceux qui vont nu-pieds, et sont sans cesse insultés par les « fiers et grands citoyens ». ... Rivalités de familles, haines de quartiers, mortelle rancune des misérables contre les bourgeois..., on trouve là comme élément social la dureté de cœur des grands, l'envie des petits, le mécontentement des nobles et hauts bourgeois dont le régime municipal étouffe la liberté personnelle, et la colère des

« popolani » pour qui se ferme le cadre des classes privilégiées (1). »

Les communes secouèrent un instant le joug impérial (2), mais ne surent profiter de leur victoire que pour garantir leurs privilèges particuliers, non pour assurer l'affranchissement national; aussi leur succès fut-il illusoire. Henri VI, successeur de Frédéric Barberousse, fit peser sur l'Italie un joug de fer et « réduisit l'Église à la mendicité ».

Telle était la situation de l'Italie, dont les paysages sont si aimables et le ciel si pur, de ce peuple fin et délicat, prédestiné aux arts de la paix bien plus qu'aux brutalités de la guerre.

C'est au sein de cette société si divisée, parmi ces hommes si meurtris, que François apparaît. Au milieu de toutes ces violences, de toutes ces menaces, de toutes ces horreurs, la terreur étreint les âmes, et la pauvre humanité, aveuglée par ce chaos sanglant, ne sait plus où reposer sa tête.

Les hérésies anti-sociales des Vaudois, des Cathares, des Albigeois, qui offraient aux masses souffrantes l'abri de leurs séduisantes et pernicieuses doctrines, ne faisaient qu'envenimer les blessures qu'elles prétendaient guérir.

L'Église, sans doute, n'avait rien perdu de sa vitalité ni de la puissance de renouvellement qu'elle tient de son divin Fondateur; mais les

1. GEBHART, *L'Italie mystique*.

2. Bataille de Legnano et paix de Constance, 1188.

événements extérieurs et la constitution même de la société du temps y avaient introduit des abus. Pour sauvegarder l'indépendance de son action, l'Église avait été obligée de se mêler intimement aux choses de ce monde. Toute déchéance temporelle de l'Église et du Saint-Siège menaçait d'amener nécessairement une déchéance religieuse. Elle était condamnée à tenir son rang dans la hiérarchie terrestre et à régner pour ne pas périr. Les prélats nous apparaissent comme des princes puissants et de vaillants guerriers, et non comme des vrais conducteurs d'âmes. On trafique des charges ecclésiastiques, les bénéfices sont comme à l'encan, la simonie exerce partout ses ravages. Avec la puissance de la richesse, s'introduisent fatalement la corruption et la dureté.

Sans doute encore, la vie monastique ouvrait aux âmes fières et délicates une précieuse retraite ; et dans ce siècle d'horribles désordres que vit saint Benoît, elle avait été un port de refuge. Le monastère avait eu, en son temps, une influence sociale indéniable. « Au milieu des campagnes dépeuplées par le fisc romain, par la révolte des Bagaudes, par l'invasion des Germains, par les courses des brigands, le Bénédictin bâtit sa cabane de branchages parmi les épines et les ronces ; autour de lui de grands espaces, jadis cultivés, ne sont plus que des déserts. Avec ses compagnons il défriche et construit... Il recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie ; mendiants,

vagabonds, paysans fugitifs affluent autour du sanctuaire. « Ainsi se forment de nouveaux centres d'agriculture et d'industrie qui deviennent aussi des centres nouveaux de population (1). »

Les moines bénédictins avaient révélé à leurs contemporains la notion chrétienne de la propriété, prenant sa source dans le travail et la conquête de la nature, se résolvant en bienfaisance et en charité. Mais les ordres religieux furent eux-mêmes nécessairement entraînés, comme l'Église séculière, dans le mécanisme féodal : les abbés devinrent seigneurs terriens au même titre que les évêques. D'ailleurs, la discipline monastique, toute concentrée dans la prière et le travail des mains, se prêtait mieux à la vie de contemplation et de stabilité qu'à la vie d'apostolat. Le moine faisait bien descendre sur la société aigrie qui l'entourait la rosée de ses prières et le mérite de ses austérités, mais il était trop séparé d'elle pour lui faire du bien.

Rien ne vient donc arrêter la décadence. Toutes les vertus que Jésus a exaltées sont dédaignées, la pauvreté, la douceur, la simplicité. L'amour du gain, la raideur envers les humbles, la possession de la terre et de la puissance remplacent, hélas ! trop souvent jusque dans le sanctuaire, la charité et le renoncement. L'Évangile s'est éclipsé ; l'œuvre de François fut d'écarter l'épais nuage qui le cachait à l'humanité et de lui rendre toute sa splendeur.

1. TAINÉ, *l'Ancien Régime*, éd. in-8°, p. 6.

Il présente aux hommes un Dieu bienveillant et doux, les ramène au pied de la crèche et du crucifix ; il vient rendre l'amour au monde refroidi.

Ce serait une erreur de croire qu'il ait eu, à cette fin, un plan arrêté et un dessein formé. On n'en trouve nulle trace dans son histoire, et cette manière de voir jure avec ce que nous connaissons de son caractère à la fois si humble et si prime-sautier. Il restaure purement et simplement le christianisme. « Le christianisme se mourait, saint François l'a ressuscité », dit hardiment Machiavel. Or le christianisme — on semble l'oublier parfois — n'a sur la vie sociale qu'une influence indirecte, mais qui n'en est que plus décisive.

Le christianisme ne prétendit pas changer tout d'un coup l'organisation sociale. Les apôtres furent les premiers à prémunir les fidèles contre les conséquences erronées qu'on eût pu tirer de leur doctrine sur la liberté des enfants de Dieu et sur la fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ. « Esclaves, dit saint Paul, obéissez à vos maîtres terrestres comme vous obéiriez au Christ, dans la simplicité de votre cœur ; ne leur obéissez pas avec un empressement servile qui ne cherche qu'à plaire aux hommes, mais du fond du cœur pour faire la volonté de Dieu ; servez avec bonne volonté pour contenter Dieu, non les hommes... » Pour réformer la famille et la société, le christianisme agissait en con-

damnant absolument certains vices autorisés par la loi civile et en propageant la pratique de certains conseils... « L'Église, à aucune époque, n'a agi directement sur le régime économique ni sur les institutions politiques. Elle s'est toujours bornée à réprimer les violations de la loi morale et à inspirer à la société civile un esprit plus généreux qui a ensuite amené l'amélioration des rapports sociaux... (1) » C'est donc peu à peu, en agissant sur les mœurs, en réformant les âmes et en les imprégnant de l'Évangile que le christianisme opère d'une manière aussi pacifique qu'efficace la rénovation du monde.

A son heure, saint François recommença l'œuvre en apportant aux hommes trois vertus principales :

la *pauvreté*,  
la *charité*,  
la *douceur*,

et en laissant après lui *des œuvres* toutes pénétrées de son esprit...

Tela été le rôle social de saint François.

Lorsque ramené mourant à Assise, il bénit sa ville natale : « Sois bénie de Dieu, ô cité d'Assise, murmura-t-il, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Le Très-Haut comptera d'innombrables serviteurs dans l'enceinte de tes murailles, et bon nombre de tes enfants seront choisis pour les taber-

1. CLAUDIO JANNET, *les Grandes Époques de l'Histoire économique*, p. 46, 47, 363.

nacles éternels... Que la paix soit avec toi »  
La bénédiction du patriarche a dépassé la petite cité ombrienne; elle s'est répandue abondante et douce sur les cités de ce monde, où les hommes qui gémissaient et souffraient ont appris à sourire, parce que, à l'école de saint François, ils ont appris à croire et à aimer.

## II

## Triduum du bienheureux Christophe

## DISCOURS D'OUVERTURE

*Causerie historique, par Monseigneur ENARD*

Pour vous aider, mes Frères, à mieux comprendre ce qui vous sera dit du bienheureux Christophe durant ces jours du Triduum, je voudrais vous exposer rapidement où en étaient, au moment de son arrivée, en 1219, l'Église, la France et notre pays.

\*  
\* \*

Vous savez quelle a été l'expansion de l'Église dès les débuts; mais alors elle atteignit seulement les points principaux du monde, comme le soleil éclaire à son lever le sommet des montagnes. Peu à peu, dans les cinq premiers siècles, elle convertit, et cette fois assez à fond, presque tous les peuples de l'empire romain. Bientôt ont lieu les invasions des barbares, accourus des pays du nord. Ceux qui viennent dans les ré-

gions déjà bien chrétiennes, l'Église les assujettit immédiatement à la foi. D'autres plus éloignés de son centre, comme les Saxons, les Hongrois, les Bulgares, les Normands, subissent tantôt rapidement ou tantôt lentement, son action sanctificatrice.

Elle rencontra dans l'accomplissement de sa tâche des obstacles que l'on croirait humainement infranchissables :

*Les hérésies*, qui furent nombreuses dans les premiers siècles, et parfois si étendues qu'un jour « le monde eut à gémir de se trouver Arien à son réveil ».

*Les schismes*; il y en a de très anciens, comme ceux d'Eutychès et de Nestorius; mais le plus grand fut celui de Constantinople, commencé par Photius en 850 et consommé par Michel Cérulaire en 1054.

*L'islamisme*. Par un amalgame bizarre des religions naturelle, juive et chrétienne, Mahomet frappa les esprits; par une morale licencieuse il s'attacha les passionnés; par des expéditions hardies où le cimenterre joua un grand rôle, il imposa sa religion à une notable partie de l'univers.

Malgré cela, l'Église conservant son énergie divine, maintint le dépôt de la foi et des mœurs, et porta, en ces temps, les chrétiens fidèles à la plus haute perfection morale. Ce fut l'époque des grands saints. Elle eut cette fécondité, grâce aux chefs extraordinaires que Dieu lui accorda, et particulièrement à Grégoire VII et à Inno-

cent III. Tous deux ont voulu l'Église indépendante du pouvoir temporel ; la sanctification de la famille par l'indissolubilité du mariage ; la force du prêtre par le célibat ; et enfin la fédération de tous les peuples chrétiens d'Europe, de tous les rois et princes, sous la direction maternelle de l'Église ; c'était la république chrétienne, le Saint-Empire ; d'un mot plus court, la *chrétienté*. Ces deux hommes ont eu une influence immense ; tous les historiens la disent heureuse. Ceux qui ne veulent pas reconnaître leur rare mérite, les traitent de *fous sublimes*, et n'osent blâmer leur œuvre.

Outre les sujets d'activité que je viens d'indiquer, il faut signaler des Conciles très importants : le quatrième de Latran, en 1215, a fixé pour le reste des siècles, la communion annuelle, et consacré le mot *transsubstantiation*, pour exposer le mystère eucharistique.

Ces glorieux papes ont continué le mouvement des croisades, qui donnait un aliment à la fièvre guerrière de l'époque, qui rapprochèrent les peuples et provoquèrent les vertus les plus héroïques. Ils ont aidé à sauver la science et les philosophies anciennes, comme leurs prédécesseurs avaient sauvé les lettres. Ils ont favorisé l'émancipation des communes, préparé une administration plus équitable des peuples ; et l'on retrouve leur influence jusque dans la culture des terres, plus large et mieux étendue.

\*  
\* \*

Depuis sa naissance la France avait vu, à maintes reprises, son territoire diminuer ou s'agrandir. La Providence avait marqué ses limites d'une manière visible; mais elle ne les a atteintes définitivement qu'avec le temps. Un peu avant l'époque dont nous parlons, elle ne tient pas une grande place sur la carte d'Europe; et la teinte rose qui la désigne ne fait pas une grosse tache dans l'ensemble des nations. Mais le moment de sa grande expansion territoriale est proche. Les Anglais, par suite des mariages et des partages entre enfants, qui, dans ces temps-là, réglèrent trop souvent le sort des peuples, occupaient un tiers de notre pays, au nord-ouest. Le midi constituait un royaume à part.

Deux grands rois ont contribué alors au développement et à la gloire de notre pays : Philippe-Auguste et saint Louis, son petit-fils. Philippe-Auguste fit condamner par la cour des Pairs, comme ayant forfait à l'honneur, le prince anglais, son vassal, qui détenait plusieurs grandes provinces de la France; et elles nous revinrent ainsi, en 1206. Il solidifia sa conquête et commença l'unification des parties ajoutées, par une administration régulière, établie à peu près la même partout. Peu après, la croisade des Albigeois amena, par une suite d'événements extraordinaires, le midi à se joindre au royaume du nord. Il ne faudrait pas croire que les hérétiques qui portaient ce nom n'avaient pas mérité la répression. Voici ce que dit à leur

sujet Henri Martin, historien peu favorable aux idées chrétiennes, dans les pages de début du livre XVII de son ouvrage: « Jamais les âmes, non seulement dans notre midi, mais dans toute la catholicité, n'ont été en proie à de pareils troubles, depuis les luttes immenses de l'arianisme. La papauté, l'Église, le dogme chrétien, l'édifice entier de la religion sont battus en brèche par des tourbillons d'idées sortis de tous les abîmes du passé et de l'avenir. » Mais il est certain que cette répression fut trop dure, et le pape Innocent III lui-même blâma sévèrement les cruautés employées. Saint Bernard, de son côté, écrivait: « Réduisez les hérétiques par des arguments et non par les armes. » Après la lutte, le midi fut offert à la France, et plus tard, un mariage vint sceller cette réunion. Comme le fer attiré par l'aimant s'agite, oscille, puis se porte vers lui et s'y attache, ainsi les pays méridionaux, après plusieurs hésitations, se donnèrent à nous, Dieu voulant que notre caractère national fût fait de la vivacité primesautière des pays du soleil et de la gravité sage et ferme des pays du Nord. Au moment dont nous parlons, on va vers l'unité française; et en se rendant à cette croisade intérieure, vos évêques et vos pères y ont aidé.

Saint Louis viendra, lui, le sergent de Dieu, l'arbitre des princes, jeter sur cette France déjà bien belle, le manteau glorieux de ses vertus et le prestige de son héroïsme; et on pourra dire que la France est faite. Déjà la monnaie du roi

a cours de la Manche à la Méditerranée; déjà le parler de France, cette belle langue qui par sa clarté, son honnêteté, deviendra la langue internationale, est usitée dans tout le pays; les chroniqueurs des croisades, Villehardouin et Joinville, l'assouplissent; elle va prendre son essor définitif. Elle est connue dans l'Empire latin de Constantinople : à *Athena parlaven ausi bel Francèz comme en Paris.*

On aime, à ce moment de notre histoire, à se rappeler la belle parole d'Ozanam au sujet de Clovis : « Le chef d'une tribu guerrière descendit dans le bassin baptismal; 3.000 compagnons l'y suivirent. Et quand ils en sortirent chrétiens, on aurait pu voir sortir avec eux quatorze siècles d'empire moral, l'honneur, la liberté, l'héroïsme, les lumières modernes. Une grande nation commençait dans le monde : c'étaient les Francs. »

\*  
\*\*

Le diocèse alors était plus étendu qu'aujourd'hui; Montauban et Moissac lui appartenait. Sans doute nous relevions du comté de Toulouse; mais d'une part, la ville avait toujours conservé certaines franchises et s'administrait elle-même; d'autre part, à la suite des guerres que nous avons rappelées, l'Évêque devint le seigneur temporel du pays et nous eûmes quelque temps une vie indépendante. Bientôt l'évêque et les consuls appelèrent le roi de France en partage, en *pariage*, comme on disait, de leurs droits; le pays était rattaché à la

mère-patrie. Quand saint Louis, à qui la conscience *remordait* les conquêtes de son aïeul, crut devoir rendre le Midi à l'Angleterre, vos pères protestèrent qu'ils s'étaient donnés à la France, « à la condition de n'en être jamais séparés », et plus tard, par rancune, refusèrent de célébrer la fête du saint roi.

Les évêques avaient donc la principale part dans le gouvernement. Le bienheureux Christophe, durant ses cinquante ans de séjour, en a vu passer quatre sur le trône de saint Génulphe: Guillaume de Cardaillac, dont M. Gluck, professeur, il y a cinquante ans et plus, au lycée de Cahors, signale la bravoure, le désintéressement et le zèle pour l'orthodoxie; Pons d'Antéjac, qui laisse à la cathédrale ses domaines d'Albas; Géraud IV de Bédier, ferme revendicateur des droits de sa charge, et Barthélemy des Roux, qui commença le pont Valentré et ratifia les Coutumes publiées par M. Emile Dufour.

Quelles étaient chez nous alors les croyances et les mœurs? L'hérésie albigeoise renversait de fond en comble non seulement le dogme chrétien et même toute doctrine spiritualiste, mais encore elle favorisait la licence des passions les plus grossières. C'était un recul de mille ans dans le paganisme. Aussi les habitudes les plus perverses régnaient-elles chez ceux qu'elle avait atteints. Il y avait dans la région de fréquents assassinats, pratiqués par vengeance ou désir du bien d'autrui.

Des banquiers lombards étaient venus s'établir à Cahors et rançonnaient, par des intérêts effrayants, tous ceux qui avaient besoin d'emprunter. Ils étaient établis sur la place du Change; mais ils suivaient les grands dans leurs déplacements, pour profiter de leurs nécessités et leur demander jusqu'à 40 pour cent. Un de nos évêques frappa d'un droit considérable, en faveur des travaux de sa cathédrale, des prêts usuraires dont le taux dépassait 20 pour cent. L'injustice et l'usure étaient donc très développées parmi les riches et même parmi les pauvres.

Les liens de famille étaient relâchés au possible et l'adultère en pratique, sinon en honneur. Aussi le Dante a-t-il placé les Cahorsins avec les gens de Gomorrhe dans son enfer. Pour les hérétiques, en effet, il n'y avait ni bien ni mal.

Et ils étaient encore assez répandus dans le Quercy, puisque, m'écrivait hier M. Albe, même en 1241, il y eut de nombreuses condamnations, peu graves à la vérité mais nombreuses, à Gourdon, Castelnau, Moissac, Montcuq et Montauban. Tel était le champ qui s'ouvrait au zèle du bienheureux Christophe, quand il arriva à Cahors.

Il vint par la route de Toulouse, ancienne voie romaine, il passa sous les fourches patibulaires qui étaient non loin de la ville, et y entra par le Pont-Vieux, le pont des Romains. Vraisemblablement, il vint à la cathédrale, pour saluer Notre-Seigneur. Elle n'était pas ce qu'elle

est aujourd'hui. Le vieux portail roman se trouvait à l'entrée; à la place du chœur était une coupole ou une demi-coupole de la dimension des autres; les peintures ne décoraient pas encore les voûtes. Il rencontra ici les chanoines qui, à cette époque, vivaient en commun, sans une règle, quatre ou cinq fois plus nombreux qu'aujourd'hui. Il rendit visite à l'évêque qui l'avait appelé : il demeurait près de la porte de la Bonnette. En 1336, l'évêché fut placé près de Saint-Urcisse, plus tard entre la rue des Elus et la rue de la Liberté; Mgr de Sevin, en 1665, bâtit l'évêché qui est maintenant la préfecture. Sûrement le missionnaire se présenta aux consuls de la cité. L'hôtel de ville fermait la place, allant de la maison Guyotte vers les cloîtres. Selon l'ordinaire, l'évêque conduisit processionnellement le Frère-Mineur au couvent préparé par lui, en traversant les fossés, au delà desquels les maisons religieuses se répandaient déjà.

Ce couvent sentait, dit Fouilhac, la pauvreté de l'Ordre; et ceux qui ont vu démolir l'ancien lycée, il y a dix ans, ont encore dans les yeux ces pauvres cellules, avec leurs minuscules fenêtres. Christophe commença par les plus malheureux des hommes, et se mit à visiter les lépreux, se faisant leur frère infirmier. Il y avait deux léproseries à Cahors, au nord et au midi, à Cabesut et derrière le cimetière actuel, contre l'ancien chemin de Mercuès. En allant du côté de Saint-Michel, il traversait les restes de la cité romaine, les thermes avec l'entrée monumen-

tale encore debout ; et l'envie lui vint d'établir, en cet endroit très sain, une maison des filles de sainte Claire. En allant à Saint-Georges, il laissait derrière lui l'immense construction occupée par les Templiers, et que Jean XXII, après la ruine de l'Ordre, abandonna aux Chartreux ; il passait devant Saint-Géry, dont l'église primitive a été remplacée par celle que vous avez vu démolir au printemps dernier, dans l'entrepôt des tabacs.

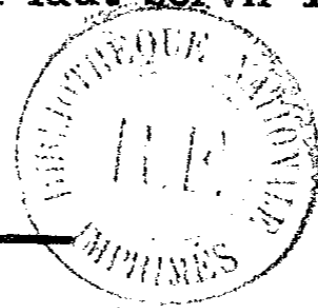
Le désintéressement du bienheureux Christophe et de ses frères eut bientôt conquis les sympathies et l'estime de tous les habitants. C'est à propos d'eux que César Cantu a dit : « Le peuple respecte une indépendance acquise par des sacrifices volontaires. » Je modifie un peu la phrase, et je dis pour demain : « Le peuple respecte une indépendance acquise par une pauvreté noblement acceptée et généreusement subie. »

Nos aïeux allèrent au Bienheureux, comme ils étaient allés aux Bénédictins quatre cents ans auparavant, mais en plus grand nombre ; de là, les maisons dont il sema le Quercy et l'Aquitaine ; de là les charges dont les Frères-Mineurs furent honorés dans tout le midi de la France ; de là la confiance que nos rois leur montrèrent en les établissant les inspecteurs, les contrôleurs de la justice et des finances du royaume.

Vous voyez, mes Frères, je vous ai apporté des renseignements d'histoire et de topogra-

phie; je les ai rappelés évidemment à plusieurs qui les connaissaient mieux que moi, étranger au pays. Voilà le cadre où vous allez contempler le bienheureux Christophe. Nous avons voulu restaurer son culte pour vous exciter à reproduire ses vertus, à vous attacher à la religion qui fut par lui renouvelée, à marcher sur les traces de vos pères convertis. Il y avait longtemps de cela; mais peu importe: la vertu est communicative, même à longue portée.

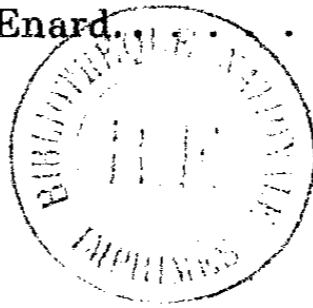
Il y a quelques mois, la France, par l'organe de son gouvernement, a décoré la ville de Saint-Dizier, pour s'être vaillamment défendue en 1544 contre Charles-Quint. Par cette distinction, elle a voulu dire aux soldats de notre siècle, en ce temps où des paroles antipatriotiques sont trop souvent répétées: « Voilà avec quel héroïsme on doit servir son pays et se dévouer pour ses concitoyens. » L'Église a décoré cet humble religieux et l'a placé sur ses autels pour nous dire: « Voilà comment il faut servir Dieu, la religion et ses frères. »

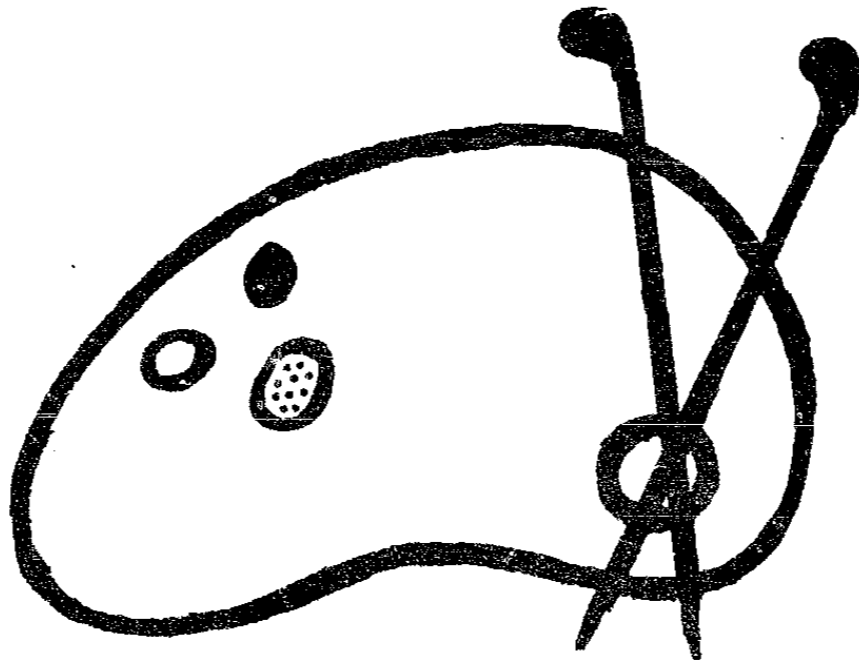


# TABLE DES MATIÈRES

---

APPROBATION. . . . .	V
CONTEMPORAINS . . . . .	VII
PRÉFACE. . . . .	IX
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	XV
I. — La croisade contre les Albigeois.. . . .	I
II. — Un saint curé. . . . .	22
III. — Mirepoix. — Une première fondation. . . . .	37
IV. — Fondation du couvent de Cahors. . . . .	49
V. — L'apôtre et les Albigeois . . . . .	60
VI. — Ses auxiliaires. . . . .	78
VII. — Sa vie intime. — Sa mort. . . . .	89
VIII. — Son culte. . . . .	98
IX. — Fêtes du triduum. . . . .	110
APPENDICE. — I. <i>Saint François d'Assise et son rôle social</i> , par le R. P. Venance. . . . .	125
II. <i>Causerie historique</i> , par Mgr Enard. . . . .	135





Original en couleur

NF Z 43-120-8